

Cœur d'or

Modé Wailly



PRIX :

1^{fr.}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Casan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les samedis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*. — 76. *Tante Bablote*.
Antoine ALHIX : 40. *Chemin montant*.
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Grattenne*.
G d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*.
Salva du BÉAL : 18. *Trop petite*.
Emile BERGY : 130. *Irène*.
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRETE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*.
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Angé*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aîmée ?* — 32. *Lequel l'emportera ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !*
100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Pierre GOURDON : 140. *Accusée*.
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*
— 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette*.
Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent*.
L. de KÉRANY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot*.
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour*. — 141. *Le Logis*.
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour*.
Hélène MATHERS : 17. *A travers les saigles*.
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité*.
Jean de MONTHÉAS : 143. *Un Héritage*.
B. NEUILLÈS : 128. *La Voie de l'amour*.
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès*. — 85. *L'Autre Route*. — 129. *Le Cadet*.
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave*.
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis*. (Adaptées de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée*.
Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi*.
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle*.
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur*. — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline*.
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou Vivant*.
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas*. — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse*.
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité*. — 102. *Le Coup de volant*. — 133. *L'Ombre du passé*.
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Pelote*. — 42. *Odette de Lymaille*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlette, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du Moulin*.
Andrée VERTIOL : 72. *L'Etoile du lac*. — 118. *Le Hibou des ruines*.
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu*.

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien **"STELLA"**. C'est la seule collection éditée par la Société du **"Petit Echo de la Mode"**.

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

M. DE WAILLY

Cœur d'Or



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

A Madame JULES MARY.

Pour moi, vous avez été l'Amie indulgente, affectueuse et forte.

Vous m'avez donné confiance en moi-même et je vous dois mes premières joies littéraires.

C'est pourquoi, Madame, j'aurais voulu écrire un chef-d'œuvre pour le dédier à votre précieuse amitié... Je ne peux vous offrir qu'une œuvre très indigne de vous. Daignez cependant en accepter l'hommage... puisque vous êtes bonne... et permettez-moi, Madame, d'associer le souvenir du grand romancier Jules Mary dans cette expression, très pauvre, de ma grande reconnaissance et de ma respectueuse affection.

M. DE WAILLY.

22 Août 1925.

COEUR D'OR

15 Juin.

J'admire sincèrement ceux et celles auxquels Dieu a donné le don précieux de la plume, et qui s'en servent pour nous instruire et nous charmer.

Cependant lorsqu'une de mes amies me confie mystérieusement : « J'écris mon journal »... je n'en comprends pas la nécessité et, tout bas, je prononce le mot : « prétentieuse ».

Un beau livre élève l'âme ; les événements qu'il relate sont touchants, spirituels ou amusants. On prend plaisir à le lire, c'est un ami qu'on trouve aux heures d'isolement ou d'ennui. On palpite devant un petit drame du cœur, on sourit d'une situation burlesque, on répète avec plaisir un mot aimable.

Mais le journal d'une jeune fille !... Comme il est, presque toujours, pauvre, terne, et... malgré cela, je vais écrire le mien. Suis-je donc une prétentieuse?...

Non, mais une malheureuse enfant de dix-huit printemps, proie toute désignée des ingénieurs...

Oh ! les ingénieurs...

Ce sont de grands... de petits... ou de moyens Messieurs sortis de Centrale ou de Polytechnique, blonds... bruns... roux... ou châains... la tête farcie de science... le nez ordinairement surmonté d'un binocle... jeunes, beaux ou

laid... aimables pour la plupart, et tous amoureux de Marie Hardouin.

Marie Hardouin, c'est moi.

J'avoue qu'ils ont bon goût, car je suis petite, mignonne et délicieusement bien faite, assure Papa.

Maman est fière de mes longs cheveux bruns et de mes grands yeux noirs.

Généralement on trouve ma gaité communicative et ma pétulance agréable.

Bref, les charmes de ma jeune personne donnent lieu à un aimable concert, dans lequel ce n'est pas moi qui mettrai la note discordante de la critique.

Fille d'un constructeur d'automobiles, ayant une dot de trois millions, je passe comme une jeune reine, dans le monde des mamans ayant un fils à marier, et surtout au milieu de tous les jeunes ingénieurs, ne portant pas encore l'alliance au doigt... mais *je ne veux pas épouser un ingénieur.*

C'est pourquoi j'écris mon journal.

J'y relaterai minutieusement, *douloureusement, d'une plume amère*, les nombreux déboires d'une pauvre jeune fille désirant un peu d'idéal, de poésie, et luttant désespérément contre la marée... scientifique des ingénieurs.

J'y jetterai le cri d'appel de mes rêves et... je chercherai un éditeur... *mon martyr méritant d'être connu et ma cause défendue.*

Qui sait?... En me lisant, un prince charmant s'armera peut-être et se mettra en campagne pour venir me délivrer en m'offrant son cœur et sa couronne.

Sa couronne!... C'est à cela que je pense... C'est si joli sur le linge, et c'est si agréable de s'entendre appeler madame la comtesse... ou la marquise... ou la duchesse ou... simplement *ma chérie* par un mari qui vous aime tendrement.

17 Juin.

Encore un!

Hier, j'ai assisté au mariage de Lucette Gar-

nier, une de mes amies de pension, fille d'un constructeur de lits, fauteuils, voitures et appareils mécaniques pour malades et mutilés. Un commerce qui marche fort bien, sans nécessiter de très gros capitaux, a déclaré Papa un jour.

Naturellement, Lucette en épousait *un*... Elle possède un frère qui pourrait *l'être*, mais il a préféré l'architecture.

D'ailleurs, il le regrette. On construit peu en ce moment, la bâtisse est trop coûteuse.

C'est M^{me} Garnier qui a confié ceci à Maman.

Son frère étant architecte, Lucette était *obligée* d'épouser un ingénieur.

Ayant des intérêts dans les lits, fauteuils, voitures et appareils mécaniques pour malades et mutilés, le mari de Lucette — *non, l'ingénieur* — deviendra le véritable associé de M. Garnier.

Le croirait-on? Lucette est radieuse de son mariage.

Tant mieux, pauvre sacrifiée, sois heureuse... Je te bénis... C'en est toujours *un* de moins, mais il en reste... et, pour le prouver,... étant demoiselle d'honneur de mon amie, j'avais comme cavalier... un ingénieur.

— Un garçon charmant !... a certifié Maman...

Dame ! il l'a assez cajolée, ma chère Maman, qui feint de ne pas voir que toutes les prévenances dont la secte abhorrée l'entoure me sont destinées...

Pourtant elle est fine, Maman, spirituelle autant que jolie, mais moins que bonne. Elle serait la perfection si elle ne me tenait pas toujours un ingénieur en réserve dont, à la première occasion, elle me fait un éloge enthousiaste.

Pour celui-là, il paraît que c'est le roi des ingénieurs passés, présents et futurs.

— Un garçon sérieux, intelligent, travailleur, adorant la vie de famille, spirituel, élégant, doux, affectueux..., la huitième merveille du monde.

Son père est également ingénieur des chemins

de fer — réseau du Nord ; — il a rendu sa mère la plus heureuse des femmes.

C'est un homme d'une intelligence supérieure,... d'un savoir immense,... qui n'occupe certainement pas la place à laquelle il a droit.

Sa mère est une femme exquise, excellente ménagère, mondaine accomplie, adorant son mari et son fils... Celui-ci, une âme d'élite, connu tout particulièrement des Garnier qui le patronaient.

— 'Tu remercieras M^{mo} Garnier de ses *mauvaises* intentions à mon égard, ai-je répondu froidement, et tu la préviendras que je n'épouserai *jamais* un ingénieur, *ja-mais*, tu entends.

Voilà quinze mois exactement que j'ai fait mes débuts dans le monde, et j'ai déjà refusé dix-neuf ingénieurs, tous sérieux, intelligents et travailleurs. Presque tous sont sortis premiers de Centrale ou de Polytechnique. C'est à croire qu'ils ne sortent qu'un à la fois afin de pouvoir être tous *premier*.

Dès qu'ils ne sont pas occupés à flirter à mes côtés, je les entends parler : électro-chimie, géométrie descriptive, mécanique appliquée ou rationnelle, sidérurgie, technologie,... et j'en oublie.

La plupart du temps, malgré toute mon attention, je ne les comprends pas. Cependant, grâce à la sagesse de Papa et à la tienne, je ne suis pas une sotte, j'ai beaucoup étudié, j'ai abordé des sciences abstraites, je continue à suivre des cours qui m'intéressent davantage à mesure que je les comprends mieux, j'ai un faible pour la biologie et je me passionne sur la nature des ondes de T. S. F. et les rayons X, ce qui prouve que les questions scientifiques ne me sont pas indifférentes. Je ne pose pas à la savante pour cela, et, même, je cache mes goûts comme une tare, car dans notre siècle de dancings, de five o'clock et de jazz-band... il faut être moderne,... effleurer toutes choses et n'en approfondir aucune lorsqu'on a le bonheur d'être la fille du grand constructeur Hardouin.

— Mais, petite folle, a interrompu Maman en riant, le grand constructeur Hardouin a commencé par être un petit ingénieur, et a épousé la fille d'un petit constructeur.

C'est grâce justement à ces qualités d'intelligence et de ténacité dans le travail, que tu critiques, qu'il est arrivé à nous acquérir cette superbe fortune qui...

— ... me permettra de choisir à mon goût... car avoue qu'épouser un ingénieur c'est affreux.

— Mais pas du tout, ma petite fille, et je t'assure que j'ai été très heureuse. Il est vrai que souvent j'ai entendu parler, sans y rien comprendre, de toutes ces choses que tu viens de citer, cependant je les écoutais avec plaisir lorsque ton père les expliquait, car elles étaient le fruit de ses études, de ses veilles, de son travail. Elles devenaient le levier magnifique qui élevait sans cesse la fortune du beau poupon que je berçais dans mes bras ; elles servaient à donner du pain à de nombreuses familles, dont les chefs et les aînés trouvaient du travail dans nos ateliers...

— Ce que tu dis là est très beau, ma chère Maman, et personne plus que moi — si ce n'est toi — n'admire Papa. Il a donné un prodigieux effort de travail, et la réussite lui était bien due, car ce n'est pas un *mercanti*, Papa... Il n'a pas amassé ses millions en les puisant, à pleins bras, dans la fièvre de luxe qui s'est abattue sur le monde entier depuis quelques années. Il a travaillé rudement, et il a payé loyalement à ses collaborateurs et à ses ouvriers la somme d'efforts qu'il leur demandait. Notre fortune est propre, on peut remonter à sa source. Ce dont je suis fière, vois-tu, ma Maman chérie, c'est de toute la probité, de l'honneur commercial, de la loyauté, du labeur incessant qui, des humbles ateliers de Courbevoie, ont amené Papa aux immenses usines de Levallois, et de notre modeste maisonnette de l'avenue Marceau au magnifique hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

— Ce qui te fait conclure?

— Une chose très juste, à mon avis : C'est que, *moi*, descendante du grand Hardouin, j'ai le droit de choisir mon mari.

— Nous ne t'en avons jamais empêchée.

— Non, mais vous limitez mon choix à une série d'ingénieurs.

— Nous ne limitons rien du tout, ma chérie, nous ne désirons que ton bonheur.

— Laissez-moi donc le chercher où il me plaira, ai-je dit câlinement, en embrassant ma chère Maman.

Elle a haussé légèrement les épaules en soupirant.

Il n'y a pas dans le monde un ménage comparable à celui de Papa et de Maman. Leur affection semble augmenter avec les années ; ils n'ont qu'une pensée et un cœur. Leur vie intime peut se résumer en un seul mot : *tendresse* ; leurs rapports avec les autres humains, en un autre mot : *bonté* ; qu'on réunisse les deux premiers et qu'on en ajoute un troisième : *indulgence*, on se représentera alors, dans tout son charme, le nid moelleux dans lequel j'ai grandi.

Je ne leur reproche que deux choses : avoir conservé une trop grande simplicité malgré leur immense fortune, et vouloir me faire épouser un ingénieur.

C'est Papa surtout qui y tient.

— Vois-tu, Mariette, me dit-il souvent, je suis très heureux d'avoir une fille, mais mon bonheur aurait été complet si le Ciel m'avait également accordé un fils.

Je l'aurais fait passer par Centrale et, après moi, les autos Hardouin auraient continué à rouler de par le monde.

Il faudrait que tu épouses un garçon sérieux qui travaillerait à mes côtés, et qui poursuivrait mon œuvre lorsque je serai trop vieux pour faire marcher l'usine.

— Alors, ai-je riposté un jour amèrement, je suis condamnée à épouser le premier ingénieur venu...

Papa m'a regardée avec étonnement.

J'avais mon air de petit coq de bataille, et mon rire le plus dédaigneusement sarcastique.

La surprise de Papa s'est teintée de tristesse ; il n'a rien ajouté, et j'ai été mécontente de moi-même.

22 Juin.

Est-ce parce que nous avons trois autos personnelles que je préfère le cheval?... ou parce que je suis très gentille en amazone?... à moins que ce ne soit dans l'espoir de rencontrer des Messieurs très chics, au Bois, le matin?...

Le fait est là... J'aime le cheval, et Papa qui ne sait rien me refuser m'a fait venir une bête merveilleuse de Londres, et naturellement un autre cheval pour lui, car, quoique je sois élevée très librement, il ne voudrait pas me laisser aller promener seule au Bois. Il a raison.

Je prends des leçons d'équitation. C'est très amusant. Mon professeur, un homme du monde, ruiné par le turf, m'a dit avec admiration :

— Mademoiselle, vous avez des dispositions remarquables ; je ferai de vous une *centauresse*.

Il est vrai que je l'ai entendu glisser la même phrase — *exactement* — à Nicole Delvane, qui monte d'une façon grotesque.

C'est délicieux de s'en aller, dans la bonne fraîcheur matinale, faire un tour au Bois. Nous choisissons les petites allées écartées, car, quoique future centauresse, je suis encore piètre amazone, et Papa, qui n'est guère meilleur cavalier que moi, craint les accidents.

J'obéis docilement, ne me sentant pas encore assez *en forme* pour affronter l'allée des Acacias.

Cependant, malgré toutes mes précautions, ce matin, j'ai failli être l'héroïne d'un petit drame.

Nous trottions gentiment dans un sentier latéral, lorsque mon cheval se mit à dresser les oreilles et devint nerveux.

Un peu d'expérience m'aurait, sans doute,

donné le geste voulu pour le calmer, mais je me contentais de serrer le mors.

Le résultat fut immédiat.

La bête *encensa* violemment et partit à fond de train.

Je cherchais à faire bonne contenance et je voyais, comme dans un rêve, défiler devant mes yeux troublés les arbres, les cavaliers, les autos, les piétons, pendant que, derrière moi, s'affaiblissant, j'entendais la voix de mon cher Papa qui excitait sa bête.

La situation me paraissait critique et j'avais déjà élevé ma pensée vers la Vierge Marie, ma patronne, lorsque je vis une main s'abattre sur la bride de ma monture, tandis qu'une voix très calme me disait :

— Ne craignez rien, Mademoiselle, tenez-vous bien... là... vous voyez... votre cheval ralentit son allure... dans quelques secondes il ira au pas.

J'étais trop émue pour répondre et pour regarder mon sauveur. Le danger passé, je sentais un vertige s'emparer de moi ; un voile gris descendait devant mes yeux, mes oreilles bourdonnaient et, ... en revenant à la réalité, je me vis étendue sur un divan au restaurant de la Cascade, Papa me tenant une main, pendant que de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Ma chérie, dit-il avec émotion, remercie ton sauveur.

S'effaçant, il mit en lumière un homme, jeune encore, qui s'inclina avec la plus exquise galanterie, en disant gaîment :

— Je ne mérite pas le qualificatif que veut bien m'adresser Monsieur votre père, Mademoiselle, car votre monture se serait certainement arrêtée seule, et pour une débutante — ceci est une affirmation de ma vieille expérience — vous vous êtes montrée très crâne.

— Jusqu'au point de m'évanouir, répondis-je en souriant faiblement, et je ne suis pas du tout de votre avis, Monsieur. Je sentais mon cheval s'emballer de plus en plus, aussi je bénis votre intervention.

— Dont je vous suis infiniment reconnaissant, s'écria Papa, en tendant la main à l'inconnu.

Celui-ci la secoua d'un vigoureux shake hand en s'inclinant de nouveau.

Papa lui donna sa carte, mon *sauveur* eut le même geste et demanda :

— M'autorisez-vous, Monsieur, à aller prendre des nouvelles de M^{lle} Hardouin ?

Mon cher Père répondit vivement :

— Avec le plus grand des plaisirs, Monsieur ; cela permettra à M^{mo} Hardouin de joindre ses remerciements aux nôtres.

Cachant la crainte que j'avais de remonter à cheval, je me suis laissée mettre en selle par l'inconnu.

Le retour s'est effectué sans nouvel incident, et Maman m'a couverte de baisers et de larmes lorsqu'elle a connu le danger auquel je venais d'échapper.

Curieuse, j'ai demandé le nom de mon sauveur et j'ai lu sur sa carte :

Vicomte Hubert d'AUBAN

23 Juin.

« Les d'Auban sont d'une très vieille famille bretonne — elle remonte à Louis XI, — il y a un d'Auban à la bataille de Monthéry.

« Sous Charles VIII, la famille d'Auban s'allie aux Kerhoël, dont la fille, Yvonne, est demoiselle d'honneur de la duchesse Anne. Cette union fut heureuse pour la fortune des d'Auban.

« Sous Henri III, la branche aînée tombe en quenouille, Pierre entrant dans les ordres — il est mort cardinal, — et sa sœur, Catherine, prenant le voile.

« La branche cadette jouit de toute la faveur du Béarnais qui marie le comte Claude avec une dame d'honneur de Marie de Médicis, — fille des barons d'Hendaye, famille gasconne.

« Cette fois, la marche ascendante des d'Au-

« ban ne s'arrêtera plus, jusqu'à la sinistre Ré-
« volution qui tranche le col au comte Paul
« pendant que la comtesse Louise passe en An-
« gleterre avec ses deux enfants, Pierre et An-
« toinette. Celle-ci meurt pendant la traversée.

« Les d'Auban sont ruinés.

« La Restauration les revoit en France ;
« Pierre obtient une charge auprès de
« Louis XVIII. La Révolution de 1848 fit re-
« prendre le chemin de l'exil aux d'Auban qui
« refusèrent de se rallier après le coup d'État
« du 2 décembre.

« 1870 les voit rentrer en France, où ils font
« noblement leur devoir. Léon tombe à Grave-
« lotte, laissant son frère cadet, Gustave, seul
« héritier du nom. C'est le père du vicomte
« Hubert. Celui-ci s'est battu pendant la der-
« nière guerre ; il est décoré avec palme, et
« capitaine de réserve. »

J'ai commencé à me documenter sur le d'Hozier, et un vieux généalogiste a fait le reste.

28 Juin.

Il est venu !

Papa était aux usines de Levallois ; c'est Maman qui l'a reçu avec une émotion qui l'a fait sourire. J'étais un peu gênée des démonstrations de ma chère mère, et c'est peut-être pour cela que je l'ai à peine remercié.

Il est très bien.

1^{er} Juillet.

Papa déclare au début du dîner :

— Tu sais, ma pauvre amie, Berthier m'a annoncé son intention de nous quitter.

Maman repose dans son assiette la cuillerée de potage qu'elle allait porter à sa bouche.

— Oh !... et pourquoi ?

— L'âge... Berthier a dix ans de plus que moi, il a énormément travaillé et surtout il a eu beaucoup de soucis avec sa nombreuse famille : cinq enfants à élever, à caser surtout quand sur cette petite bande il n'y a qu'un fils. Enfin André a passé brillamment son doctorat, il a

terminé son internat de l'Hôtel-Dieu, et mon vieux Berthier m'a confié son besoin de repos, de retraite. Il avait les larmes aux yeux, et moi aussi.

— Je le regrette pour toi... un si excellent homme et un collaborateur si précieux !...

— Que veux-tu, c'est la vie...

— Quand part-il ?

— Ah ! rien n'est décidé... il m'a prévenu seulement, mais il me donnera tout le temps nécessaire pour trouver un ingénieur capable de le remplacer.

Le départ de M. Berthier m'ennuie pour deux raisons :

La première c'est que je l'aimais bien, ce bon papa Berthier, toujours si souriant et si doux, aussi bien avec sa belle famille qu'avec les ouvriers.

Et comme il me gâtait lorsque j'étais enfant...

Un peu plus jeune que ses filles, il me nommait sa *benjamine*.

M^{me} Berthier, une aimable femme, toujours en train de ravauder, de coudre ou de repasser, a gâté également mon enfance.

Charlotte, leur fille aînée, fut ma petite Maman ; Cécile et Laure, mes amies ; André, mon protecteur ; et Albine, ma compagne de prédilection.

Chère Albine !... Alors que ses aînées fondaient des foyers, et qu'André se destinait à la médecine, elle demandait à ses parents la permission de consacrer sa vie aux pauvres et aux malades.

Albine !... c'était la plus vive, la plus enjouée, la plus riieuse de nous toutes, et je l'ai revue dernièrement, douce et souriante sous la cornette aux grandes ailes blanches des Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Albine n'existe plus, il n'y a plus que : Sœur Marie des Anges.

A ce souvenir, une larme coule sur ma joue et j'oublie presque la seconde raison qui me fait regretter le départ de M. Berthier.

Cependant elle a son importance.

Ce n'est pas un ingénieur que Papa va chercher, c'est un mari pour sa fille.

Depuis quelques semaines, il y avait trêve ; je crois qu'elle va être rompue.

2 Juillet.

Maman et moi nous sommes allées voir M^{me} Berthier.

Nous avons pleuré toutes les trois. Enfin, la séparation n'est pas immédiate, et nous nous reverrons souvent, car c'est à Mantes que nos bons amis iront vivre. Cécile y est mariée avec le sous-directeur d'une papeterie.

Charlotte est partie en Espagne avec son mari et n'a pas d'enfants ; Laure, établie à Paris, n'a qu'une fillette de quatre ans, tandis que Cécile a deux adorables petites jumelles de trois ans, un délicieux garçonnet de dix-huit mois, et elle attend un quatrième bébé. La présence de sa mère lui sera précieuse. André va se reposer quelques semaines, puis il cherchera une clientèle à reprendre.

— Pourquoi ne s'établirait-il pas à Levallois, a demandé Maman ? Un docteur en plus y gagnerait certainement sa vie. Il y est déjà connu par tout le petit monde de vos amis et de nos ouvriers. Acheter une clientèle c'est coûteux, et, si celui qui l'a reprise ne lui plaît pas, elle va ailleurs ; alors on a engagé une grosse somme inutilement et sans profit.

A Levallois, André garderait votre appartement ; le prix en est abordable, même pour un débutant ; et mon mari pourrait nommer votre cher fils médecin attitré de nos ouvriers, avec un fixe annuel qui serait déjà une certitude.

M^{me} Berthier a embrassé Maman sans répondre, pendant que je m'écriais :

— Voilà une excellente idée, et, lorsque je serai enrhumée, mon ami André m'ordonnera du jujube.

Hier soir, j'avais entendu Papa et Maman

s'entretenir des Berthier, dont le souci dernier était l'établissement de leur fils.

Ils étaient parvenus à lui faire faire des études et à doter gentiment ses sœurs.

En vivant très modestement, ils pouvaient se contenter de leurs petites rentes, mais l'achat d'une clientèle à André allait forcer M. Berthier à chercher une place — pas trop absorbante — à Mantes.

La combinaison de Maman aplanissait toutes les difficultés. Médecin des ouvriers des usines Hardouin, cela pouvait assurer un revenu déjà convenable dont le premier noyau serait le fixe offert par Papa.

En relatant notre visite, je ressens l'impression très nette que je me trouve une fois de plus en face de la délicate générosité de mes parents.

M. Berthier, par ses travaux, a été l'une des chevilles ouvrières de notre fortune, et Papa a dit bien souvent qu'il avait une dette de reconnaissance à acquitter envers lui.

L'occasion s'est présentée, et il en a profité.

Mon cher Papa... ma bonne Maman... comme votre petite Marie est fière de vous !

Maman a profité de l'émotion qui me tenait encore le cœur en sortant de chez M^{mo} Berthier pour m'emmener à Courbevoie.

Est-ce orgueil de ma part ?

Je n'aime pas aller à Courbevoie...

La vue du pavillon de l'avenue Marceau me porte sur les nerfs, et, naturellement,... c'est là que nous sommes allées.

Depuis notre installation avenue du Bois-de-Boulogne, Papa loue le pavillon à la meilleure amie de Maman, M^{mo} Profonds... ; il ne le loue pas à son prix, car cette dame est veuve, fait des traductions pour vivre, et possède un grand fils qui achève ses études.

Bien loin de moi la pensée de reprocher à Papa la médiocrité du loyer qu'il retire de ce pavillon, ni ses démarches pour faire obtenir une bourse à François Profonds. Ce que je ne comprends pas, c'est l'affection *déférente*,

— parfaitement, j'ai bien mis le terme exact : *dé-fé-ren-te*, — de mes parents pour M^{me} Préfonds.

Lorsque nous habitions Courbevoie, nous nous voyions journellement. Nous étions déjà riches, et moi, voulant jouir de notre fortune, je cherchais à m'émanciper vers la vie mondaine, affirmant hardiment à Maman que *ceci* se faisait, que *cela* était admis.

A la pension nous étions sept ou huit filles d'industriels en train de s'enrichir, et c'était à celle qui éclabousserait les autres de son luxe.

J'ai toujours aimé prodigieusement les teintes vives, les jolies parures, la richesse d'un bijou, et j'arrachais à la faiblesse maternelle des toilettes recherchées, tandis que l'indulgence paternelle emplissait amplement ma bourse ; aussi étais-je parmi les enviées et les adulées.

Cela développait encore mon orgueil.

Cette aimable atmosphère, précurseuse de mes succès mondains, possédait son papillon noir sous la forme d'une femme, jolie encore sous ses cheveux presque blancs, avec de grands yeux bleus et doux, une bouche sérieuse, un visage un peu allongé et possédant une distinction dont j'aurais été fière.

C'était M^{me} Préfonds.

Jamais elle ne m'adressait une parole désagréable, mais sans cesse de petites observations que Maman écoutait avec une sorte de componction, et qu'elle me répétait à satiété.

Sans M^{me} Préfonds, j'aurais été très... très... heureuse, étant la plus aimée et la plus gâtée des enfants.

Hélas, elle existait.

Souvent, je sentais une réplique piquante monter à mes lèvres, et, devant son doux visage et l'affection de son regard, je baissais la tête, me traitant de lâche, mais ne me sentant plus le courage, ni l'audace de riposter.

Et s'il n'y avait eu qu'elle !

Mais elle possédait un fils, François, qu'on me donnait constamment pour modèle, et je trouvais cela crispant.

On voyait déjà qu'il devait être ingénieur un jour, celui-là !

Tout enfant, il commençait à me porter sur les nerfs.

François a cinq ans de plus que moi ; il est grand, mince, avec des yeux bleus ; physiquement, il ressemble à sa mère ; moralement, c'est le diable.

Entendons-nous.

Un diable *modèle* qui, enfant, obéissait au premier mot, ayant de l'ordre en toutes choses, de la tenue dans les rues. En classe, travailleur, sérieux, d'un caractère égal avec tous, même avec moi qui le martyrisais.

Bref, un être insupportable.

Il n'a pas changé en grandissant ; aussi je n'aime guère plus le fils que la mère, car, à chacune de nos visites, je suis certaine de ne pas échapper à une remontrance quelconque.

A François je réponds vertement ; de M^{me} Préfonds j'écoute les critiques en rageant tout bas.

Maman, qui connaît mon antipathie pour celle qu'elle admire, m'a dit tendrement pendant que l'auto roulait vers Courbevoie :

— Si tu enlevais le rouge de tes lèvres, Marie.

Sans répondre, j'ai obéi.

Je préfère cela à une mercuriale.

Comment la chose s'est-elle faite?... Je n'en ai pas reçu !...

Il est vrai que nous avons trouvé M^{me} Préfonds dans un état d'émotion indescriptible.

François passe ses derniers examens.

Maman a essayé de calmer l'angoisse de son amie.

— Ce cher enfant a tant travaillé, a-t-elle déclaré, vous pouvez être certaine du succès.

— Sait-on jamais !... a soupiré la mère inquiète. Au dernier moment, un défaut de mémoire, une malchance, un malaise, et c'est une nouvelle année de travail et de dépense.

— Mais après, la réussite sûre, me suis-je écriée... l'arrivée dans un fauteuil.

A peine cette dernière phrase m'était-elle échappée que je me mordais les lèvres, M^{me} Préfonds détestant tout ce qui touche à l'argot moderne ; heureusement pour moi, elle était trop inquiète pour m'écouter, mais elle hocha la tête avec mélancolie.

A ce moment, elle me parut vieillir, ses traits se tirèrent, ses yeux se ternirent, ses épaules se voûtèrent.

Surprise devant ce brusque changement, je la considérais en silence, et ce fut Maman qui murmura timidement :

— Ayez confiance, mon amie, je m'unirai à vous dans mes prières, et je recommanderai tout spécialement votre cher fils à la protection divine.

3 Juillet.

Encore un.

J'étais certaine de les voir revenir. Celui-là est d'une famille de magistrats, fils unique ; il m'adore et il est sorti premier de Centrale.

J'ai dit : non.

5 Juillet.

Aimable surprise !

Le vicomte d'Auban est venu au jour de Maman.

Il n'y avait presque personne... C'est naturel en cette saison... et nous-mêmes, si les autos ne nous tenaient pas éloignés du rivage, il y a longtemps que nous aurions pris notre vol pour Deauville.

Je m'en plaignis avec une légère amertume.

— A Deauville, répéta le vicomte, y possédez-vous donc une villa ?

— Nous ne possédons rien nulle part, répondit Maman en riant ; ma fille et moi nous allons bien passer quelques semaines à Deauville, Cabourg ou Trouville tous les ans ; mon mari vient nous y retrouver le dimanche, mais il est trop absorbé par ses affaires, pour que je consente à faire une installation quelconque dont il ne profiterait pas. Nous louons un pavillon, et

après un peu de repos nous rentrons à Paris.

— Alors, Mademoiselle, vous ne connaissez pas Dinard?

— Hélas, non, Monsieur, cependant on dit la plage charmante.

— La plage, par elle-même, n'a rien d'extraordinaire. Dinard possède, comme ailleurs, ses bals, ses concerts et tous les petits jeux obligatoires d'une plage qui se respecte. On y retrouve les mêmes gens qu'à Trouville ou à Cabourg, ce qui donnerait à croire qu'ils ont le don d'ubiquité, mais les promenades aux environs de Dinard sont délicieuses ; Saint-Malo mérite d'être visité, ne fût-ce que pour l'illustration que tant d'hommes célèbres ont donnée à ses vieux murs ; et plus loin, le mont Saint-Michel, rude, escarpé sur son îlot rocheux au fond de la baie, est d'une beauté grandiose.

— L'abbaye est d'une majesté incomparable, dit-on, glissa Maman.

— Aucun mot ne peut la décrire, Madame, c'est pourquoi vous devriez aller cet été à Dinard.

— C'est si loin de Paris, pour mon mari.

— Loin... avec les merveilleuses autos de M. Hardouin!... mais, au contraire, à votre place je n'hésiterais pas. Il est certain que les usines de Levallois marcheraient aussi bien si votre mari était absent huit jours, et un repos d'une semaine au bord de la mer lui ferait un bien énorme.

— C'est vrai, fit pensivement Maman ; il s'est beaucoup surmené ces temps derniers, et quelques jours loin du tracas des affaires lui seraient nécessaires.

— Allons, reprit le vicomte gaîment, jetez-vous sans hésiter dans le guêpier Nar-sin-té-no-glia.

Je pouffais de rire.

— Comment dites-vous?

— Je donne à Dinard-Saint-Enogat le nom qui lui convient ; mais, quant au guêpier, c'est une façon de parler. Dinard vous plaira.

J'aurais bien voulu lui demander dans quel endroit il allait à la mer.

Je n'ai pas osé.

Le soir, Maman a parlé de Dinard à Papa ; il a réfléchi et a déclaré :

— Mais oui, c'est ridicule ; on dirait que nous sommes condamnés à la Normandie ; allez donc visiter sa sœur la Bretagne. Je m'offre quinze jours de congé que j'irai passer auprès de vous.

Je lui ai sauté au cou.

— Ça, c'est gentil !

— Je profite de ce que, cette année, j'ai encore mon vieux Berthier, parce que, l'an prochain, avec un ingénieur que je ne connaîtrai pas...

Il m'a regardée, et j'ai détourné la tête.

7 Juillet.

François est reçu à ses examens ; M^{me} Préfonds est folle de joie, elle a téléphoné la bonne nouvelle à Maman.

8 Juillet.

C'est décidé, nous allons à Dinard, Papa a écrit à une agence de location pour nous avoir une villa. Je voudrais bien savoir où le vicomte va à la mer.

9 Juillet.

Mes parents ont décidé de donner un dîner intime afin de fêter André Berthier et François Préfonds. Il est fixé au 15.

Il n'y a plus personne à Paris.

Mes amies doivent joliment se moquer de moi.

11 Juillet.

J'ai lu le départ des d'Auban dans *le Figaro*.

Ils vont au château de Géthule en Touraine.

Pourquoi, alors, avoir tant insisté pour nous faire aller à Dinard.

15 Juillet, 11 heures du soir.

Le dîner a eu lieu.

Je suis mécontente de moi.

Nous étions huit : M., M^{me} Berthier et André, M^{me} Profonds, François, et puis nous.

Maman avait dit : un dîner intime... c'était très intime et... très chaud.

Pour commencer, la température... étouffante... genre Sahara... en pire.

Malgré moi, les premières lignes d'un livre que j'ai lu dernièrement me revenaient à la mémoire :

« Sous le ciel implacable, dans l'air embrasé,
« s'allonge la caravane. »

« La chaleur est accablante... »

C'était vrai... la chaleur était accablante, moins brûlante cependant que l'enthousiasme des Berthier et de M^{me} Profonds.

Il est certain que je me réjouis bien sincèrement du bonheur d'André... pour lui, c'est inespéré, mais il le mérite.

Quant à François, mon Dieu, ce n'est qu'un ingénieur de plus.

Je n'ai pu m'empêcher de lui en faire la remarque aigre douce.

Il m'a répondu en riant :

— Seulement, moi, Marie, je ne sors pas de Centrale ni de Polytechnique.

— Non, ai-je dit, simplement de Violet... une école sans importance.

— Où l'on travaille beaucoup avec des professeurs du plus haut mérite scientifique et qui ont formé des sujets d'élite, a-t-il répliqué vivement.

J'étais en veine de méchanceté.

— Si Violet n'a pas la notoriété de Centrale, les études y sont moins coûteuses ; c'est l'école des petites bourses, ai-je lancé avec une indifférence feinte.

— Qui doivent s'imposer de gros sacrifices, a répondu François d'une voix tremblante, et toujours je me souviendrai que c'est au travail

acharné et aux privations de ma Mère que je dois d'être arrivé à ce que suis.

J'ai rougi, sentant la leçon. Ah ! il me déplaisait, ce François, parfait en cette circonstance, comme en toutes, par cet hommage vibrant et ému qu'il rendait à la tendre sollicitude et aux mérites de M^{me} Profonds ; je résolus de lui lancer une suprême flèche.

— Je connais énormément de jeunes gens qui sont sortis « premier » des grandes écoles ; quel a été votre classement ? Bon, je crois.

— Excellent, je suis troisième.

— Il a tant travaillé, intervint M^{me} Profonds en s'approchant ; aussi je suis bien heureuse de sa réussite et très fière de mon cher fils.

Elle lui souriait avec amour ; il lui prit la main et la serra tendrement.

Rien n'entamait leur félicité. J'en étais pour les frais de mes attaques mauvaises ; aussi je boudais presque, me plaignant de névralgies, qu'André offrit gaîment de me guérir.

Cela ne faisait pas mon compte.

Je cherchais le défaut de la cuirasse chez François et je crus l'avoir trouvé lorsque la conversation s'aiguilla sur le séjour des vacances. Je sais que jamais M^{me} Profonds et son fils ne quittent Courbevoie, car les voyages coûtent cher et leur bourse est modeste.

Certes ma demande ne serait pas généreuse, mais les Berthier et mes parents la mettraient sur le compte de l'étourderie, et, cette fois, j'étais certaine de piquer François au bon endroit.

Me tournant vers André, je dis avec enjouement :

— Je ne vous demande pas sous quel ciel vous allez vous reposer de vos travaux en attendant d'ouvrir votre cabinet de consultations. Je suis certaine que Cécile a déjà préparé votre chambre.

— Vous avez deviné, me répondit-il du même ton ; j'ai là-bas deux friponnes de nièces et un diabolin de neveu que je vais aller taquiner.

— Et tu les rendras insupportables, fit M^{me} Berthier ; ta sœur a déjà fort à faire, cependant.

— Laisse donc, dit M. Berthier ; Cécile possède un jardin immense. André y passera ses journées avec les enfants, cela leur fera du bien à tous.

Je pétrissais une boulette de pain entre mes doigts, je la lançai à François qui occupait la gauche de Maman.

— Et vous, *old fellow*, après avoir moissonné des lauriers, où allez-vous en vacances ?

— Dans un pauvre village où je moissonnerai le blé, répondit-il en me renvoyant la boulette de pain.

Et, comme je le regardais bouche bée, il ajouta en riant :

— Cela vous *épate*, princesse Hardouin, de savoir que je vais lier les gerbes ; dame, nous ne sommes pas des millionnaires, et nous devons avoir des désirs modestes, très heureux encore de pouvoir les réaliser.

Les autres années, nous ne prenions pas de repos, et, comme ce n'était pas la faible bourse que j'avais obtenue à l'école qui bouclait le budget, nous passions nos vacances à Courbevoie, ma pauvre Maman penchée sur ses traductions.

— Et toi sur les dessins industriels que voulait bien te confier un constructeur de Puteaux, continua M^{mo} Profonds.

— C'est vrai, c'était peu, mais ça aidait tout de même ; seulement, cette année, comme il n'y a pas à calculer pour amasser l'argent de la *rentrée* et que, dès septembre, grâce à la chaude recommandation du directeur de l'école, j'aurai des travaux supplémentaires des bureaux d'études Siroon, nous prenons un grand mois de repos.

— Oh ! la cachottière, fit Maman, menaçant son amie du doigt, vous ne nous aviez pas dit cela.

— Rien n'était décidé jusqu'à ces jours der-

niers... vous comprenez... si François n'avait pas réussi.

— Et où allez-vous ?

— Dans un tout petit village du Berry, à l'extrême limite du Cher et quelques kilomètres de Boussac.

— C'est de là que vous êtes originaire, je crois.

— Oui, répondit François, et nous aimons profondément notre pays. Il y a six ans, ayant été malade, Maman fit le sacrifice de m'y envoyer passer un mois. Je logeais chez des villageois et je les revois encore, ceux qui se désintéressent de tant de choses, ceux que la terre prend, absorbe, écrase, je les revois discutant passionnément de la grandeur de la France et de sa richesse.

Ils étaient là, après leur journée de travail, assis sur des bancs ou sur l'herbe qui borde les chemins, discourant gravement, avec justesse.

Je me souviens : dans la ferme qui était ma demeure c'était dans la cour que maîtres et serviteurs se réunissaient le soir.

On apportait à l'aïeul son grand fauteuil de paille, les femmes s'asseyaient sur la pierre du seuil, les hommes s'adossaient aux voitures sur lesquelles demeuraient encore quelques poignées de foin rentré dans la journée, et un enfant, un grand garçon de treize ans, lisait gravement le journal à haute voix.

Si vous les aviez vus ! Attentifs et muets, leurs yeux ne quittaient pas le lecteur et, lorsqu'il avait fini, un homme entamait des commentaires, écoutés religieusement par tous ceux qui étaient là.

Quelquefois, l'aïeul prenait la parole, et les fils approuvaient de la tête.

A moi, l'étranger, on demandait ce qui se passait à Paris. Je tâchais de répondre d'après ce que je connaissais, et tous m'écoutaient.

Si vous aviez vu leurs yeux briller lorsque je parlais d'un succès, d'une découverte qui, un peu, grandissait la France. Comme ils étaient intéressés à la gloire du pays.

Les dernières années qu'il vient de vivre ont bien changé le paysan, il aime toujours « la Terre », mais plus de la même manière.

Le danger l'a réveillé de sa torpeur ; aujourd'hui les échos de la gloire que nos grands hommes recueillent le font frissonner d'un saint orgueil. Le paysan n'est plus le pauvre ouvrier pris entre les exigences des citadins et la dureté de la glèbe.

Il peine, mais il sait pourquoi : il ne nous assourdit pas de ses revendications, il ne nous menace pas de se mettre en grève, il sait que le travail est la loi divine, et il s'enorgueillit de s'y soumettre.

Les semailles lui semblent douces, car il est confiant dans sa force tranquille.

Les années terribles ont secoué son apathie, il ne se préoccupe plus seulement de son champ, mais il rêve à tous les immenses champs de France, à toute cette Terre qui est la Patrie.

— C'est beau l'enthousiasme de la jeunesse, déclara Papa, et j'aime à t'entendre parler de la sorte, François. Le paysan, vois-tu, mon ami, c'est la première force de la France.

— Prenez garde, François, m'écriai-je en riant, vous remportez trop de succès, et voilà Papa qui vous couvre de fleurs ; j'ai vu le moment où tout le monde allait se mettre à vous tresser une couronne pour applaudir à votre éloquence. C'est trop de gloire pour un seul homme ; à votre place, si j'avais un anneau au doigt, j'irais le jeter dans la mer.

— Je ne possède pas d'anneau, et la mer est loin, Marie ; mais vous seule faisiez la moue pendant que je parlais ; je vous regardais du coin de l'œil. N'aimeriez-vous pas les paysans ?

— Mais si, du moins, comme peut les aimer une Parisienne qui ne les connaît que par les livres ; je viens justement de lire *la Bonne Terre* et *la Poésie des Bêtes*, par Fabié ; j'ai les yeux encore éblouis de l'or des rimes.

— Oui, c'est un merveilleux penseur, fit M^{me} Profonds, il possède la simplicité des forts.

La conversation dévia.

Je n'avais été heureuse dans aucune de mes attaques, mais j'espérais que la soirée me donnerait une compensation.

Lorsque nous avons un dîner intime, après le café pris au salon, je fais toujours un peu de musique accompagnée par les violons d'André et de François.

André est le bon garçon qui joue tout ce que l'on veut, aime les classiques, le moderne et les scies de cafés concert.

François, lui, ne peut pas souffrir les refrains de la rue... moi, non plus... mais, ce soir, je n'ai joué que cela.

J'espérais un mouvement d'humeur, une parole de fatigue, un soupir d'ennui.

Rien.

Il est demeuré calme et souriant.

Quel être insupportable !

Je le déteste.

17 Juillet.

Nous partons demain pour Dinard.

18 Juillet, 6 heures du matin.

J'emporte mon journal.

Où peut bien se trouver exactement le château de Géthule ?

21 Juillet.

C'est toujours avec un vif plaisir que je revois la mer.

J'aime la ligne d'horizon baignée par les flots bleus, les villas coquettes, la plage ensoleillée, le casino joyeux où je retrouve toujours quelques amis et plusieurs de mes danseurs de l'hiver précédent.

Mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est la délicieuse bande d'amours blonds ou bruns, accroupis dans le sable et le transformant gravement en pâtés.

À demi-nus, faisant hâler par la brise marine leur chair délicate, ils édifient des châteaux, des redoutes et mille choses auxquelles leur imagination éprise de merveilleux donne des

noms magnifiques. Quelle inépuisable corbeille à jouets que le sable fin d'une plage !

Oh ! les jolis galets veinés... les goémons noirs... les algues élastiques... les coquillages aux formes étranges !... Quel amoncellement splendide de trésors !...

Et les ravissements de la marée basse !...

Les bambins courent, cherchent, se précipitent à la découverte des *surprises*, laissées sur la grève par la mer en fuite.

Quelquefois, rêveuse, je contemple les chers petits, et devant leur ardeur à fouiller le *dessous* des vagues, je vois une image de notre propre existence. Ne cherchons-nous pas toujours, nous aussi, à voir le *dessous* de la vie, et c'est pourquoi sans doute, Dieu — prenant en pitié l'agitation inquiète et le désir sans cesse insouvi de notre âme — y a glissé l'espérance pour en combler le néant.

Et me voici de nouveau au milieu des enfants...

Quelles délicieuses vacances je vais passer !

Notre villa est vaste et confortable, à deux pas de la plage, sur une hauteur de laquelle l'œil ébloui découvre le vieux Dinard, mélancolique comme un soir d'automne.

Il paraît qu'il y a ici des promenades *mirobolantes*.

C'est le cri d'enthousiasme de Nicole Delvane, lorsqu'elle m'a rencontrée ce matin sur la plage.

— Comment, ma chère, vous avez déserté Trouville !... Ah ! vous ne le regretterez pas ; Dinard c'est très gentil, le casino est d'un chic épatant, et les promenades y sont *mirobolantes*...

En ce moment, nous nous installons et ne songeons encore à rien d'autre.

Maman a été choquée, dès le premier jour, par la vue de quelques dames arborant des costumes de promenade ressemblant fort à des pyjamas. Il paraît que c'est une nouveauté, lancée l'hiver dernier à Nice par des élégantes, arbitres de la mode. Cela se nomme Mijamas. Franchement, ce n'est pas joli et surtout pas

féminin. Avec leurs cheveux courts, leur veste sans taille et leur pantalon droit, les femmes, affublées de la sorte, ont l'air de jeunes garçons déguisés.

Cette mode ne prendra certainement pas.

Nicole me l'a fort vantée, cependant ; elle possède un Mijamas en soie souple blanche, peinte de plantes marines d'un effet bizarre, et elle m'a confié que c'était à ce costume qu'elle devait ses plus éclatants succès de plage.

Parmi toutes les jolies excentriques qui rivalisent d'ingéniosité, j'ai remarqué, dès le premier jour, une jeune femme charmante, mise avec une simplicité de haut goût et qui se tient toujours isolée, presque à l'extrémité de la plage.

Maman l'a vue, comme moi, et m'a dit en la désignant discrètement du regard :

— Une étrangère probablement, mais d'une élégance sobre qui me plaît.

J'ai questionné autour de moi. Personne ne la connaît. Elle habite le vieux Dinard où elle est en pension chez une veuve. Tous les matins, on la voit venir prendre son bain ; la domestique de sa propriétaire lui sert de femme de chambre, la couvrant d'un long peignoir blanc dès qu'elle sort de la mer. L'après-midi, elle revient s'asseoir sur la plage, toujours à la même place, sous un grand parasol orange ; elle lit, brode, contemple l'immensité verdâtre et, le soir, s'en va d'un pas lent sans avoir adressé la parole à personne.

Tout ce qu'on sait d'elle... c'est son nom... miss Kate Burke... anglaise?... américaine?... on l'ignore.

Cette étrangère m'intrigue, j'aimerais lui parler, mais le moyen?...

22 Juillet.

Combien c'est délicieux, dans la fraîcheur matinale, de s'ébrouer librement dans la mer !

Je déteste l'endroit « chic » où le bain devient un spectacle pour ceux qui sont demeu-

rés sur la plage. Je préfère le petit coin discret, où je m'ébats tranquillement au milieu des belles ondes d'un vert clair.

J'ai découvert une sorte de vallée délicieuse dans laquelle je m'abandonne sans contrainte aux plaisirs de la natation. Ce matin, je poussais vers le large lorsque je me trouvais en face de miss Burke.

A ma vue, l'étrangère fit un mouvement pour changer de direction et, comprenant son désir, j'allais faire de même lorsque je l'entendis pousser un léger cri.

Vivement je me dirigeai vers elle. Elle était un peu pâle et, à mon approche, elle balbutia :

— C'est une crampe, par suite d'un geste à faux.

— Appuyez-vous sur moi, dis-je aimablement, je suis bonne nageuse et, si vous pouvez vous soutenir un peu, je vais vous ramener au rivage.

— Merci, fit l'inconnue avec un sourire crispé, j'espère pouvoir le regagner seule, ayez seulement la complaisance de demeurer à mes côtés.

Nageant à la hauteur de l'énigmatique baigneuse, je n'étais pas très rassurée, car nous étions seules et loin encore de la côte. Si la crampe augmentait, aurais-je la force de soutenir ma compagne et de la sauver. Je maudissais l'isolement dans lequel nous nous trouvions, la sotte idée que j'avais eue de venir me baigner si matin, et surtout la sauvagerie de l'étrangère, car, si elle n'avait pas voulu me fuir, elle n'aurait pas fait de faux mouvement et, conséquence logique, n'aurait pas attrapé de... crampe.

Miss Burke commençait à haleter un peu, ses gestes n'étaient plus aussi précis, aussi je m'écriai avec autant d'inquiétude que de colère :

— Appuyez-vous donc sur moi ; tout à l'heure, vous coulerez.

Elle m'obéit sans répondre, et c'est de la sorte que nous avons atteint la plage.

Là elle m'adressa quelques mots de bref remerciement et s'étendit sur le sable, où sa camériste la rejoignit pendant que je m'éloignais discrètement.

6 heures du soir.

J'ai revu l'étrangère, elle était à sa place habituelle cette après-midi, et elle m'a saluée avec une réserve qui m'a charmée. J'ai répondu avec un petit sourire.

Notre échange de politesse a été remarqué et, tout de suite, j'ai eu un groupe de curieuses autour de moi.

— Tu la connais?...

— Mademoiselle Hardouin, qui est-ce?...

— D'où vient-elle?

— Est-elle mariée?

Je me suis mise les mains sur les oreilles pour ne plus entendre, et j'ai répondu en riant :

— Vous ne saurez rien... il m'est défendu de rien vous apprendre.

Il y a eu des moues, des grimaces, des reproches. J'ai supporté le tout stoïquement, répétant :

— Rien... rien..., je ne dirai rien.

Et pour cause !

Mais enfin je suis *l'unique* baigneuse que la belle étrangère daigne honorer de son attention.

Maman, seule, est au courant de la petite aventure de ce matin.

« 24 Juillet.

« MON CHER PAPA,

« C'est à juste titre que Dinard est nommée
« la perle des plages bretonnes. Baignée par la
« mer d'Émeraude, au bord de la Rance, véritable merveille qui arrache un cri d'admiration au voyageur, la petite ville étage ses
« villas de marbre blanc au milieu des jardins
« embaumés par les roses et les camélias fleurissant en plein air.

« Dinard est une cité enchantée dans un site

« incomparable ; aussi, mon cher Papa, abandonne bien vite l'usine et ses tracas pour venir te reposer quelques jours auprès de nous.

« Hier, avec Maman, nous avons visité la grève du Prieuré. Toute une bande joyeuse nous accompagnait, et cela a un peu gâté notre promenade, car, pour admirer certaines beautés de la nature, dans lesquelles se sent plus intimement la Puissance divine, il faut du recueillement, et c'est pourquoi nous attendons ton arrivée pour recommencer notre excursion, mais nous trois... rien que nous trois.

« C'est au milieu des mousses, des herbes folles et des lierres que gisent les tombeaux d'Olivier et Geoffroy de Montfort. Ordinairement, la tristesse des choses vous saisit devant une tombe, mais là on se sent pénétré d'une grande paix, d'un calme immense, l'âme s'élève, le cœur s'élargit et l'esprit s'humilie, reconnaissant le néant des choses humaines.

« *Sunny Side* est une curiosité qui te plaira ; sorte de château dont les murs extérieurs sont ornés d'une foule de vieux saints bretons qui, du haut de leurs assises de pierre, semblent regarder avec pitié l'agitation et la frivolité des humains, cette demeure est d'un pittoresque tout particulier.

« Voilà assez d'éléments pour piquer ta curiosité et te faire accourir, toi qui aimes les vieilles pierres et en comprends la beauté et la poésie.

« Nous sommes dans le pays des enchante-ments et des fées. Les Cancalaises te conteront des légendes étranges dans lesquelles tu verras danser des farfadets, courir des Korrigans et glisser des sirènes.

« Tout n'est pas légende, car chaque jour tu retrouveras des naïades modernes s'ébattant dans les eaux glauques de la mer, et se transformant en exquis jeunes femmes coquettes et parfumées que tu croiseras sur la plage à

« l'heure de la promenade. Le soir, tu les
« verras passer tout alanguies aux bras de
« leurs danseurs dans le très chic casino où
« nous terminons la plupart de nos soirées.

« Enfin, pour te décider, mon cher Papa,
« je t'annoncerai que M^{me} Delvane est ici avec
« Nicole et qu'on attend M. Delvane la semaine
« prochaine.

« Comme c'est un de tes bons amis, son arrivée à Dinard va peut-être hâter la tienne.

« Ah ! cette Nicole, quelle aimable folle !

« Figure-toi qu'elle est en train d'ensorceler
« un Italien, le prince Benito Carioli, aimable
« quinquagénaire qui oublie ses cheveux blancs
« auprès des boucles blondes de M^{lle} Delvane.

« Le prince est, du reste, un admirable débri
« bris d'une grande race. Veuf, sans enfant,
« il a grand air, et il est d'une galanterie
« exquise.

« Cependant la disproportion d'âge est si
« forte entre Nicole et lui que je n'ai pu m'em-
« pêcher d'en faire la remarque à mon amie,
« ajoutant qu'épouser un vieillard était peut-
« être payer bien cher un titre de princesse.

« Elle a pirouetté gaiement sur ses talons et
« est venue m'embrasser en répondant :

« — Ma chère, je n'achète rien du tout, le
« signor Carioli serait-il un pauvre hère sans
« la moindre particule, qu'il me plairait tout
« autant. Il possède une bonté comme j'en ai
« peu rencontrée dans mon existence, il est
« plus riche que moi, il ne vise donc pas ma
« fortune ; il aime mes auteurs favoris, voyage
« énormément, et il m'affectionne sincère-
« ment... Il n'est pas vieux, car le cœur n'a
« pas d'âge... enfin, Marie, il me plaît... Pour-
« quoi?... je l'ignore... il me plaît.

« Et puis, veux-tu que je te dise, continua
« Nicole, devenant pensive, le prince possède
« la grâce chevaleresque, sans mièvrerie, des
« hommes d'autrefois. Il ne *flirte* pas, mais
« me fait la cour. Tâche de comprendre la diffé-
« rence. On sent, chez lui, le respect inné de
« la femme et même devant moi, qui suis un

« peu folle, il garde ce sentiment fait d'une
« sorte de dévotion féminine.

« Ma chère, poursuivit-elle avec un éclat de
« rire, figure-toi que le signor Benito *déteint*
« sur moi et, à le voir toujours si correct,
« je commence à avoir honte de mon Mijamas.

« Que penses-tu de tout ceci, toi, mon cher
« Papa?...

« ... Maman a hoché la tête avec son indul-
« gence habituelle en déclarant :

« — Tant mieux, ma chère Nicole, cela
« prouve que vous n'êtes pas, en ce moment,
« victime de votre imagination un peu vive,
« et que l'affection respectueuse du prince a
« touché votre cœur.

« Que de choses encore à te dire, Papa chéri,
« c'est pourquoi il faut vite... vite... venir les
« entendre de ta fille qui t'embrasse ten-
« drement.

« MARIE. »

27 Juillet.

Le château de Géthule se trouve entre Chignon et Tours. Il est habité par la famille de Géthule.

Je tiens ce renseignement de l'amabilité du prince Carioli.

31 Juillet.

Lasse de trois jours d'excursions à Saint-Jacut de la Mer, aux Ébihens, à l'île Ago pour la première journée, à Dinan pour la seconde, et enfin au champ de courses du Bois Thomelin pour la troisième, j'ai demandé un peu de répit aujourd'hui ; je ne le regrette pas, car je viens de passer une heure exquise auprès de miss Burke.

Maman, ayant la migraine, était demeurée à la villa et, un livre à la main, je me dirigeai vers la plage. En passant devant l'étrangère, avec laquelle maintenant j'échange un léger salut, je laissai tomber mon volume. J'avoue que

le geste était un peu prémédité, mais... qui veut la fin veut les moyens.

Celle que les baigneurs ont surnommée la *Sauvageonne* s'est baissée pour relever mon livre et me le rendre.

Je me suis arrêtée pour la remercier et j'ai ajouté :

— Voici un endroit charmant, admirablement abrité, et d'où vous avez une vue magnifique.

— Oui, a répondu miss Burke en souriant, aussi je m'y plais beaucoup.

— Un peu isolé cependant, ai-je repris, mais c'est ce qui en fait le grand charme, car, à la longue, on se fatigue de l'agitation.

Elle ne répondit que par un sourire.

J'insistai.

— Les premiers temps, j'ai trouvé tout ce mouvement très agréable ; mais je viens de faire trois jours consécutifs d'excursions, et je vous avoue que cette après-midi je ne désire qu'une chose : respirer librement dans un coin tranquille... comme celui-ci.

J'ai cru distinguer une hésitation et une gêne dans le regard de la jeune femme, cependant elle m'a dit aimablement :

— Voici un fauteuil, et, s'il vous plaît de l'approcher du parasol...

Je me suis donc installée aux côtés de miss Burke — chose difficile, vu sa sauvagerie. — Elle travaillait à une dentelle au filet d'un dessin charmant et, bien entendu, je laissais mon livre fermé.

Les débuts de notre conversation furent laborieux, non pas que l'étrangère se montrât distante, mais plutôt réservée. Cependant, au bout d'un moment, elle sourit de mon babillage et parla avec un certain laisser-aller.

Elle a beaucoup voyagé et aborde tous les sujets avec un tact exquis. Probablement a-t-elle longtemps habité Paris, car elle m'a cité des noms de la haute aristocratie qu'elle paraît connaître parfaitement.

— C'est bizarre, je cherche dans ma mémoire

si j'ai déjà entrevu cette charmante femme au Bois, au théâtre ou dans le monde...

Son image est absente de tous mes souvenirs.

Je ferme les yeux pour mieux voir... : élégante, mince, un peu grande, très fine d'allure et une toilette!... une petite robe de rien du tout en serge blanche, mais qu'on sent venir en ligne droite de la rue de la Paix, et le chapeau... d'une simplicité coûteuse. Les chaussures, les bas, les gants, tout cela est parfait... Un parfum délicieux... un tact suprême... des vêtements de grand faiseur...

Eh bien, non, décidément je ne me rappelle pas avoir jamais vu miss Burke avant notre arrivée à Dinard.

La voix est douce, et le léger accent anglais qui la teinte lui donne une saveur toute particulière.

Elle parle toilettes et vient de prononcer le nom de Paquin, ajoutant : C'est moi qui ai conseillé à M^{me} Diégo-Frontès de se faire habiller dans cette maison qui réalisait absolument son type.

— Vous connaissez la marquise Diégo-Frontès, dis-je toute surprise, car je fréquente son salon et j'aurais dû y voir mon interlocutrice.

— Oh ! dit-elle, je l'ai connue voilà six ans, mais la vie nous a séparées.

C'est donc cela ; il y a six ans je n'étais encore qu'une fillette.

Et nous bavardons... nous bavardons... jusqu'au moment où la plage est envahie par les excursionnistes, qui me paraissent fort gais, et rient aux éclats en me jetant de petits coups d'œil.

Certes, ils doivent être extrêmement étonnés de me voir assise auprès de miss Burke ; leurs regards expriment sans doute l'envie, et... c'est bizarre, je crois y distinguer une fine ironie.

La bande s'est renforcée du petit vicomte d'Auberive et de sa femme, la turbulente Arlette. Je les savais à Paramé et les voilà à Dinard. Arrêtés à quelques pas de nous, la vicom-

tesse parle... un groupe compact l'environne, et les rires fusent... fusent... fusent...

Que peut-elle bien raconter?

Une bonne petite *rosserie* sans doute.

Tout ce tapage semble déplaire à ma compagne ; elle ploie son ouvrage, se lève et me salue si rapidement que je n'ai pas le temps de lui tendre la main.

Même jour, 9 heures du soir.

Quelle aventure !... et combien me voilà ridicule... Enfin, peut-être vais-je pouvoir sauver la façade.

C'était tout à l'heure... j'avais regagné notre villa, et je cueillais des roses pour fleurir la salle à manger, lorsque ma solitude fut envahie par les d'Auberive.

— Oh ! en passant, m'assura la ricieuse vicomtesse dont le regard pétillait de gaîté narquoise, juste le temps de t'embrasser, ma chère, et de permettre à mon mari d'offrir ses hommages à M^{me} Hardouin.

Nous voici assis à l'ombre de figuiers atteignant la stature des chênes, et respirant à pleins poudrons l'air embaumé du *Gulf-Stream*. La femme de chambre sert des gâteaux et du vin de Chypre dans lequel M^{me} d'Auberive trempe un biscuit avec des mines gourmandes.

— Tous mes compliments, dit-elle, se tournant vers Maman, vous êtes installées dans un véritable Eden ; ce n'est pas comme nous ; à Paramé, nous avons dû nous contenter d'une modeste bicoque au milieu d'un jardin en miniature. Tout était loué lorsque nous sommes arrivés, mais il est vrai que nous sommes parfaitement entourés, et le casino y est d'un familial !...

Elle sirote son vin en souriant, en redemande, reprend un biscuit et continue tout en grignotant :

— ... d'un familial qui n'exclut pas les concerts, les bals, les five o'clock et, pour ces Messieurs, la dame de pique et les petits chevaux.

— Toutes choses que nous avons à Dinard, glisse Maman en souriant.

— Oui... oui... fait Arlette dodelinant de la tête, mais à Paramé c'est plus intime, on n'est pas exposé à...

Sans achever sa phrase, elle se renverse sur le dossier de son fauteuil et lance vers le ciel les cascades de son rire cristallin, puis se tournant vers moi :

— Tu m'excuseras de n'être pas allée à toi tout à l'heure, Marie ; mais franchement cela aurait été gênant pour cette pauvre Kate.

Ses lèvres se pinçaient pour ne pas donner libre cours à son fou rire.

Me tenant sur mes gardes, je répondis diplomatiquement :

— Je ne t'en veux nullement ; quant à ma conversation, elle était, en effet, très intéressante.

— Oh ! fit le vicomte, intervenant pour la première fois, il est certain que Kate n'est pas sans esprit, la marquise de Diégo-Frontès nous l'a affirmé plus d'une fois.

— Le jugement de la marquise est une excellente garantie, jette innocemment ma chère Maman.

Sentant que le terrain devient brûlant, je m'empresse d'ajouter :

— Oui, c'est une personne qui me paraît parfaite.

Un petit silence.

Les d'Auberive et moi avons l'air de duellistes nous examinant avant de croiser le fer ; Maman ne comprend rien à notre attitude, elle offre un gâteau qui est accepté, et la conversation reprend.

— Toujours son air de princesse en exil, cette bonne Kate, affirme le vicomte en allumant une cigarette à bout doré.

— Mon cher, réplique vivement Arlette, il y a longtemps que votre mère nous a déclaré solennellement qu'il n'y avait plus que *ces filles-là* pour conserver la suprême distinction des grandes dames.

— Qu'elles acquièrent à leur contact journalier, laisse tomber nonchalamment le vicomte.

J'ai un éblouissement, je crains de comprendre, mais la vicomtesse ne me laisse pas longtemps dans le doute :

— Si Kate est à Dinard, c'est qu'elle est libre pour le moment ; il faudra que je la voie, justement je cherche une femme de chambre...

Qu'a-t-elle dit encore?... qu'ai-je répondu?...

J'ai vécu quelques minutes de cauchemar, mais, à peine les d'Auberive partis, j'ai déclaré à Maman :

— Coûte que coûte, il me faut Kate Burke comme camériste.

— Mais Julie?

— Julie sera désormais uniquement attachée à ta personne, et j'aurai ma femme de chambre particulière, car, comprends bien, Maman, c'est le seul moyen d'empêcher les *bonnes amies* de rire à mes dépens. On m'a vue cette après-midi parler intimement plus de deux heures avec cette personne. Il faut donner une raison plausible à notre entrevue, et je n'en vois qu'une : mon désir de l'interroger et de l'arrêter.

— Oui... oui... mais, enfin, tu ne la connais pas... tu n'as aucun renseignement...

— J'en possède d'excellents, au contraire, elle a servi chez la marquise Diégo-Frontès.

— Je sais... cependant, j'aurais voulu...

— Tu veux avant tout me sauver du ridicule, n'est-ce pas?... Engageons donc cette femme de chambre, et, si elle ne nous convient pas, nous en serons quittes pour la remercier.

— Fais selon ton bon plaisir, a soupiré Maman.

1^{er} Août, 8 heures du matin.

C'est fait !

A cinq heures, j'étais sur pied... Ah ! je n'avais guère dormi de toute la nuit... A six heures, j'étais prête et je m'impatiençais, ne voyant pas descendre Maman. Il était presque la demie lorsqu'elle apparut et je m'empressai de l'entraîner vers le vieux Dinard.

Dans notre précipitation, nous n'avions pas songé à nous informer de l'endroit où habitait celle que nous allions voir et, un peu penaudes, nous nous promenions au hasard dans les rues lorsqu'une petite vieille, portant une boîte à lait et deux croissants, nous désigna le logis de miss Burke.

Kate fut fort étonnée de notre visite.

Tout de suite, je lui offris d'entrer à mon service avec de tels avantages qu'elle accepta immédiatement, n'y mettant qu'une seule condition :

« L'hiver précédent l'avait fort fatiguée, les docteurs lui avaient ordonné le repos complet à la mer, et elle désirait achever la saison à Dinard ».

— Qu'à cela ne tienne, fit Maman, obéissant à une généreuse pensée qui, en l'occurrence, devenait une géniale inspiration, venez dès aujourd'hui vous installer à la villa, vous y serez mieux qu'ici, et vous pourrez rendre à ma fille quelques menus services qui ne seront pas encore un travail propre à vous fatiguer.

Un sourire, vite réprimé, a passé sur les lèvres de Kate, elle s'est inclinée avec la réserve charmante qu'on ne peut lui dénier, et les choses ont été entendues de la sorte.

— Pouvez-vous venir pour l'heure de mon bain? ai-je demandé.

— Certes, si Mademoiselle le désire.

Ah! ce bain...

Voulant savourer ma petite vengeance de la *rosserie* de la veille, je me promenai un peu sur la plage, bavardant avec les uns et les autres, apercevant dans tous les yeux une moquerie, qui serait vite devenue une blessure d'amour-propre, si je n'avais pas eu ma revanche toute prête.

Et les allusions!

— Eh bien, chère, avez-vous pris un bon repos, hier?

— Dis-moi, Marie, tu n'avais pas l'air de t'ennuyer, en compagnie de Kate Burke? — il n'y avait plus de « miss ».

— On la dit assez intelligente, cette petite Burke.

— Hé ! ma chère, vous savez que c'est une ancienne première de chez Paquin ?

— Dont la marquise Frontès était très contente ; elle confectionne une lingerie merveilleuse, paraît-il.

Toutes ces minuscules piqures venaient s'émousser contre mon sourire calme et l'approbation discrète de mes petits hochements de tête.

Jusque cette peste de Nicole Delvane qui s'écria :

— Fort heureusement que personne d'entre nous ne s'est laissé prendre aux airs de princesse exilée de *la Sauvageonne*. Quelle jolie relation à admettre dans notre intimité.

— Et sans les d'Auberive qui l'avaient vue autrefois...

Berthe Dufour, dont le père, millionnaire aujourd'hui, était un simple chaudronnier il y a quelques années, s'écria même avec un effroi qui me fit sourire :

— Elle paraissait *si bien* que j'avais envie de lui faire des avances. Et vous, Marie, continuait-elle avec un sourire perfide, pendant votre longue conversation d'hier, vous êtes-vous aperçue que ce n'était pas une personne de notre monde ?

— Oh ! mon Dieu, fis-je négligemment, je vous avouerai, Berthe, que ce n'est pas de cela que je me préoccupais. Maman avait reçu d'excellents renseignements, mais, comme Kate devait être plus spécialement attachée à mon service, j'étais bien aise de l'interroger un peu moi-même sur ce qu'elle savait faire.

Ma réponse fut un coup de théâtre.

Personne ne trouvait plus un mot, et je profitai de cette petite victoire pour me diriger tranquillement vers ma cabine où ma nouvelle femme de chambre m'attendait.

Lorsque j'apparus, suivie de Kate, prête à recevoir mon peignoir, les jolies moqueuses que

j'avais laissées bouche bée étaient encore à la même place, devisant vivement entre elles.

A notre vue, elles se turent, et jamais mon bain n'obtint un pareil succès.

Combien j'en ai ri, avec Maman, en déjeunant.

2 Août.

C'est désolant !

Papa ne pourra pas venir nous rejoindre avant quinze jours, peut-être trois semaines.

Une longue lettre arrivée ce soir nous apprend la fâcheuse nouvelle. Le mari de Cécile Berthier est assez gravement malade, André le soigne avec tout son cœur et tout son savoir ; mais comme il faut quelqu'un pour remplacer l'absent à la papeterie, M. Berthier a prié Papa de lui permettre de partir tout de suite.

Il est vrai que mon cher Père ajoute qu'il a vu un ingénieur avec lequel il est bien prêt de s'entendre pour prendre la succession de notre vieil ami. Cependant, on ne peut pas, du jour au lendemain, lui abandonner la direction des usines, et voilà mon pauvre Papa privé de vacances.

— Trois semaines passeront, ma petite fille, a soupiré Maman...

Mais il y avait des larmes dans ses yeux.

3 Août.

Ce matin, une nouvelle lettre de Papa.

Un ingénieur demande ma main !

Travailleur, sérieux, intelligent, etc...

Un parti inespéré.

J'ai pris une grande feuille de papier et, au milieu, j'ai écrit en caractères énormes :

Blackboulé !

et, gravement, j'ai cacheté, timbré et envoyé le mot à la poste avec l'adresse de Papa.

5 Août.

Aujourd'hui, j'ai eu une longue conversation avec ma nouvelle femme de chambre, pendant laquelle j'ai prononcé le nom de M^{mo} Diégo-Irontès.

— Une personne parfaite, a assuré Kate avec une sorte de componction, et très facile à habiller ; un corps qui se prêtait à toutes les modes. Des cheveux superbes, mais rebelles au peigne. Personne ne saura jamais le mal que j'avais à discipliner la chevelure de M^{mo} la marquise. En revanche, un grain de peau merveilleux, jamais de fard ni de poudre.

— Pourquoi l'avez-vous quittée ?

— C'est M^{mo} la marquise qui s'est séparée de moi.

Elle m'a répondu cela sans gêne, ne cherchant pas à m'en imposer, disant simplement la vérité.

Étonnée, j'ai demandé :

— La raison ?

— Très simple : le valet de chambre de M. le marquis désirait m'épouser ; cette union ne me plaisait pas, aussi la situation devenait très délicate, et comme M. le marquis tenait beaucoup à son valet de chambre, qui était son frère de lait, M^{mo} la marquise s'est sacrifiée... mais en me donnant un certificat des plus élogieux.

— Qui vous a fait entrer chez M^{mo} Poussinaut.

Kate a ébauché une petite moue.

— J'ai eu tort en me pressant d'accepter cette place qui ne pouvait pas me convenir... mes habitudes ne cadrant pas avec le genre de vie de ma nouvelle maîtresse.

— C'est ce qui vous a menée chez Paquin.

— Où je suis demeurée cinq ans, oui, Mademoiselle. M. Paquin s'est montré très bon à mon égard, et, comme je n'étais pas trop maladroite, il a bien voulu donner l'ordre à la première de me confier l'initiative de quelques petits travaux.

Sous l'habile direction de M^{mo} Emma, j'ai

pris goût à mon nouveau métier ; petit à petit je me suis fait une jolie situation dans la maison, et si je n'avais pas été surmenée l'hiver dernier...

Elle s'arrête, fait une pause, soupire.

— Vous le regrettez, Kate?

— J'ose l'avouer à Mademoiselle, j'avais là une position d'avenir, mais le docteur a déclaré que j'avais un poulmon un peu faible, qu'il me fallait beaucoup de repos et j'ai dû me résigner... mais je bénis la Providence qui me fit venir à Dinard, puisque j'y ai rencontré Mademoiselle.

— La première fois que je vous ai vue, Kate, vous portiez un tailleur délicieux.

Elle rougit un peu en souriant.

— Je suis bien heureuse d'entendre Mademoiselle parler de la sorte, car c'est moi qui l'ai fait.

— Vraiment, Kate!... voulez-vous me le montrer.

Légère, ma femme de chambre s'envole vers sa chambre et revient, apportant le vêtement.

Je le regarde, le retourne. C'est une gabardine qui ne vaut pas trente-cinq francs le mètre, mais il a *la coupe* et, sincèrement, je m'extasie.

— Ravissant... il est ravissant... Dites-moi, Kate, vous pourriez m'en faire un dans le même genre?

— Si Mademoiselle consent à m'adjoindre une ouvrière.

— Julie, la femme de chambre de Maman.

— Je suis aux ordres de Mademoiselle.

— J'ai vu, rue de Dinan, une fantaisie charmante qui ferait un ravissant tailleur d'excursions.

— Si Mademoiselle veut bien que je prenne ses mesures, afin de tailler mon patron.

Maman a fait un peu la moue.

— Ne vas-tu pas être fagotée?...

— Non, chère Mère, j'ai confiance ; tu verras, Kate est une fée.

7 Août.

Dans quinze jours, Papa sera ici. Il a un nouvel ingénieur, un M. Lucien Delcombe, homme énergique, sérieux, intelligent...

D'ailleurs, je connais toutes les qualités que peut posséder un ingénieur.

Ma première parole a été pour demander à Maman :

— Est-il marié?

Je n'ai pu obtenir aucune certitude.

C'est très ennuyeux.

C'est que la série vient de recommencer, et s'il n'est pas marié!...

8 Août.

J'avais bien deviné!... Kate est une fée... elle m'a fait un amour de tailleur.

Je l'inaugurerai demain. Nous devons aller visiter la *Goule-ès-Fées*, une des plus belles grottes de Bretagne. De là, nous irons à Saint-Lunaire dont l'église est, paraît-il, une délicieuse vieillerie, sorte de bijou historique. Après avoir bien admiré, nous aurons le droit d'aller visiter le *Décollé*.

J'ai demandé des détails.

Le prince Carioli, qui organise l'excursion, m'a répondu :

— Je vous en laisse la surprise.

9 Août.

Je l'ai eue, la surprise... et doublement.

Muette, je contemplais l'amas chaotique des admirables roches du *Décollé*, lorsque je vis deux messieurs s'approcher de Maman et s'incliner profondément.

Je clignais un peu des yeux pour reconnaître les arrivants, lorsque j'eus un éblouissement.

C'était *lui*... le vicomte Hubert d'Auban, avec un inconnu qu'il présentait à Maman.

Je me sentis devenir toute rose, et c'est sans chercher à cacher ma joie que je tendis la main à *mon sauveur*.

— Eh bien, dit-il gaiement, vous ai-je trom-

pée, Mademoiselle, et Dinard vaut-il Trouville?

— Cent fois, Monsieur, répondis-je avec un enthousiasme que je n'avais pas ressenti jusqu'à présent.

— J'avais parfois des remords de vous y avoir envoyée, continua-t-il, voici un cri du cœur qui me rassure ; mais permettez-moi de vous présenter...

Et, tourné vers son compagnon :

— Constant Sehurey, le délicieux paysagiste, médaille d'or du dernier Salon.

— Qui ne m'est pas un inconnu, dis-je gracieusement, je suis une admiratrice de votre talent large et puissant, Monsieur.

Incliné profondément, le peintre répondit :

— Je suis extrêmement honoré de votre si flatteuse appréciation, Mademoiselle.

— Vous étiez fascinée par le *Décollé*, reprit le vicomte Hubert.

— Oui, fis-je, je trouvais superbes ces rochers toujours battus par cette mer agitée.

— Avez-vous visité les grottes?

— Pas encore.

Pirouettant vers Maman, il demanda :

— Voulez-vous nous permettre d'être vos cicérones.

A la sortie des grottes, qui sont vraiment merveilleuses, et d'une hauteur énorme — trente mètres, je crois, — nous avons retrouvé le prince Carioli avec le reste de la bande.

A la vue du vicomte, l'Italien a poussé un cri de joie auquel a répondu une exclamation de plaisir de M. d'Auban, puis ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre.

Constant Sehurey a également serré la main du prince avec effusion.

— Enfin, vous voilà à Saint-Cast, s'est écrié l'Italien. Mon cher, nous désespérions de vous voir ; où donc étiez-vous?

— En Touraine, chez la marquise de Géthule.

— Très peinée de son deuil, dit-on.

— En effet, et notre devoir, dans cette dou-

loureuse circonstance, était de lui témoigner notre respectueuse affection, dans l'espoir d'apporter quelque adoucissement à sa peine.

— Le marquis a été si brusquement emporté !

— Et si malheureusement... Une chose très bête, un érysipèle qui paraissait bénin au début, et puis une complication du côté du cerveau qui tuait notre pauvre ami en trois jours.

— Triste !... un si parfait gentilhomme. La marquise ne paraîtra pas à Saint-Cast cet été ?

— Peut-être ; ma Mère a beaucoup insisté pour qu'elle vienne finir la saison. Vous savez que nous sommes des Bretons, bretonnant et que nous demeurons au château d'Auban alors que toutes les plages sont désertées ; c'est ce moment que choisira probablement M^{me} de Géthule. Mais je m'oublie, continua le jeune homme revenant vers nous. Êtes-vous bien installée à Dinard, Madame ?

— D'une façon parfaite, Monsieur, et nous espérons avoir le plaisir de vous faire admirer les roses splendides de notre jardin.

— J'en serai ravi, et si vous voulez bien permettre à ma mère de m'accompagner...

— Je serai très honorée de recevoir M^{me} d'Auban.

Le prince Carioli donnait le signal du départ, nous dûmes nous séparer.

Au retour, j'ai questionné le prince sur Saint-Cast ; il m'a répondu aimablement :

— C'est un centre d'excursions, Mademoiselle, et d'excursions très intéressantes : le Guildo, Saint-Jacut de la Mer, le fort Lalette, le cap Fréhel, etc... Quant à la Garde Saint-Cast, vous y trouverez deux plages de toute beauté, des falaises superbes et des bois admirables.

— C'est de ce côté que se trouve le château d'Auban, ai-je demandé.

— Pas précisément ; quoique sur le territoire de Saint-Cast, le château est plutôt du côté de Matignon.

Nicole est venue se glisser entre le prince et moi, et nous avons parlé d'autre chose.

En rentrant, je me suis enfermée avec Kate dans ma chambre.

— Votre robe était charmante, ai-je déclaré ; elle a été accueillie par un concert d'admiration, côté hommes ; de critique, côté femmes, qui m'a prouvé qu'elle était absolument réussie.

Ma femme de chambre a souri en déclarant :

— Mademoiselle est si facile à habiller.

— Et vous êtes si habile, Kate... qu'il faut me donner un second échantillon de votre goût et de votre savoir. Je voudrais une petite robe de réception, très simple, très gentille... une petite robe parfaite pour recevoir, et qui n'ait pas l'air d'être faite pour cela.

— Je comprends. Mademoiselle désire que les visiteurs la croient uniquement préoccupée de ses fleurs ou de sa broderie lorsqu'ils arriveront, et, en réalité, il faut que Mademoiselle porte une toilette faite pour honorer les arrivants.

— Non, pas *honorer*, Kate, *charmer*.

— Mademoiselle me permettra-t-elle de lui demander si c'est à un monsieur ou une dame à qui elle veut plaire.

— Les deux, Kate.

— C'est impossible, Mademoiselle, il faut choisir. Pour une dame, il convient d'apporter plus de simplicité chic, de modestie dans les plis de la jupe ; pour un monsieur, un soupçon d'élégance en plus, la manche plus osée.

— Oh ! la manche *osée*, Kate... expliquez-moi.

— Moulant mieux le bras, lorsqu'on a le bonheur de posséder des bras aussi beaux que ceux de Mademoiselle.

— Abandonnons la manche *osée*, je veux plaire au monsieur, mais charmer la dame.

— Mademoiselle me permettra-t-elle de lui demander l'âge de cette personne ?

— Comment, m'écriai-je en riant, l'âge a également une influence !

— Enorme, Mademoiselle, j'ose le dire. Avec une jeune femme, il faut l'avant-dernière mode

afin que sa toilette paraisse plus récente que la vôtre. Avec une dame plus âgée, un petit rien qui lui rappelle sa jeunesse, cela l'attendrit et l'incite à l'admiration, et, pour une aïeule, de la mousseline blanche avec décolletage carré de deux doigts et la jupe un peu longue.

— Voilà une psychologie amusante et que j'ignorais. Où avez-vous appris tout cela?

— En observant, Mademoiselle.

— Savez-vous que vous allez m'être très précieuse, Kate?

— J'en serai heureuse, Mademoiselle.

— Pour commencer, conseillez-moi pour la robe. La dame à charmer est mère d'un homme de trente-cinq ans environ, portant un vieux nom breton.

— Bretonne, elle-même?

— Non, originaire de la Touraine.

— Ah! je respire.

— Les Bretonnes sont-elles donc insensibles à la séduction d'une jolie robe?

— Non, Mademoiselle, mais les Bretonnes aiment les couleurs vives ou sombres, pas de milieu; et lorsqu'on ne connaît pas le caractère d'une personne...

— Alors, vous allez pouvoir me faire quelque chose de *bien*?

— Je l'espère, Mademoiselle. Il faut que je réfléchisse... Pour quel moment faut-il cette robe?

— C'est que je n'en sais rien, dans deux jours ou dans huit.

— Deux jours, c'est court; enfin, je tâcherai... et, aidée par Julie...

Ce soir, avec l'assurance d'une grande artiste, Kate m'a déclaré :

— J'ai trouvé... une petite robe en crêpe de chine blanc avec un col de Venise au-dessous duquel passera un ruban cerise. Très long le ruban, pour que, lié négligemment au cou, les pans descendent plus bas que la taille. Le décolletage rond, trois doigts pas plus, de quoi laisser deviner les jolies épaules de Mademoi-

selle. La manche un peu étroite s'arrêtant à cinq centimètres au-dessus du coude.

Quant à la jupe...

Elle a réfléchi, les yeux demi-clos, et, très sérieusement, a continué :

— C'est la partie la plus difficile du costume. On ne les porte pas extrêmement longues ; d'un autre côté, c'est en face d'une dame âgée que va se trouver Mademoiselle, puisque son fils peut avoir trente-cinq ans. Elle habite la Bretagne une partie de l'année ; donc, il faut quelque chose de très jeune qui séduise le fils et n'offense pas les yeux de la mère.

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

— Vous m'aviez dit les deux choses incompatibles, Kate.

— Elles le sont en principe, Mademoiselle ; cependant, j'espère arriver à les fondre, avec un peu de...

— De génie.

— Je n'aurais pas osé prononcer le mot, mais puisque c'est Mademoiselle qui l'a trouvé.

— Ne me faites pas languir, Kate, vite la conception géniale pour la jupe.

— Pour conserver la silhouette jeune, nous garderons la jupe courte et étroite qui plaira certainement au monsieur, mais nous donnerons à la robe un cachet modeste en y ajoutant un tablier faisant corps avec le reste de la jupe. Il sera tenu à la ceinture par un coulissé et une énorme rose de ruban cerise.

Comme il ne faut pas que la robe soit de réception, on froncera simplement le tablier, ce qui sera moins habillé que du plissé ; il donnera de l'ampleur à la démarche et, tout en gardant une ligne très jeune, fera quelque chose de délicieusement vaporeux et chaste qui charmera la dame.

Kate s'est tue, souriante, espérant un éloge qui ne lui a pas manqué. Maintenant... j'attends la merveille et... les d'Auban.

11 Août.

Une lettre... deux lettres... trois lettres...

La première, de Papa... Il est très content de M. Delcombe ; c'est un homme de grand savoir et d'expérience, auquel on ne peut reprocher qu'un peu de rudesse dans ses rapports avec les ouvriers, mais il paraît juste, et mon cher Papa est heureux de son choix.

La seconde missive vient de Mantes-la-Jolie et est signée : « ANDRÉ ».

Il nous annonce que son beau-frère est sauvé et que Cécile a maintenant trois filles et un fils.

Ces deux lettres me font plaisir ; je n'en dirai pas autant de la troisième qui vient de M^{me} Profonds.

Elle et François sont heureux de leurs vacances.

Tant mieux !

12 Août.

Hier soir, Kate s'est permis quelques observations à mon égard.

Il y avait fête au casino et elle me coiffait lorsque, après avoir relevé hardiment mes cheveux en arrière et les avoir massés sur ma nuque, elle laissa couler mon chignon, sans y mettre les épingles, en s'écriant :

— Je ne peux pas résister plus longtemps à dire ce que je pense à Mademoiselle.

Comme je la regardais avec surprise, elle continua :

— Mademoiselle est excusable, elle suit la mode, mais Mademoiselle est assez jolie pour se permettre d'être *elle*, et non pas une figurine de grand couturier. Pour commencer, je me permettrai de dire à Mademoiselle qu'elle a tort de se mettre un fond de teint ocre ; Mademoiselle est rose naturellement, le mélange lui donne une peau violette. C'est si rare d'avoir un visage réellement blanc et rose que Mademoiselle devrait le conserver, et puis

le coup de crayon des sourcils, moins accentué, à peine perceptible. Comme pour les lèvres, c'est un meurtre de les salir avec le bâton de raisin...

J'avais entendu cela vingt fois déjà, mais venant de M^{mo} Profonds, j'avais haussé les épaules, ne changeant rien à ma manière de faire.

Cette fois, j'écoutais, très amusée de cet aimable mélange de hardiesse et de respect. Pour que ma femme de chambre, si réservée, osât me faire de telles remarques c'est que, vraiment, elles étaient dans mon intérêt, et je commençais à me regarder sans indulgence dans le grand miroir ovale de mon cabinet de toilette, lorsque Kate ajouta :

— Si Mademoiselle voulait bien me laisser faire!... Nous avons tout le temps... même de refaire une troisième toilette si celle que je rêve ne plaît pas à Mademoiselle.

J'ai consenti, et voilà Kate qui emplît ma cuvette d'eau tiède et délicatement, avec une petite éponge, efface de mon visage toute trace de maquillage.

Un peu de crème, un nuage de poudre de riz, un léger coup de brosse sur les sourcils, et c'est le tour de mes cheveux, pendant que Kate parle, heureuse de ma confiance.

— Que Mademoiselle ne se regarde pas, je vais la métamorphoser ; voici des oreilles aussi transparentes que la nacre et dont l'ourlet est une petite merveille.

Je sais bien que les coiffures actuelles doivent dérober les oreilles et cependant... là... comme cela, un peu dégagées du bas, c'est charmant, oui ; je relève les cheveux, le chignon dans le cou vieillit toujours un peu, pas les cheveux absolument plats, il faut un profil grec pour supporter les cheveux tirés. Pas de guiches, ce n'est pas select ; dans le cou une longue anglaise roulée qui revient sur l'épaule. Maintenant la robe... parfaitement, j'ai préparé la toilette de tulle rose sur le dessous de crêpe marocain saumon. Une touffe d'œilletons dans

l'échancrure du corsage, les souliers de drap argent... que Mademoiselle juge...

Je me trouvais habillée, parée sans avoir pu jeter un coup d'œil à aucun miroir. Kate me désignait la haute glace à trois pans qui occupe le fond de mon cabinet de toilette.

Son geste était celui d'un général au lendemain d'une victoire, et son sourire triomphait.

J'ai poussé un cri.

Quelle métamorphose !

Ma coiffure, tout en demeurant dans le goût du jour, était plus aérienne ; l'oreille, franchement dégagée, *faisait* réellement plus jeune ; la longue anglaise brune sur mon épaule blanche était du plus gracieux effet, et mon visage, délicatement nuancé, rendait plus vif l'éclat de mon regard.

Je me regardais avec stupeur et ravissement. C'était moi et il me semblait me voir pour la première fois.

Jamais je n'avais été aussi jolie, et Kate admirait son œuvre en souriant.

Elle murmura :

— J'avais bien deviné ce que pouvait être Mademoiselle. Ce soir, je prédis un succès fou à Mademoiselle.

Ma chère Maman n'oublie jamais d'entrer dans ma chambre lorsque ma toilette est terminée. A ma vue, elle poussa un cri de surprise, puis me contempla en silence. Elle me fixait avec des yeux grands...grands... qui exprimaient autant de stupéfaction que d'admiration ; elle paraissait ravie.

Elle dit enfin :

— Jamais je ne t'ai vue aussi délicieusement jolie, ma petite fille.

Notre entrée au casino a été un triomphe.

C'était au début du concert, j'ai fait tourner toutes les têtes et un long murmure flatteur m'a accueillie.

Feignant de ne rien entendre, j'ai entraîné Maman aux places qui nous avaient été réservées devant celles occupées par M^{mo} Delvane,

Nicole et le prince Carioli. On donnait à ce moment un fragment d'*Hernani*.

Le jeu des acteurs était excellent, les voix admirablement timbrées.

Don Ruy Gomez laissait échapper la plainte douloureuse de son cœur, en s'écriant devant dona Sol :

[vent
Quand passe un jeune pâtre — oui, c'en est là, sou-
Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant...

Oh ! que je donnerais mes blés et mes forêts
Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines

Pour sa chaumière neuve et pour son jeune front !
Car ses cheveux sont noirs, car son œil reluit comme
Le tien ; tu peux le voir et dire : « Ce jeune homme ! »
Et puis penser à moi qui suis vieux...

Malgré moi, je jetai un regard vers le prince et Nicole.

Le visage de l'Italien s'assombrit tristement, ses yeux se posèrent sur sa jeune compagne et sa poitrine se souleva dans un profond soupir ; mais j'entendis M^{lle} Delvane murmurer :

— Voulez-vous bien sourire et être heureux ; vous me plaisez tel que vous êtes et votre cœur demeurera toujours jeune pour le mien. Papa arrive demain, demandez-lui ma main et vous entendrez la joie grave de ma réponse.

Emue et charmante, elle se penchait vers lui, et la rosée de mélancolie s'enfuit du front du prince pendant que ses yeux, redevenus radieux, s'emplissaient de la floraison printanière des vingt ans de Nicole.

Étrange fille, je la crois sincère. Il y a là un problème dont il me plairait de connaître les x mystérieux.

Elle aime, elle est heureuse !

Et moi, suis-je aimée?...

Mon cœur bat plus rapidement, me semble-t-il, lorsque je songe au vicomte Hubert ; mais, s'il avait l'âge du prince, éprouverais-je du bonheur à la pensée que je puis être sa femme ?

A cette question, je réponds fermement : non.

J'aime sa taille souple et l'allure jeune de ses mouvements, le rire clair de sa bouche, l'éclair gai de ses yeux. Je cherche à me le figurer vieilli, ridé, avec des cheveux blancs, et je pense, un peu mélancoliquement, qu'il ne me plairait plus ; mais le voilà, jeune, séduisant, très charmeur, qui s'incline devant Maman, et mon cœur fait : toc toc... toc toc...

Accompagné du peintre Selhurey, il me salue et s'éloigne discrètement, car le concert continue par un fragment de *l'Enlèvement de la Toledad* que j'écoute peu.

Le vicomte et son ami sont dans une encoignure, mais, avec cette faculté qu'ont les femmes de voir ce qui se passe derrière elles, je les aperçois, corrects, élégants, s'ennuyant avec grâce.

M. d'Auban inspecte la salle, envoie de petits saluts, sourit, renouvelle connaissance, tandis que le peintre ne me quitte pas des yeux.

Un mouvement se fait. Une artiste de la Comédie Française salue sur la scène.

Le programme annonce un rondel du délicat auteur du *Dragon Impérial*. L'attention devient plus profonde et l'artiste détaille plusieurs poésies de sa voix d'or.

Le concert s'achève, le bal vient... le vicomte m'invite, je suis heureuse...

Maman m'a dit en rentrant :

— M. d'Auban m'a annoncé la visite de sa mère pour demain.

Patatras !...

La jolie robe, chef-d'œuvre de Kate, ne perdra rien de son « chic », mais elle va rater complètement son effet, puisque nous voici prévenues.

13 Août.

M^{me} d'Auban est charmante et si simple !...

C'est une femme approchant de la soixantaine, qui a dû être très belle, et qui possède une distinction de vieille race.

Elle a souri à ma vue en me tendant les deux mains.

Que m'a-t-elle dit à ce moment ?

Je ne m'en souviens plus, saisie par la profondeur du regard et la bonté du sourire.

Il me semblait avoir déjà vu cette expression de tendre bienveillance... mais non... c'était bien la première fois que je me trouvais en présence de la mère du vicomte.

Entre personnes qui se voient pour la première fois, la conversation languit toujours un peu dès qu'on sort des banalités mondaines ; mais, comme Maman a abordé presque tout de suite le sujet : œuvres de charité, M^{me} d'Auban et elle ont sympathisé immédiatement.

Le comte est président de l'*(Œuvre des Orphelins de la mer)* ; le 15 août, la comtesse offre une kermesse dans le parc du château en faveur des protégés de son mari. Les comptoirs seront disséminés au hasard des allées.

C'est une fête qui a lieu tous les ans à pareille époque, et qui passe ordinairement pour un petit événement mondain. Les recettes en sont très belles et bientôt converties en vêtements chauds pour les orphelins des marins morts en mer.

La comtesse ajouta :

— Que je tende la main à ces aimables oisifs qui encombrent nos plages bretonnes, je recueillerai plus d'oboles modestes que de généreuses offrandes.

Je suis très difficile dans mes invitations ; le moindre bibelot atteint des prix fabuleux et je récolte une grosse... grosse somme, surtout parce que je choisis mes vendeuses parmi les plus jolies et les plus gracieuses.

Elle souriait en disant cela et ajouta :

— C'est pourquoi je vous serais reconnaissante de me donner M^{lle} Hardouin. L'éclat de ses beaux yeux et son joli sourire se doivent aux malheureux. Beauté oblige lorsqu'il s'agit de soulager la misère.

Vraiment, il n'y a que ces *vraies* grandes dames pour formuler des compliments aussi délicats.

Maman remercia avec simplicité. La voilà

amie avec la comtesse. Je sers le thé, puis, après un dernier gâteau, le vicomte me réclama la visite *des roses*.

Ces dames demeurèrent assises sur la terrasse, devisant toujours charité. J'étais seule avec mon *sauveur* dans le jardin.

Nous marchions à petits pas, mon cœur frappant tumultueusement ma poitrine ; j'étais certaine que notre conversation ne s'égarerait pas, et pourtant je tremblais ; mon assurance ne me revint que lorsque le vicomte me complimenta sur ma toilette — la dernière trouvaille de Kate — et je me mis à babiller gaîment.

14 Août.

C'est demain la kermesse... ma robe sera-t-elle terminée ?

Certes, ce ne sont pas les toilettes qui me manquent. En quittant Paris, j'ai emporté tout ce qui peut se porter à la plage, en excursions, au casino et à peu près dans toutes les circonstances d'une villégiature élégante, mais Kate, qui a passé ma garde-robe en revue, m'a dit avec un air consterné :

— Rien... rien... pour une fête champêtre dans le parc d'un château... et quel château... et quel parc !...

— Vous les connaissez ? ai-je demandé avec surprise.

Il m'a semblé voir luire un peu de dédain dans l'œil clair de ma camériste, et elle m'a expliqué :

— Dès que Mademoiselle a bien voulu me faire part qu'elle assistait à la célèbre kermesse d'Auban, j'ai prié le chauffeur de me conduire à Saint-Cast afin de juger le décor pour conseiller d'une façon sûre, à Mademoiselle, la toilette qu'elle devrait porter.

Par un hasard heureux, le chauffeur connaissait un palefrenier de M. le comte d'Auban, et, comme nous étions partis de grand matin, il n'y avait encore personne de levé au château, ce qui

m'a permis de visiter le parc, du moins la partie où se donne la fête. Je sais bien qu'il y aura beaucoup de toilettes modernes... trop modernes pour la majesté du château, dont je n'ai aperçu que le dehors, et la souveraine beauté du parc où il faudrait...

— Où il faudrait, Kate?

— Une robe qui ne soit pas un anachronisme, si j'ose employer ce terme, le seul qui rende absolument ma pensée.

— Mais, ma pauvre Kate, la kermesse a lieu demain.

— C'est justement ce qui fait mon désespoir ; cependant, si Mademoiselle consentait à me donner deux essayages aujourd'hui et un demain matin, peut-être pourrait-on !...

Pensive, ma femme de chambre s'arrête et, amusée, je la regarde.

Je possède trois ou quatre toilettes que je juge *très bien* pour la circonstance, et jamais je n'ai eu le souci de ce que Kate nomme *l'harmonie de la forme et du lieu*.

Je déclare :

— Vous allez vous imposer une fatigue inutile et, vous pressant, faire quelque chose qui ne sera pas parfait ; je me contenterai de ma robe mauve.

Les yeux de Kate expriment la consternation, sa voix tremble d'une horreur contenue.

— Oh ! Mademoiselle, une robe mauve au-dessous des arbres et contre le vert des pelouses !... Non... non... je passerai la nuit, s'il le faut... Julie également... nous prendrons une ouvrière, mais Mademoiselle portera la robe qui convient pour cette fête.

Il y a une telle assurance dans la voix de Kate que je me mets à rire.

Sentant la partie gagnée, elle devient radieuse et explique :

— L'auto va me conduire à Dinan, j'y ai vu un foulard blanc à larges lignes vert pâle qui ira très bien. Nous ferons le corsage assez long, la jupe plissée et, enveloppant les épaules, un châle de crêpe de Chine blanc, brodé de grosses

roses et de feuilles vertes que possède Mademoiselle.

Je frappe des mains.

Mais ce sera délicieux, Kate, vous avez raison.

Sans paraître m'entendre, elle continue :

— Bas de soie blanche, chaussures blanches, capeline de mousseline de soie blanche coulissée, un velours vert mousse de la largeur du doigt entourant la calotte, nouant sur le côté ; pans tombant sur l'épaule et retenant une branche de roses posée très légèrement en travers de la passe.

Elle conclut :

— L'ensemble sera satisfaisant.

Je ne peux pas m'empêcher de remarquer :

— Mais, Kate, je croyais que vous étiez venue à Dinard pour faire une cure de repos, et, depuis que vous êtes à mon service, vous vous surmenez.

Elle me répond cette chose surprenante :

— Je ferai ma cure de repos à Paris où il y a des couturiers, mais ici il y va de mon honneur que Mademoiselle soit bien mise et sa garde-robe est *nulle*.

Je ne suis pas encore revenue de ma surprise que j'entends le bruit d'un klaxon bien connu.

Je m'écrie :

— Papa... c'est Papa...

Me voici bondissant à travers le premier étage, dévalant l'escalier, sautant les marches du perron et tombant dans les bras de mon cher Père, juste comme il descend de voiture.

— Méchant... méchant Papa aimé... arriver comme cela sans prévenir.

Je ne reçois pas de réponse immédiatement mais un long et chaud baiser qui me fait me blottir contre la chère poitrine où je suis si bien.

Je répète :

— Arriver sans prévenir...

— Pour te souhaiter ta fête, ma chérie. Pourrais-je passer le 15 août loin de ma petite Marie?

Mes yeux s'embrumant, je cache ma tête sur l'épaule paternelle, et un grand sanglot de bonheur vient mourir dans ma gorge.

Comme je suis aimée !

A travers mes larmes de douce félicité, je regarde Papa et je sens mon cœur se serrer.

Il n'y a pas encore un mois que nous avons quitté Paris et je trouve mon Père vieilli et comme affaîssé. Je vais le questionner ; je n'en ai pas le temps ; Maman accourt et ce sont de nouveaux baisers.

De toute la journée, je ne suis pas seule un instant avec Papa ; je n'ose rien lui dire devant Maman, mais, comme moi, elle a remarqué la fatigue qui creuse les traits chéris, et elle interroge mon Père tendrement :

Il répond avec gaiété :

— Peut-être le voyage, et puis les soucis de ces jours derniers. J'étais si habitué à mon vieux Berthier que le changement d'ingénieur m'a ennuyé, je l'avoue. Celui-ci est jeune, actif ; il est arrivé avec des idées neuves qui bouleversent un peu ma manière de faire. Je le crois, du reste, très intelligent et possesseur de réelles qualités. Il a été chez Deugeot et rentre d'Amérique où il vient de passer six ans à la grande usine d'autos Fockeveler. Cependant, malgré toute la confiance que j'ai en cet homme, j'ai dû être davantage à Levallois, et puis nous avons vu l'usine en détail, il m'a fallu mettre M. Delcombe au courant de bien des choses et je déclare sans fausse honte que je me sens vieillir ; aussi, je prends huit jours de repos.

— Tu nous en avais promis quinze.

— Attends donc, ma chérie ; je prends huit jours maintenant, je retourne passer une ou deux semaines à Paris, et, si la chose est possible, je viens terminer la saison avec vous.

Je bats des mains, je saute, j'étouffe mes chers Parents sous une avalanche de baisers, et, m'asseyant sur les genoux de Papa comme lorsque j'étais enfant, je lui murmure à l'oreille :

— Tu seras frère de ta Mariette, demain.

— Pourquoi plus demain qu'aujourd'hui, Mademoiselle?

— Parce que demain je me ferai très jolie, monsieur mon Papa, et que vous serez mon cavalier pour me conduire à la kermesse.

Maman prend la parole, donne des explications, et voilà le grand constructeur Hardouin qui devient inquiet pour demander :

— Auras-tu une jolie toilette, ma chérie ?

Cette fois, c'est moi qui parle, et, avec indulgence, Papa écoute *toute* l'histoire de Kate et l'énumération de ses mérites.

15 Août.

Je souhaite à toutes les *Marie* du monde une fête aussi douce que la mienne.

Mes parents et moi avons assisté à une messe matinale au lieu d'entendre l'office de midi.

Au pied du saint autel, je n'ai pas osé évoquer la figure du vicomte Hubert.

Il me semble que je serais sa femme avec joie, et, cependant, je ne sens pas en moi l'esprit de sacrifice, d'abnégation, de tendresse qui a toujours existé entre mes Parents, et qui est sûrement le véritable amour.

En rentrant à la villa, j'ai trouvé deux lettres : la première de M^{me} Préfonds qui me dit communier à mon intention ; la seconde de M^{me} Berthier qui m'envoie les souhaits de toute sa famille et m'assure de ses prières.

Braves amis... ils seront donc les seuls, avec mes Parents, à songer à me recommander à Dieu.

En ce moment, je crois presque aimer M^{me} Préfonds et ne plus détester François. Quant aux Berthier, ils ont toute mon affection, et depuis toujours.

Le salon de notre villa ressemble à un parterre fleuri ; des gerbes, des bouquets, des corbeilles, dans lesquels tranche la pâleur des cartes de visite.

Que d'amis ont songé à moi... Je cherche et j'ai un peu de peine... aucune fleur du vi-

comte, mais, en revanche, une superbe branche de roses blanches liée d'un nœud de perles satinées retenant une carte sur laquelle je lis :

Constant SEHUREY

Devant cette branche de roses, je deviens mélancolique, des larmes mouillent mes paupières, mais la cloche sonne, c'est le second coup du déjeuner, et je me rends sous la véranda où le chocolat est servi avec les rôties beurrées.

Dans ma serviette, je découvre une charmante bourse à mailles d'or. Maman me dit :

— Tu garderas ce bijou, mon enfant, et tu donneras l'argent qu'il renferme à des malheureux.

J'ouvre la bourse, elle contient mille francs.

J'embrasse ma chère Maman avec émotion et je la remercie en déclarant :

— Si tu me le permets, je verserai cette somme à l'œuvre des Orphelins de la Mer.

Le consentement demandé me vient dans un baiser, et nous déjeunons.

Comme les heures passent vite.

Voici le moment d'aller m'habiller pour la kermesse.

Je me confie aux mains de Kate et j'en sors délicieusement jolie.

Cette robe blanche à raies de satin vert est charmante, le fichu à fleurs vives au milieu du feuillage vert sur ce fond immaculé est ravissant, et que dire du chapeau si coquet dans sa simplicité voulue.

Je suis à peine décolletée, un petit rien... une pointe ménagée par le croisement du fichu. J'essaie mon collier de perles, mais non, il ne va pas avec cette toilette si chic et si simple.

Heureuse de l'orgueil que je vais donner à Papa, je rejoins mes Parents au salon.

Un instant, je demeure immobile sur le seuil, jouissant de leur surprise admiratrice.

Papa s'approche en disant :

— Très bien... très bien... mais il te manque quelque chose, fillette.

Prestement, ses mains passent derrière mon cou, y attachant un mince fil de platine auquel pend un diamant d'une eau merveilleuse. On dirait une goutte de rosée posée sur ma chair. Je pousse un cri de joie et je ne sais comment exprimer mon ravissement.

Papa sourit de mon bonheur, il m'embrasse. Je lui rends ses caresses avec usure. Il faut l'appel de Maman pour me faire souvenir que nous sommes presque en retard.

L'auto roule, le temps est superbe, nous parcourons des routes splendides d'où nous apercevons de mystérieuses coulées vers la mer au-dessous des hêtres et des sapins ; des sous-bois merveilleux, des vallons reposants, de fraîches sources semblent nous inviter à un arrêt, nous ne le pouvons pas aujourd'hui, mais nous nous promettons de revenir bientôt dans ce lieu idéal de la rêverie... où, si près, des châteaux découpent sur l'azur leur fière et élégante silhouette.

Voilà Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac... Paysages enchanteurs qui défilent devant nos yeux ravis.

Nous traversons la Garde Saint-Cast et le vieux bourg où Papa me fait remarquer la rude colonne rappelant la glorieuse journée du 11 septembre 1758.

La voiture bifurque vers Matignon. Presque aussitôt, nous apercevons les arbres séculaires du parc d'Auban.

La haute porte de fer forgé de la grille est ouverte à deux battants.

De chaque côté, un valet en culotte courte et bas de soie se tient immobile.

Le chauffeur ralentit l'allure de l'auto et nous roulons sur un sable fin apporté de la Malouine. Sable aux innombrables parcelles de mica qui scintillent au soleil comme un tapis d'argent.

Au bout d'une magnifique allée de chênes, notre voiture s'arrête, et, lorsque nous sommes descendus, après un savant virage, se dirige vers les communs.

Encore quelques pas et nous sommes au milieu de la kermesse.

Dans mon existence de fille d'un roi de l'industrie, j'ai déjà vu des fêtes splendides, mais aucune ne peut rivaliser avec celle-ci.

Le décor en est grandiose, l'espace immense, la foule élégante et nombreuse.

C'est bien une *foire* de la charité propre à faire courir le *high life*.

Des jeux, des carrousels, des boxeurs, un cirque, des parades, des fritures, des guinguettes en plein air, des bouquetières, des marchands de faïence et de verrerie, des bazars, des somnambules ; c'est la fête de Neuilly avec cette différence que tous ceux et celles qui exercent les humbles métiers de forains appartiennent à l'aristocratie, à la finance, l'industrie ou le haut commerce.

Une *Mignon* passe, haillonneuse, pieds nus, sa jolie chair, hâlée par la brise marine, se voyant par vingt trous des loques qui la couvrent. C'est une princesse authentique, possédant les plus beaux saphirs du monde.

Nous rencontrons une bouquetière qui s'arrête pour offrir un œillet à mon Père ; c'est la femme d'un des plus riches banquiers parisiens. La parade d'un clown et d'un paillasse nous retient un instant, et nous reconnaissons le vicomte d'Auberive et un jeune américain milliardaire.

A grand'peine, nous parvenons à une tente de toile blanche et rouge sous laquelle se tiennent M. et M^{me} d'Auban.

Le comte est grand, sec, un peu raide, mais porteur d'une tête énergique et fière. Malgré son abord froid, il plaît. Quant à la comtesse, elle charme par sa grâce simple et l'infinie bonté de ses yeux bleus.

A peine avons-nous échangé quelques mots que l'aimable femme m'entraîne vers une pâtisserie en plein vent où une demi-douzaine de jeunes filles s'empressent à servir *leurs clients*.

Dans le fond de la légère installation, il y a plusieurs fourneaux autour desquels des cui-

siniers — ce doit être des professionnels — s'affairent à confectionner des galettes de sarrasin, cette spécialité bretonne.

La comtesse me présente à celles qui vorit être mes compagnes de quelques heures, et une petite main vient presser la mienne, tandis qu'une voix susurre à mon oreille :

— Que je suis contente, ma chère, c'est à *mon prince* que je dois cette invitation ; mais, tu sais, je soigne les intérêts des pauvres. Je vends la moindre galette dix francs, et dix francs le verre de cidre.

Je reconnais Nicole Delvane, toute rose, les yeux brillants, vraiment délicieuse dans sa tunique de *crêpalveine* rose, jaune et vert sur fond blanc et fourreau de panne blanche. Son chapeau directoire, en crin blond, avec un bord de feutre vert brodé d'arabesques multicolores, est d'un effet charmant.

Je n'ai pas le temps d'admirer l'originalité de cette toilette, les galettes de sarrasin s'enlèvent brûlantes ; notre boutique, ayant la vogue, devient un délicieux coupe-gorge, devant lequel la foule se presse, attend, passe, se laissant dévaliser gaîment au profit des Orphelins de la Mer.

J'ai mis la galette à vingt francs ; sans vergogne, une vendeuse l'a portée à cinquante. Très fière de son succès, Nicole vient d'en vendre une cent francs au prince Carioli et, soudain, je me trouble pour le petit fait, très simple en apparence, que le jeune et déjà célèbre paysagiste Constant Schurey vient de payer cinq cents francs la dernière galette que, gaminement, j'avais mise aux enchères.

Mes compagnes me regardent et chuchotent.

Toutes les fois que je me suis trouvée avec l'ami du vicomte Hubert, j'ai remarqué l'attention avec laquelle il me fixait, les prévenances discrètes dont il m'entourait, et, ce matin encore, cette superbe branche de roses blanches n'était-elle pas un hommage humble et discret.

Jeune, riche, pas trop vilaine, je suis habi-

tuée à ces petits succès, et je ne compte plus les brillants gentlemen qui forment ma cour — abstraction faite des ingénieurs. — Cependant, cette fois, je prête plus d'attention à mon nouvel adorateur parce que Constant Schurey, médaille d'or du dernier Salon, décoré de la Légion d'Honneur, est véritablement quelqu'un.

Cette recherche me plaît-elle ou m'irrite-t-elle?

Jusqu'à présent, j'y ai attaché trop peu d'importance pour pouvoir répondre à cette grave question... seulement, voilà, il y a, maintenant, le prix de la galette de sarrasin, la large vignette qui, dans le coffret d'argent qui nous sert de caisse, semble me narguer.

Heureusement, dans ma jolie bourse à mailles d'or se trouvent encore les mille francs que Maman m'a offerts ce matin. Je les prends et les étale bien en vue sur le billet du peintre, puis je pousse un soupir d'allégresse.

Je me sens plus légère.

Nicole m'entraîne ; nous n'avons plus une seule galette à vendre et il est bien juste que nous jouissions un peu du coup d'œil enchanteur de la kermesse.

Des rires nous attirent vers une antique calèche à laquelle est attelé un animal qu'on prendrait plus volontier pour une bête de l'Apocalypse que pour un honnête cheval.

Un charlatan est debout sur le siège du véhicule et nous reconnaissons le vicomte Hubert.

Accompagnant sa vente de lazzi, donnant parfois le signal de roulements de tambour à deux grands laquais vêtus en *Mascarille*, il distribue des *bonne aventure* à vingt francs pièce, et l'on se presse, les mains tendues, pour obtenir le petit papier jaune, vert ou rose.

Je suis émue, et, sans savoir comment, me voici portée au premier rang, la main levée pour recevoir l'horoscope qui, en ce moment, me semble devoir fixer mon destin.

Le vicomte ne m'a certainement pas reconnue ; il s'agite, fait du boniment, et l'un des

laquais se penche vers moi pour me prévenir :

— On paye comptant.

— C'est juste... où avais-je la tête?... Je fouille dans ma bourse, je rougis, pâlis, me trouble, je n'ai plus d'argent. Un billet de cinquante francs que j'avais pris comme « monnaie » a, probablement, glissé tout à l'heure.

Le valet demeure la main tendue, une goguenardise au fond de ses yeux de laquais bien stylé, mais des doigts enlèvent prestement le papier vert — espérance — et me le tendent pendant que le prix en est glissé dans la dextre de Mascarille.

Une voix rieuse murmure à mon oreille :

— Donnez-moi la joie d'être votre créancier, Mademoiselle.

C'est encore le paysagiste qui, m'ayant suivie, vient de me sauver d'un petit ridicule.

Je remercie et... accepte son bras.

Que faire d'autre, d'ailleurs?... Le prince Carioli vient d'enlever Nicole.

Constant Sehurey parle... il me dit son bonheur de ces quelques minutes que je veux bien lui accorder et me confie un projet de la comtesse.

Elle veut doter le petit port de Saint-Cast de quelques bateaux de pêche pour les vieux marins que la fortune n'a pas favorisés. Pour être utile, ce don ne devrait pas se limiter à trois ou quatre embarcations, il en faudrait au moins une douzaine, et M^{me} d'Auban songe à donner une fête par souscription. On jouera la comédie et le peintre a pensé à moi pour un rôle.

Je suis un peu étourdie de la proposition, elle est si inattendue, et puis jamais je n'ai joué la comédie, Maman trouvant choquante cette façon de réunir des jeunes gens et des jeunes filles, et de leur permettre de se presser les mains, d'échanger des baisers, de se répéter vingt fois les mêmes mots d'amour, car, règle générale, presque toutes les comédies de salon, c'est cela... des *flirts* exagérés nommés : *répétitions*.

— Tout cela me revient à la mémoire d'un seul coup, et je m'écrie :

— Jamais Mainan ne consentira.

— Même pour acheter des bateaux aux vieux pêcheurs ?

— Elle offrira une barque, mais ne me permettra pas de m'exhiber sur une scène.

Le peintre plaide la cause des vieux pêcheurs avec éloquence, il me parle de levées, boutiques à poisson, membrures, pièce de fatigue en chêne, fond et coque en sapin, pontage, plancher amovible, fond goudronné, rames, baptême des barques ; il se fait fort de faire donner mes prénoms à l'une d'elles, et, finalement, me les demande. Je réponds en riant : « Marie-Anne », et voilà mon cavalier qui s'extasie, s'enthousiasme et s'écrie qu'une barque *la Marie-Anne* sera délicieusement couleur locale.

Je commence à me laisser séduire par l'éblouissante perspective de recueillir des bravos, car c'est cette tentation que m'a glissée le paysagiste. On jouera un vaudeville comme lever de rideau, on chantera une opérette. Il y aura même un petit ballet, quelque chose de délicieux, d'exquis et d'absolument inédit, avec un intermède de danses bretonnes par des naturelles du pays.

Un peu railleusement, pour cacher l'envie qui commence à me tenailler, je riposte :

— Les vieux pêcheurs devront une profonde reconnaissance à notre société qui leur sera venue en aide en s'amusant à la folie. Quelle aimable chose que la richesse qui permet d'assurer agréablement son salut dans l'autre monde en chantant et en dansant dans celui-ci.

— Ah ! rétorque le peintre, en riant, ne confondez pas devoir et plaisir, et n'enfermez pas ensemble Dieu et Satan.

Si la comtesse demandait un effort, une privation ou simplement une générosité spontanée à la plupart des jolies mondaines qui se pressent aujourd'hui à sa kermesse, vous entendriez le concert de regrets polis et l'aveu des

lassitudes ; aussi, comme M^{me} d'Auban connaît admirablement le cœur humain, elle donne l'occasion à ses amies de se travestir de façon piquante, de briller, de se faire applaudir, et je vous assure que, dès son idée connue, elle aura du succès.

— Merci, dis-je d'un ton un peu piqué, vous me proposez un rôle dans la comédie qui va se donner, et, à l'avance, vous jugez, sans indulgence, celles qui y prendront part ; cela me décide immédiatement à refuser.

— Jamais je n'ai songé à vous enrôler parmi ces charmantes et frivoles comédiennes d'un seul soir, reprend vivement le peintre, mais, au contraire, à vous donner une petite personnalité par une note particulière.

— Un monologue... quelque chose de fade, de sucré, de gentil... la jeune fille vêtue de mousseline blanche qui vient réclamer un mari à l'assistance... la malheureuse qui se sent ridicule et qui doit sourire et saluer aux bravos de politesse, ou apparaître en sportive moderne, l'air un peu garçonnier, à moins qu'elle ne se décide pour des vers qu'elle dit très mal.

— Vous êtes sévère, Mademoiselle, et ce n'est pas du tout à cela que j'avais songé en parlant, avec mon ami Hubert, de votre collaboration à cette petite fête.

— J'ai un petit choc au cœur... le vicomte est au courant de ce projet, et il l'approuve certainement puisque Constant Sehurey m'en entretient. J'entends que ma voix est changée pour demander :

— A quoi aviez-vous donc songé ?

— A une... conférence.

— Sur ?

— Un sujet un peu abstrait qui sortirait des parlottes ordinaires des conférencières... Ne vous occupez-vous pas de biologie ?

J'éclate de rire.

— Traiter de la science de la vie des corps organisés me semble, en effet, tout indiqué.

— On vous écouterait avec intérêt.

— En m'appelant : pédante. Cherchez autre chose.

— Mais il y a la T. S. F.... dont vous êtes une fervente, je le sais par M^{lle} Delvane et M^{me} d'Auberive.

Tout le monde s'en passionne plus ou moins, vous obtiendriez un véritable succès.

Le hasard nous a amenés dans une allée du parc qui, se trouvant un peu éloignée du centre de la kermesse, est presque déserte. Un banc de gazon se trouve à quelques pas. Je m'y laisse conduire en répondant :

— Qui ignore, aujourd'hui, les principes fondamentaux de la T. S. F. ? et me voyez-vous expliquant gravement :

« La radiotéléphonie a pour base les découvertes consécutives aux travaux de Maxwell, Hertz, Branly, sur la propriété inhérente de l'étincelle électrique produite dans certaines conditions particulières... »

Vraiment, continuai-je en riant, c'est bien... abstrait, et je crois que j'irais à un joli four.

— Si vous abordiez le problème de la production des ondes ?

— Condensateur... circuit oscillant... alternateur haute fréquence... arc électrique... lampes à trois électrodes... non, je ne m'en sens pas le courage.

— Cependant, vous ne rejetez pas mon idée de conférence ?

— Je m'inclinerai devant la décision de mes parents.

— Qui consentiront, j'en suis certain. Que pensez-vous d'une causerie sur Surcouf ou Chateaubriand ? ce sera couleur locale... ou presque.

— Nous verrons, fis-je en riant ; consultez Maman et ne vendez pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

18 Août.

Avant-hier, Papa, Maman et moi avons excursionné seuls.

C'était délicieux.

Ce matin, un petit mot nous annonçait la visite du comte et de la comtesse d'Auban qui venaient me remercier du concours que j'ai apporté à leur kermesse.

La comtesse a parlé à Maman de la « conférence » qu'elle désire m'entendre donner, et ma chère Mère, un peu effrayée, a commencé par déclarer que je me troublerais et ne pourrais pas parler en public.

Les d'Auban ont insisté aimablement, Papa s'est mis de leur côté et Maman a dû capituler.

En suis-je heureuse ou mécontente?...

Je l'ignore moi-même.

La comtesse aurait désiré m'entendre parler de mes sœurs : les jeunes filles. Je me suis refusée, arguant des susceptibilités que je froiserais certainement, car s'il faut reconnaître que la jeune fille moderne est franche, débrouillarde, la vérité oblige à ajouter qu'elle possède, à un point trop aigu, l'amour des divertissements, du luxe, du mouvement à outrance, de l'indépendance, trop souvent mal comprise, qui devient alors téméraire, et le mépris du rôle naturel que Dieu lui a donné.

J'ai parlé avec chaleur, entraînement, et Maman s'est écriée :

— Combien je suis heureuse de t'entendre t'exprimer de la sorte, ma chère enfant.

— Cependant, Mademoiselle, a dit M. d'Auban, vous ne pouvez pas nier que la jeune fille moderne est plus instruite que ne l'était sa mère, et mieux armée pour la lutte pour la vie.

— Certes, Monsieur, et je m'incline respectueusement sur la sagesse des parents qui font suivre les mêmes cours à leurs fils et à leurs filles, car l'enseignement secondaire fortifie la raison, mais il ne faut pas tomber dans l'excès d'une chose qui est logique et à côté du goût de l'étude ; il ne faut pas laisser développer, chez la jeune fille, les aspirations vers une liberté qui sort de la réserve qui lui est imposée par son sexe.

— Mais cela serait fort utile à dire, au contraire, s'écria Papa, et tant pis pour les évaporées que tu blesserais en énonçant une vérité que toutes les mères de famille te seraient reconnaissantes d'affirmer.

— Oh ! mon ami, intervint doucement Maman, crois-tu que l'âge de Marie lui donnerait suffisamment d'influence pour que sa parole portât des fruits, et ne voit-elle pas clair en affirmant qu'elle heurterait sans convaincre.

— Et puis, ajouta un peu mélancoliquement la comtesse, Anatole France n'a-t-il pas mis nos filles en garde par des paroles admirables dont elles ont souri dédaigneusement : « Si j'étais de vous, a déclaré le maître, j'aurais en aversion tous les émancipateurs qui veulent faire de vous les égales des hommes. Ils vous poussent à déchoir... Prenez garde ! Tout n'est pas perdu... on se bat, on se ruine, on se suicide encore pour vous, mais les jeunes gens assis dans les tramways vous laissent debout sur la plate-forme ! Votre culte se meurt avec les vieux cultes. »

— Hé ! oui, jeta le comte ; la jeune fille s'en va dans la vie d'une allure décidée, ayant coupé ses cheveux, ocré son teint, violacé ses lèvres ; elle trouve charmant que les amis de son frère la traitent en camarade, sans s'apercevoir qu'ils la méprisent un peu.

— Oh ! m'écriai-je, pas à ce point, Monsieur...

— Hélas, Mademoiselle, si, c'est à ce point, car le *bien* qui a voulu que, devant les nécessités de la vie et ses complications, la jeune fille comprenne qu'elle devait s'évader des préjugés étroits qui tenaient sa mère uniquement à son foyer, une aiguille aux doigts, ce bien lui a donné la méconnaissance de la juste marche à suivre, et cela est devenu un mal, d'où est né le mépris, ou, du moins, une camaraderie sans respect qui est une véritable déchéance.

— Il doit y avoir un remède, a murmuré Maman.

— Il existe : un retour en arrière.

— Qui ne se produira pas.

— Malheureusement non, car il forcerait à perdre le goût pimenté de l'aventure, le désir de la nouveauté qui est le grand ennemi du bonheur féminin. Voyez les unions actuelles et leurs conséquences... que de mauvais ménages !... que d'intérieurs où, par le travail de l'homme et de la femme, l'argent entre en abondance, et où, cependant, la gêne règne, par suite du gaspillage venant logiquement du rejet des lois divines.

Remarquez bien, continua le comte, que je ne suis pas anti-féministe et que je sais reconnaître que la femme possède de précieuses qualités qui, en bien des circonstances, la font l'égale de l'homme et quelquefois supérieure à lui, mais il faudrait que la *nécessité seule* poussât la jeune fille ou la femme hors de son foyer. Vous allez m'objecter les besoins de l'existence ; je réfute vos arguments par des chiffres. Une jeune fille, employée de banque ou de commerce gagne... prenons un salaire moyen... quatre cent cinquante francs... car, celles qui doivent se contenter de trois cent cinquante ou de quatre cents francs sont plus nombreuses que celles qui atteignent six cents ; tenons-nous donc à quatre cent cinquante. Jeune fille, chez ses parents, quinze francs par jour en plus, c'était un peu d'aisance, de confort, la possibilité de sorties, de toilettes, de plaisirs ? Femme, quel avantage retirera-t-elle de ces quinze francs ? Pour les gagner, elle devra négliger son intérieur, déjeuner au restaurant à midi ainsi que son mari. Le soir, les repas seront préparés rapidement, sans soin, le linge troué sera remplacé, les vêtements usagés jetés ; alors, que restera-t-il de son gain ? je vous le demande. Croyez-vous qu'il n'y aurait pas un gros intérêt pour elle à demeurer dans son intérieur, acceptant joyeusement, courageusement, avec confiance et simplicité, le rôle pour lequel Dieu l'a créée ? Ne pourrait-elle pas y conserver les belles qualités que nous

admirons dans la femme moderne, en les appliquant au gouvernement intérieur de son ménage et de sa famille, ravaudant son linge, économisant ses vêtements, épargnant la dépense si forte des costumes, chapeaux, gants, chaussures, qui lui sont indispensables si elle travaille au dehors, soignant sa cuisine, sachant trouver la recette économique pour confectionner le plat savoureux autour duquel, à l'heure du repas, se presserait sa famille, car cette femme *pourrait* être mère.

Remarquez que je ne parle en ce moment que de la jeune fille à laquelle je trouve l'excuse de la nécessité du travail, car pour l'autre... celle de notre monde, qui est riche, indépendante et qui tombe dans le travers de *singer* son frère, prenant ses défauts sans ses qualités, je la plains et je trouve absolument normal que l'homme la traite sans déférence, puisque, en voulant vivre comme lui, elle a brisé le piédestal sur lequel notre tendre respect l'avait placée.

— Conclusion? a demandé la comtesse.

— Moins de matérialisme, de désir des divertissements, d'esclavage de la mode, de besoin de locomotion ; plus de dignité, de grâce féminine, de tendresse soumise envers ses parents, de recherche d'estime et d'affection dans le mariage, et d'amour des enfants.

Je suis conquise, émue, et je pense :

— Mon Dieu ! comme tout cela serait bon et beau à dire, et quelle joie si mes paroles pouvaient rendre *vraiment femme* une seule jeune fille.

Hélas ! ma voix n'est pas assez autorisée pour s'élever dans cette circonstance.

21 Août.

La nouvelle est officielle
Nicole sera princesse Carioli.

22 Août.

Chaque jour, je rencontre Constant Schurey sur la plage.

23 Août.

J'ai trouvé le sujet de la conférence désirée par la comtesse. Elle sera assez sérieuse pour intéresser, et ne blessera personne. Je parlerai des artistes que François I^{er} ramena d'Italie et auxquels nous devons les merveilleux procédés de la fonte et la cire fondue ; je ferai un embryon de cours sur les différentes manières de fondre ; j'aborderai la question des Apollon, des Laocoon, des Vulcain ; je parlerai de toute cette beauté antique que la Renaissance a si merveilleusement ressuscitée en la faisant revivre avec tant d'art délicat qu'elle lui a ajouté une nouvelle splendeur.

Que de magnifiques choses à dire!... des choses qui, je l'avoue, auraient médiocrement intéressé nos mères, et que toutes les jeunes filles qui m'écouteront comprendront. C'est pourquoi il faut reconnaître que, si l'éducation moderne a ses mauvais côtés, elle en possède de bons.

25 Août.

Papa a regagné Paris, nous donnant même deux jours de plus qu'il ne l'avait dit. Il reviendra pour le 15 septembre, époque à laquelle la comtesse d'Auban va donner sa seconde fête.

26 Août.

La vie est terne.

Aucun événement, aucune aventure, toujours le même cortège de plaisirs, de personnes.

Cependant il y a des promenades ravissantes, mais les *parloles* mondaines gâtent les plus beaux sites.

27 Août.

Le vicomte Hubert est venu nous inviter à une promenade au mont Saint-Michel.

Maman a accepté.

Puisque je viens d'écrire le nom du fils de la comtesse d'Auban, je veux en parler un peu.

Je ne le cache pas, lorsqu'il nous a envoyés

à Dinard, j'espérais l'y voir. Son séjour au château de Géthule m'a été une désillusion... très courte, puisque j'ai retrouvé le vicomte au *Décollé*.

A ce moment, dans la douce émotion que j'ai éprouvée d'une rencontre... inopinée, je me suis *imaginé* que j'aimais M. d'Auban, et, tout naïvement, j'ai cru que je n'avais qu'à lisser mes cheveux bruns pour y voir poser la couronne perlée.

Le vicomte est charmant avec moi, m'entourant d'une aimable déférence qui sent la vieille race. Sa galanterie me plaît et sa conversation m'amuse, mais il n'y a pas le moindre *flirt* entre nous.

C'est bizarre, je n'en éprouve pas de peine, comme je n'ai pas de joie en constatant l'impression profonde que j'ai produite sur Constant Schuréty.

Que de jeunes filles, à ma place, seraient fières de cette conquête.

Mes amies chuchotent et me jalousent, car le paysagiste est *quelqu'un*.

Pourquoi suis-je si froide?

N'aurai-je pas de cœur?...

Je le connais si peu!

28 Août.

Kate est un peu souffrante et cela me peine.

Je me suis attachée à cette personne douce, réservée, adroite.

Maman a fait venir le docteur... un docteur de bains de mer... pour mondaines.

Il a ordonné simplement du repos.

J'ai écrit à André, lui disant le mieux possible ce que je savais et comprenais de son état de santé.

Sans la voir, que pourra-t-il?...

29 Août.

Nous rentrons, Maman et moi, du château de Saint-Cast, car le sujet de ma causerie qui m'enthousiasmait tout d'abord, n'a pas résisté

à de mûres réflexions, et surtout à la douce critique de ma chère Mère.

— Ma pauvre chérie, m'a-t-elle dit, en passant sa main courte et potelée sur mes cheveux, quoi que tu dises et fasses, tu es bien, toi aussi, une jeune fille moderne. Je ne t'en fais pas de reproche, cela a du bon ; mais vois-tu, ma chérie, ta petite conférence sera pédante et fera bâiller. On te comprendra et on ne t'approuvera pas. Veux-tu que nous allions consulter M^{mo} d'Auban, elle est bon juge en la matière.

J'ai consenti, et nous voilà roulant sur le chemin de Saint-Cast.

La comtesse nous a accueillies avec sa bonté habituelle et nous a écoutées en souriant avec bienveillance.

Elle donna absolument raison à Maman.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, en se tournant de mon côté, j'aimerais à entendre traiter un sujet très féminin... que vous aimeriez et dont vous parleriez avec tout votre cœur.

Changeant de ton, elle déclara :

— Nous avons la bonne fortune d'héberger, depuis hier, le capitaine Daquet.

— L'aviateur !

— Parfaitement, c'est un ami de mon fils et il veut bien nous consacrer deux grandes semaines. Hubert l'a prié de parler à notre fête, il a accepté, et, naturellement, il traitera ce qu'il aime, ce qui est devenu le but et l'idéal de sa vie, non pas en se mettant personnellement en avant, quoique ses performances soient magnifiques ; non, il parlera de l'aviation en général, citera des détails de raids fameux. Il nous contera des histoires merveilleuses dans leur simplicité, il émaillera son récit d'anecdotes fabuleuses, palpitantes, sur nos navigateurs de l'air, puis il passera aux navigateurs de la mer et, insensiblement, le capitaine Daquet viendra à nos vieux pêcheurs dont le sort mérite tout intérêt.

— Ah ! dis-je, comment voulez-vous que je puisse paraître avant ou après le capitaine

Daquet, Madame? Je reconnais que le sujet que j'avais choisi ferait piètre figure, et à quel autre voulez-vous que je m'arrête, car, au sentiment de gloire nationale que votre ami fera vibrer dans l'âme des spectateurs, s'ajoutera l'attrait d'une chose captivante et moderne.

— C'est un sujet semblable que je voudrais vous voir traiter.

— Moi, Madame!

— C'est pourquoi j'aurais été heureuse d'une causerie sur *la jeune fille*.

— Causerie impossible.

— Difficile, c'est vrai, et je comprends vos craintes et vos répugnances; mais, Mademoiselle, pourquoi, au lieu de heurter l'esprit féminin en lui montrant brutalement le mal, ne le gagneriez-vous pas à la *bonne cause* en lui indiquant le remède.

— Je ne comprends pas.

— Je m'explique; vous aimez les enfants?

— Beaucoup, Madame.

— Par conséquent, vous parleriez d'eux avec votre cœur.

— Je le crois.

— C'est parfait. Je vous fournirai tous les documents où vous pourrez puiser vos affirmations, et votre causerie s'intitulerait : *puériculture*. Qu'en pensez-vous, chère Madame, fit la comtesse se tournant vers Maman.

— Que voilà un sujet qui me plaît fort, car, apprendre aux futures Mamans à soigner leurs petits avec intelligence et méthode, c'est les préparer au grand rôle que Dieu assigne à la femme.

— Alors, voilà qui est entendu, fit gaîment M^{me} d'Auban, et, à moins, Mademoiselle, que vous n'ayez une objection à élever....

— Aucune, Madame, si ce n'est que je suis bien mal préparée à prendre la parole sur une question aussi grave.

— Qu'il ne faut pas présenter *gravement* surtout : de l'entrain, de la bonne humeur, une pointe de douce émotion, beaucoup de gaîté.

— A condition que vous me guidiez, Madame, car je me sens bien incapable...

— De parler des petits que vous aimez... Je suis certaine du contraire.

C'est décidé, et, je puis l'avouer, je suis ravie... ravie... ravie... ; aucun sujet ne m'aurait plu davantage.

31 Août.

Demain, nous allons au mont Saint-Michel. Aujourd'hui, nous nous sommes bornés à une visite à Saint-Malo.

Le comte d'Auban nous a narré avec complaisance l'histoire de la vieille cité *que l'on voit sur l'eau*, et nous l'avons écouté avec plaisir et intérêt.

Nous étions toute une bande un peu folle, dont les rires clairs épanouissaient même les visages des personnes graves. Outre les habitants et les invités de Saint-Cast, en tête desquels on se montrait le capitaine Daquet à côté du peintre Schurey, il y avait les Delvane, le prince Carioli, les d'Auberive, Maman et moi.

Partis en auto dès le matin, nous avons dû faire le grand tour par Dinan, mais les bords déchiquetés de la Rance sont si pittoresques que nous ne l'avons pas regretté.

Peut-être devrais-je passer rapidement sur cette journée, car je vais avoir l'air de ces romanciers qui, pour corser un ouvrage et l'allonger, font de superbes descriptions qui emplissent des pages et des pages, mais je veux situer mes souvenirs pour que, plus tard, en relisant ce cahier, je puisse sourire à tout ce qui ne sera plus qu'un joli passé.

Le vicomte Hubert est un parfait cicérone.

Il nous a fait arrêter en passant à Saint-Servan — l'antique Aleth — où nous avons admiré le sémaphore du *Gros Larson* et la tour *Solidor* ; ensuite, départ joyeux pour la patrie des grands corsaires dont les pauvres Terreneuvas sont les descendants.

Dès les premiers pas, nous nous sommes sentis saisis d'une impression étrange. Sommes-

nous réellement dans le siècle du modernisme à outrance, ou retournons-nous à l'époque lointaine des carrosses, des lanternes à l'huile, des hostelleries et des combats en champs clos en l'honneur d'une noble damoiselle?...

Nous parcourons les vieux remparts, nous visitons la magnifique cathédrale, les superbes hôtels de granit, et nous laissons charmer nos regards par la foule élégante de la ville balnéaire.

Nous nous attardons sur la plage, nous nous arrêtons longuement devant la *Mare aux Canetons*, puis nous revenons lentement vers la ville, car c'est l'heure de la marée.

Ricusement, nous ramassons des coquillages, nous nous laissons griser par la pittoresque vue du Vieux Port, et enfin nous pensons au retour. Loin devant nous, les *Mamans* nous crient de les rejoindre ; sagement, le signor Carioli entraîne Nicole et nous les suivons en riant, résistant aux appels de cette jolie évaporée d'Arlette qui voudrait nous retenir pour nous faire admirer une roche solitaire.

Son mari l'appelle en vain, elle s'extasie et rit de nos alarmes. Agacé, le vicomte s'écrie :

— Ma chère, si le cœur te dit de te faire enlever par le flot, libre à toi, mais je ne veux pas me faire mouiller les pieds pour un de tes caprices.

En quelques enjambées, il nous rejoint ; mais alors, c'est Hubert d'Auban qui s'arrête en déclarant :

— Votre femme commet une grosse imprudence, d'Auberive ; il faut la faire revenir.

Les deux hommes s'arrêtent et retournent en arrière, le mari d'Arlette maugréant contre l'inconséquence des femmes en général, et de la sienne en particulier.

Tous et toutes nous nous sommes arrêtés, appelant la vicomtesse, mettant nos mains en porte-voix, mais elle rit, et, par bravade, s'en va vers la mer.

L'imprudente!... Déjà la marée moutonne sournoisement ; tout à l'heure elle accourra et

cet enfantillage d'une coquette pourra tourner en drame.

Quelques baigneurs nous ont rejoints et se sont groupés à nos côtés ; les uns rient, les autres haussent les épaules, quelques-uns déclarent que c'est absolument ridicule.

Le premier, le vicomte d'Auberive a rejoint Arlette qui rit follement de la petite angoisse dans laquelle elle nous met, mais son mari la saisit par le bras et cherche à l'entraîner. Gaminement, elle résiste ; le vicomte Hubert lui montre la mer qui accourt, et la jolie folle cède, mais en voulant se donner le chic d'être très crâne et de ne pas craindre le danger.

C'est en vain que ses compagnons la pressent, elle marche à petits pas et, lorsqu'elle se rend compte du danger, il est trop tard pour le fuir.

Je viens d'écrire *le danger*, le mot est fort peut-être pour la chose, la vicomtesse en sera quitte pour un gros bain de pieds dont elle prend bravement son parti, car nous la voyons retrousser sa jupe de laine blanche et patauger en riant dans les petites mares qui se forment sous ses pas ; mais, brusquement, la marée bondit ! Arlette pousse un cri et chancelle.

Où donc est sa jolie bravoure ? Son mari doit la soutenir, elle paraît s'évanouir, et, maintenant, comment aller à son secours ? Heureusement, le petit groupe est à peu de distance d'une roche plate où ces Messieurs portent presque la défaillante vicomtesse. Tous trois sont pour un instant à l'abri des vagues, et nous voyons M. d'Auberive qui lève les bras, s'agite, saute sur place. Son discours doit être pathétique ; quel dommage que nous ne puissions pas l'entendre, car, maintenant, nous rions de l'attitude piteuse de cette pauvre Arlette.

Enfin, elle paraît se décider à regagner la terre ferme ; ses deux cavaliers quittent la roche, lui tendent les mains, elle hésite, puis elle saute, éclaboussant ses compagnons, et cela nous fait rire aux larmes.

Les voilà tous trois, se tenant par les mains,

courant, s'arrêtant, repartant et... nous courons de même, car les lames viennent traîtreusement nous mouiller les pieds.

Arlette et ses *sauveurs* nous rejoignent.

Nous accueillons l'imprudente et poltronne jeune femme par des plaisanteries, des rires, mais, la détente nerveuse se produisant, la voilà qui se met à pleurer... pleurer... pleurer... pendant que son mari s'écrie avec humeur :

— Il va falloir que je m'achète des vêtements neufs et Dieu sait, ici, ce que je vais les payer et être fagoté !...

Il nous quitte, ainsi que le vicomte Hubert, pour aller changer de costume pendant que nous cherchons à consoler la larmoyante Arlette qui répète sans cesse à notre grande joie :

— La mer ne vient jamais si vite que cela... ni si rudement... C'est une trahison... une trahison... une trahison...

Comme demain nous devons aller jusqu'au mont Saint-Michel, il avait été convenu que nous coucherions à Saint-Malo où le capitaine Daquet a fait le *fourrier*. Nous gagnons l'hôtel et dinons gaîment, riant des soupirs étouffés de la vicomtesse et de l'humeur massacrante de son mari.

3 Septembre.

Ce matin, le soleil dorait superbement ma chambre lorsque je me suis éveillée, encore un peu fatiguée.

Le bain m'a fait du bien ; le déjeuner, pris en tête à tête avec Maman dans le jardin de notre villa, a achevé de me délasser. N'ayant aucun goût pour la promenade, pendant que Maman faisait son courrier au salon, je me suis installée à l'ombre des hauts figuiers et j'ai pris mon cahier.

J'en ai relu quelques passages et je suis toute surprise, car j'avais commencé mon journal dans la haine des ingénieurs... dont je ne parle guère, sinon pour signaler quelques demandes vite écartées, sans que mes chers Parents cherchent à me faire revenir sur ma décision.

Suis-je donc moins malheureuse que je ne me le figurais?... et, en ce cas, pourquoi poursuivre une narration qui devient sans but?

J'hésite.

Continuerai-je?... ne continuerai-je pas?

Je penche pour l'affirmative, car il me semble que, rentrée à Paris, je relirai avec plaisir mes impressions de bains de mer.

C'est décidé ; je poursuis.

Avant-hier, levés de grand matin, nous avons déjeuné avec entrain, même Arlette... surtout Arlette, qui paraissait avoir complètement oublié sa petite mésaventure de la veille, et raillait sans pitié le vicomte pour *l'élégance* de ses nouveaux vêtements, car le costume avec lequel il avait quitté Paramé, entièrement souillé d'eau de mer, n'est plus mettable. M. d'Auberive acceptait les aimables sarcasmes de sa femme avec philosophie, déclarant que le vicomte Hubert pouvait partager les compliments comme il avait partagé le bain.

Et de rire !

C'est donc très joyeusement que nous sommes montés en auto, et en route pour le mont Saint-Michel...

Pendant que les voitures roulent, je songe...

Nous sommes au pays du merveilleux. Ne murmure-t-on pas, aux veillées bretonnes, que, lorsque le temps est brumeux, l'œil du matelot découvre tout un monde enseveli sous les flots?... Ne cite-t-on pas des noms de villages... qu'il me semble lire sur la mer glauque en lettres d'émeraude.

La Feillette, Mauny, Epinac, Saint-Louis, Tourmen, Bourgneuf... j'en oublie... des villages jadis gais et vivants qui, maintenant, gisent morts et tristes, enlisés dans le sable d'or, ayant pour cercueils les arbres séculaires de la forêt de Scissy.

A Saint-Malo, nous avons rencontré un grand vieillard au port noble et fier, qui a tendu sa main parcheminée à notre aumône, avec le geste que devaient avoir jadis ses aïeux pour

offrir leurs poings fermés aux gentes demoiselles.

Le comte d'Auban a glissé un billet bleu dans la main du pauvre hère, en nous disant tout bas :

— C'est le dernier descendant des seigneurs de Saint-Etienne du Paluel ; ses aïeux possédaient un château splendide, des terres immenses ; ses richesses sont englouties et il vit d'aumônes.

Rêveuse, j'ai considéré l'Océan vainqueur qui a causé tant de désastres, et les voiles blanches qui passent gracieusement, avec une sorte de coquetterie, au-dessus des villages morts dont subsistent seules quelques roches noires, isolées, pauvres squelettes de ce qui fut un gai moulin au bord d'un ruisseau jaseur, une demeure somptueuse, ouvrage de centaines d'ouvriers, une cabane humble et pauvre où l'on a aimé, souffert, pleuré. J'ai voulu voir le tombeau de Chateaubriand, et, suivant la grève de Bon-Secours, je suis allée au *Grand Bey*. Où donc se trouve maintenant le jardin magnifique dans lequel l'illustre écrivain a voulu reposer?... Le décor demeure admirable, pittoresque, plus grandiose peut-être à mesure que le lieu devient plus austère.

Je me croyais seule, et, appuyée contre la grille qui entoure la croix de pierre, je songeais mélancoliquement que les superbes prairies de Césambre avaient disparu pour toujours sous les attaques de la Mer victorieuse, lorsqu'une voix me fit tressaillir.

C'était Constant Schurey qui, ayant eu la même pensée que moi, me rejoignait.

— Quel tableau à faire, disait-il de sa voix grave, si l'œil pouvait percer les profondeurs de l'Océan pour découvrir les moissons submergées, les forêts magnifiques et les villages paisibles !...

Tenez, continua le peintre, étendant les bras, ici gît, dit-on, la cabane de Mathurin le Penhoc, époux de la jolie Catiche Landeven. C'était une pauvre cabane plus entourée de

broussailles que de gras pâturages, et dont l'unique richesse était de maigres pousses de trembles au feuillage argenté par les soirs de lune... Mais peut-être n'aimez-vous pas les légendes, mademoiselle Hardouin?

— Cela dépend, répondis-je ; à Paris, dans un appartement moderne, au milieu des fleurs de serre et sous les lumières électriques, je ne voudrais pas en entendre, mais ici, dans ce grand calme, au milieu de cet immense cimetière du passé, je leur trouve un charme puissant lorsqu'elles sont dites simplement, telles que la tradition nous les a transmises.

— Voulez-vous écouter l'histoire de Mathurin et de Catiche?

— Dans ce décor, auprès de ce tombeau, se mêlant au murmure des vagues, elle doit être belle ; narrez-la-moi donc.

— Je vous ai dit que quelques trembles étaient toute la fortune de ces pauvres gens ; je me trompais, ils en possédaient une autre, faite de leur jeunesse, de leur amour qui s'était matérialisé sous la forme d'un enfantelet, beau comme le Jésus de la Crèche au soir de Noël.

Catiche ne pouvait se lasser de baiser les menottes potelées, les petons roses, les fins cheveux d'or, les grands yeux d'azur et la chair si délicate et si blanche de son doux Jeannin qu'elle nommait tout bas : mon Jésus.

Mathurin était berger du seigneur Guy du Paluebraz. Il était grand, fort, et plus d'une jolie fille se retournait à sa vue, mais le cœur du berger était tout entier à Catiche et à Jeannin. Il pensait sans cesse à sa femme tenant sur ses genoux leur doux chérubin et chantant de vieilles rondes pendant que l'enfant riait aux anges.

Tout en surveillant son troupeau, Mathurin allait de ci de là dans la plaine, recueillant les fils ténus que la Vierge suspend aux branches des buissons pendant la nuit, et, ayant emporté la quenouille de Catiche, le berger y roulait, en les arrondissant de son mieux, les jolis fils fragiles.

Lorsque la quenouille fut si pleine..., si

pleine... qu'un fil n'y eût plus tenu, Mathurin, qui avait son idée, revint un soir à sa cabane, en disant à Catiche :

— Ma femme bien-aimée, je t'apporte du lin pour tisser un manteau à l'Enfant Jésus qui doit grelotter en hiver, nu sur la paille rude.

— Si je n'avais pas craint d'offenser l'Enfant Divin par un don indigne, répondit Catiche, il y a longtemps que je lui aurais porté un vêtement de notre Jeannin lorsque la neige tombe dru ; mais, en vérité, voici du lin que je vais filer avec amour, car il fera un manteau soyeux.

Pendant des jours et des jours, Catiche, penchée sur son rouet, mit toute son attention et tout son cœur à filer... puis elle tissa, et, de ses mains habiles, sortit un vêtement blanc comme neige, brillant comme argent, léger comme brise, soyeux comme duvet d'oiselet et plus transparent que la brume la plus légère.

La quenouille avait été si soigneusement arrondie par Mathurin que tout le fil n'en avait pas été usé, et Catiche n'osait pas le couper, se demandant quel ornement précieux, quelle dentelle merveilleuse elle pourrait ajouter au manteau divin.

Comme elle se creusait la tête en vain, Mathurin pénétra en toute hâte dans la pauvre cabane en disant :

— Vite, vite, ma chère femme, voici la neige qui commence à tomber, et Jésus aura froid dans sa robe de pierre. Portons-lui la chaude parure qui lui est destinée.

Pour obéir plus rapidement au berger, la fileuse plia son ouvrage et l'emporta, sans songer qu'un fil n'en avait pas été coupé, et, prenant son petit Jeannin sur ses bras, elle ne s'aperçut pas que le fil s'attachait à la menotte rose de son enfant.

Catiche partit donc pour l'église du village, emportant son fils et le blanc vêtement de Jésus.

Respectueusement, Mathurin se découvrit à l'entrée du sanctuaire et s'agenouilla sur le seuil, priant.

« Jésus, petit enfant, disait-il dans la naï-
« veté de son cœur, ma femme vous a tissé un
« chaud vêtement pour vous garantir des fri-
« mas de l'hiver comme je vous demande de
« protéger mon chérubin contre tous les dan-
« gers de la vie. »

Le Fils de Dieu entend toujours les suppli-
cations des humbles, de ceux qui s'adressent à
Lui, n'osant pas prier son Divin Père dont la
puissance les épouvante. Il écouta donc Mathu-
rin, pendant que Catiche l'enveloppait délicate-
ment et tendrement dans les plis du manteau
tissé avec les fils que sa Sainte Mère accroche
aux branchettes.

Mathurin était bien content en retournant à
sa cabane, Catiche était très heureuse et Jean-
nin riait aux flocons de neige qui, comme des
papillons, venaient se poser sur son visage et
ses menottes roses.

L'hiver fut dur ; mais, dans la pauvre ca-
bane, on ne sentait pas le froid, car, par un
miracle inexplicable, le fil, qui du manteau
divin s'était enroulé autour du poignet de l'en-
fant du berger, ne s'était pas rompu, s'allon-
geant à mesure que le chemin se faisait plus
long, invisible pour tous les humains, mais
reliant toujours les deux petits... Jésus dans son
sanctuaire, Jeannin sous son pauvre toit, et cela
suffisait pour que dans l'humble cabane le froid
n'arrivât pas à sévir, et que le maigre souper
parût succulent.

Hélas ! les gens de la côte commettaient pé-
ché sur péché, n'adorant pas Dieu, se moquant
de ses commandements, ne faisant plus absti-
nence, désirant le bien de leur voisin, et la
colère divine grondait dans le Ciel.

— Ces pécheurs méritent châtiment, déclarait
Dieu le Père, et je veux les punir de mécon-
naître mes lois.

Le petit Jésus étendait alors entre le Ciel et
la terre le manteau qui lui avait été offert par
Catiche en disant :

— Seigneur, mon Dieu et mon Père, ayez
pitié de ces malheureux ; ils ne sont pas entiè-

rement pervertis puisqu'ils me vêtent de si magnifique façon.

Et le Bon Dieu souriait dans sa grande barbe blanche, apaisé par la supplication de son Fils bien-aimé et l'offrande d'une pauvre famille.

Toutes les patiences ont des bornes cependant, même la patience divine ; aussi, un jour que les gens de la côte avaient fait ripaille du matin au soir, oubliant de prier Dieu, blasphémant son nom, s'empiffrant de chair en temps de carême, profitant de ce que quelques-uns avaient bu tout leur saoul pour s'approprier leur bien, Dieu étendit la main sur la côte coupable en disant :

— Périssiez sur la terre, allez expier au purgatoire, afin qu'un jour je puisse vous ouvrir les portes de mon saint Paradis.

Le vent se mit à souffler avec fureur, la pluie tombait comme aux jours lointains du déluge, la terre tremblait devant le châtiment, et la mer, obéissant à la volonté divine, s'étendait implacablement sur les prairies, les guérets, les forêts, les chaumières et les châteaux.

Mais la Vierge Marie ne voulait pas que les images de son cher Enfant disparaissent dans la tourmente, et vite... vite... entourée de son cortège d'anges, à travers les éclairs, la pluie et le vent, elle descendait vers la côte, allant recueillir dans les églises tous les Jésus de pierre.

Avant relevé un pan d'azur de sa longue robe étoilée, elle l'emplissait de toutes les petites statues représentant son Divin Fils, ne s'apercevant pas que la dernière qu'elle prenait était enveloppée dans un manteau fait de ses propres fils.

Ayant achevé son pieux voyage, elle prit son vol vers le Ciel, joyeusement entourée par sa cohorte angélique qui chantait ses plus doux cantiques.

La Vierge allait lentement... lentement... elle se sentait très lasse et ne voyait pas que le pan de sa robe s'était déchiré et que, une

à une, toutes les images bénies glissaient au fond de la mer.

Bientôt, elle n'en garda plus qu'une seule qu'elle tenait tendrement pressée contre son cœur.

C'était celle enveloppée dans le manteau offert par Mathurin, tissé par Catiche, et dont un fil était demeuré au poignet du petit Jeannin.

Que se passait-il dans la cabane du berger pendant que s'engloutissaient des villages tout entiers?

La veille, Mathurin avait fait paître ses moutons ; Catiche avait tissé une chaude cotte pour son enfant, et, le soir, les parents ravis avaient joué avec leur cher trésor.

La nuit venue, ils s'étaient endormis paisiblement, obéissant à un désir de leur doux tyran qui avait voulu partager leur couche et, de ses bras mignons, les tenait encore embrassés alors que le sommeil avait déjà clos leurs paupières.

Lorsque la côte se couvrit d'eau et que la Vierge Marie quitta le ciel pour venir sauver les images de son Fils, Jeannin souriait à son joli rêve...

Il se voyait enlevé dans les airs, soutenu par les tendres bras de ses parents, et, comme il avait peur de tomber, il serrait bien fort ses deux protecteurs par le cou.

Un baiser le réveilla.

Oh ! ce baiser... jamais le petit Jeannin, si aimé, si choyé, si embrassé, n'en avait reçu de pareil.

Baiser de feu et de neige qui, en touchant sa chair, alla jusqu'à son cœur.

Ouvrant les yeux, il vit, devant son regard extasié, une demeure qu'aucune voix humaine ne saurait décrire et, penché vers lui, un bel enfant à la longue robe de lin immaculé, dont le visage rayonnait de tant de bonté que le petit Jeannin joignit les mains en balbutiant le premier mot qui jaillissait de ses lèvres :

— Jésus !

Le baiser posé par l'Enfant Dieu sur le front de son frère de la terre avait fait comprendre le doux miracle d'amour au petit Jeannin.

Le fils du berger avait toujours au poignet le fil de la Vierge. Cette fois, le fil ne s'était pas tendu, et, malgré sa ténuité, ne s'était pas rompu.

C'est pourquoi la Vierge volait si lentement vers le ciel, c'est qu'elle emportait Mathurin et Catiche que l'enfant serrait tendrement dans ses bras.

Le berger et sa femme continuent leur sommeil merveilleux dans le Ciel ; ils sont veillés par des anges et, à chaque aurore, comme à chaque crépuscule, Jésus et Jeannin vont baiser leur front serein.

Quelquefois, sur la mer, les nuits de brume, on voit des ombres blanches aller, venir, s'enfoncer, revenir, disparaître. C'est le petit Jeannin qui a quitté le Ciel pour venir fouiller l'océan afin de rendre à la Vierge Marie une des images de pierre qu'elle a laissé glisser de sa robe d'azur.

Il n'est pas seul, le petit Jeannin ; les anges l'accompagnent, et, quelquefois, lorsqu'une âme a satisfait à la colère divine, Jésus descend vers les flots pour recueillir la repentie et lui ouvrir les portes du Ciel.

Lorsque les pêcheurs voient ces lueurs blanches, ils se signent dévotement et prient l'âme pardonnée d'intercéder pour eux.

Constant Schurey acheva d'une voix grave :

— C'est une légende des veillées, mais qui prouve une chose : c'est que, si ténu que soit le fil qui nous rattache au Ciel, il ne faut jamais désespérer de la bonté divine.

Les yeux fixés sur la mer, à la place où avait existé la cabane de Mathurin et de Catiche, je ne répondis pas, encore sous le charme de ce naïf récit, et je fus reconnaissante au peintre de le voir s'éloigner sans ajouter une parole.

En roulant vers le mont Saint-Michel, il me semblait encore l'entendre parler, et mes yeux

se levant rencontrèrent son regard posé sur moi.

J'ai rougi.

Pourquoi ?

J'ai rêvé longtemps les yeux ouverts, et le réveil me place de nouveau dans le pays des légendes merveilleuses, car nous voilà en face du menhir du *Champ dolent*. Nous quittons les autos ; sous la conduite du vicomte Hubert, nous visitons la vieille cité doloise, sa cathédrale et ses curieuses maisons à porche.

Constant Sehurey m'a offert son bras et j'ai accepté avec un certain plaisir, non pas que je sois une enragée *flirteuse* et que je ne perde pas une occasion de me rapprocher du peintre, mais j'avoue que sa cour discrète me plaît et que j'éprouve du plaisir à l'écouter... peut-être parce que je vois de plus en plus s'éloigner de ma tête brune la couronne de vicomtesse.

Est-ce donc par dépit que j'agisrais?... Pour cela, il faudrait que le vicomte Hubert eût paru s'intéresser un peu plus spécialement à moi qu'il ne l'a fait, puis qu'il eût cessé ; et jamais rien de tel ne s'est produit ; alors, écartons le dépit ; c'est donc *uniquement* pour lui que Constant Sehurey me plaît.

Jusqu'à hier, j'en doutais ; une parole a presque décidé de mon avenir, mais j'anticipe.

Nicole tient la tête de notre petite caravane avec le prince Carioli. Il est très gai et ma joyeuse amie rit aux éclats, imitée par Arlette d'Auberive marchant entre le vicomte Hubert et son mari.

Plus gravement, le peintre et moi les suivons, devisant des choses du passé. Il connaît cent récits merveilleux, des légendes captivantes, et, sous le radieux soleil, il fait revivre les siècles morts sous nos yeux éblouis.

Véritablement, il m'enchanté, je l'écoute avec le plaisir le plus vif, je sens la pression de son bras se faire un peu plus forte et je continue à sourire.

Il s'enhardit et murmure tendrement :

— Marie... chère Marie...

Je ne puis définir l'impression que j'éprouve, je m'écarte brusquement ; le spectacle que nous avons sous les yeux devient le prétexte de mon mouvement.

— Oh ! voyez donc...

Ma main tendue désigne la vue incomparable que nous avons de ce point sur le mont Saint-Michel, la baie de Cancale et le Marais.

— Tout ce que vous découvrez était jadis recouvert par la forêt de Scissy, explique le comte d'Aubau qui vient de nous rejoindre en compagnie de M^{me} d'Aubau, Delvanc, Hardouin, et du capitaine Daquet.

Un long instant, nous nous taisons ; puis le silence est coupé par un sanglot brusque.

C'est Nicole qui manifeste son émotion.

Cela nous fait rire, le charme est rompu.

— En route... en route..., crie le vicomte d'Auberive, allons déguster l'omelette de la mère Poulard.

Je demande une explication, et c'est la comtesse qui me la donne en souriant.

— On ne va pas visiter la *merveille* sans s'arrêter pour manger une omelette chez la mère Poulard... qui, d'ailleurs, doit être morte depuis longtemps, mais l'enseigne est demeurée ainsi que la spécialité des omelettes, jaunes, dorées, onctueuses.

Gaiment, nous revenons vers les autos et roulons vers le mont qui doit sa gloire à saint Aubert. Un arrêt devant le Couesnon, ce grand fleuve que l'astronome grec Ptolémée confondait avec la Seine.

Je prononce son nom et Arlette s'écrie drôlement :

— Que raconte-t-il, le sire Protée ?

Nous rions et je dis :

— Ne confonds pas Ptolémée, auteur d'une célèbre composition mathématique et d'une géographie, avec Protée, un dieu marin.

— Oh ! fait-elle piquée, je ne suis pas un bas bleu, *moi*, et je croyais qu'au bord de la mer il serait plutôt question d'un dieu marin que d'un astronome grec.

— Ma petite Arlette, tu ne rates jamais l'occasion de dire une bêtise, déclare le vicomte d'Auberive avec une supériorité indulgente qui fait bondir sa femme, et j'en viens à souhaiter que, semblable à Protée, je puisse changer de forme à volonté lorsque je te vois ouvrir la bouche.

Les yeux d'Arlette lancent un éclair ; il va y avoir de l'orage dans le ciel de cet aimable ménage, mais le comte d'Auban le conjure en déclamant :

Li Couesnon a fait folie :
Si est le Mont en Normandie.

— Tiens, s'écrie la versatile Arlette, je croyais qu'on disait :

Ly Couesnon qui par folie
Mit le Mont en Normandie.

— La première citation est plus ancienne, déclare le comte ; voyez-le, ce Couesnon marneux, maussade, toujours l'air hargneux, qui quitte son lit pour s'égarer dans les grèves, comme coquetière (1) ivre, et qui, de la droite du mont Saint-Michel, a sauté à sa gauche.

Cette *folie* a sa légende, et la comtesse nous promet de nous la conter ; cela suffit pour ramener un sourire sur la lèvre boudeuse d'Arlette.

Le beau temps a reparu.

Je reviens vite à notre excursion, car, vraiment, nous avons un spectacle magique sous les yeux.

Le mont avait grandi devant nous dans une splendeur d'apothéose, ruisselant, du faite à la base, de l'or éblouissant du soleil de septembre.

Masse énorme, la ville de Saint-Michel encastree dans le roc, s'y étageait orgueilleusement au-dessous de la plate-forme où se dressait majestueusement le château dominé par l'église.

Quittant le mont du regard, je fus choquée

(1) Pêcheuse de coques.

par la vue du tramway qui devait nous y conduire. J'aurais aimé m'y rendre montée sur une blanche haquenée, guidée par de vieux Bretons habiles à reconnaître les tangles (1), les lisses (2) et les paumelles (3), mais nous ne sommes plus au xvi^e siècle, et le tramway a du bon puisqu'il nous conduit sans danger et sans fatigue.

Nous voici donc à quelques pas de la *merveille*, et, cependant, nous n'éprouvons pas l'envie d'aller lui offrir notre hommage d'admiration, car... nous avons faim. Il y a longtemps que midi a sonné, nos estomacs réclament impérieusement l'omelette de la mère Poulard, suivie d'une matelote délicieuse et d'un poulet doré à point.

La maison n'est pas luxueuse, mais la cuisine est bonne.

Une jolie Bretonne, portant son seyant costume, nous sert et nous demande familièrement si nous passerons la nuit au mont.

— Pourquoi? demande M^{me} Delvane.

La gentille fillette répond :

— Pour la marée, Madame, *il paraît* qu'elle est unique.

— L'est-elle à vos yeux, questionne le prince Carioli.

Les ailes fragiles de la coiffe de dentelle s'immobilisent, les beaux yeux deviennent rêveurs, la bouche rouge se pelotonne en une moue contemplative, et la petite Bretonne, qui doit avoir des ascendants normands, répond d'un ton convaincu :

— Pour unique, on le dit, et, pour de l'eau, il y a de l'eau.

Arlette s'écrie :

— Mais oui, couchons ici, ce sera amusant comme tout.

— Je ferai le *fourrier*, déclare gaîment l'aviateur.

(1) Tangles, génésiquement : grèves.

(2) Lisses, sables délayés par les courants souterrains.

(3) Paumelles : grèves solides.

C'est décidé.

Demain, nous nous rendrons compte par nous-mêmes si la marée du mont Saint-Michel a usurpé sa réputation, ou si c'est simplement de l'eau, comme l'affirme si catégoriquement notre petite serveuse.

La porte d'entrée du couvent se trouve à plus de quarante mètres au-dessus du niveau de la mer et, arrêtés quelques instants, nous contemplons un spectacle enchanteur ; puis, l'un derrière l'autre, nous nous engageons dans l'escalier de pierre qui monte entre les deux tourelles de défense. Dans la salle des gardes, nous nous groupons de nouveau devant une cheminée monumentale surmontée de l'écu abbatial du cardinal Guillaume d'Estouteville, trente-deuxième abbé de Saint-Michel.

Nous continuons à monter.

C'est l'énorme réfectoire d'art roman dont la majesté nous semble d'une grandeur trop lourde pour nos épaules de mondains ; les dortoirs nous écrasent par leur aspect austère. Il semble presque, sous ces murs épais, que l'air se raréfie. Nous sommes rejetés à plusieurs siècles en arrière et nous parlons à peine... peut-être parce que nous sentons en nous le malaise de notre petitesse devant la grandeur du passé. L'émerveillés, nous nous arrêtons au seuil de la salle des chevaliers.

Mélange de roman et de gothique, c'est déjà la caresse d'un siècle plus près de nous à la rudesse des chevaliers bardés de fer qui ont hanté cette salle splendide.

Enfin c'est le cloître ; notre admiration grandit à chaque pas, nous ne nous lassons pas de porter nos regards des rangs de colonnes isolées ou reliées en faisceaux gracieux aux voûtes dont les nervures se montrent délicatement fouillées.

Quels artistes incomparables ont donné libre cours à leur fantaisie, reproduisant cent fois le même modèle qui apparaît toujours plus nouveau, plus hardi, plus gracieux. L'œil parcourt l'infini de l'exécution, je vois briller le

regard de Constant Schurey, il pâlit, joint les mains et murmure à mi-voix :

— Je peux revenir sans cesse ici, j'y subis toujours la même impression profonde.

A ce moment, mon cœur bat à l'unisson du sien, nos sensations sont les mêmes, j'en suis certaine. Nous sommes auprès l'un de l'autre, sa main cherche la mienne qui ne se dérobe pas, le sang afflue à mon cœur, je m'éloigne précipitamment pour gagner la basilique et retrouver Maman, mais je suis troublée, inquiète.

Le capitaine Daquet m'offre son bras et je l'accepte, car, subitement, je me sens très lasse.

Dans la mystérieuse lumière des vitraux, il semble voir encore les ombres des moines assis dans leurs hautes stalles, et le peuple pieux emplir les bas-côtés pendant que, fulgurant au-dessus de l'autel, on s'imagine que va apparaître la figure de l'archange au-dessus de la devise du mont : *Immensi tremor Oceani*, et que, sous les voûtes sonores, des âmes volant sans bruit susurrent les mots héroïques de la vieille devise bretonne : *Potius mori quam fœdari*. A pas lents, nous faisons le tour de la basilique. Hélas ! ce n'est plus un lieu de recueillement et de prière, mais seulement un pèlerinage de curiosité pendant lequel, instinctivement, on se sent plus près de Dieu, parce qu'on est plus loin des hommes.

Et c'est la descente, l'achat des inévitables cartes postales, des souvenirs qui serviront, dans l'avenir, non pas à rappeler les merveilles contemplées, mais à enlaidir les images que l'esprit aura emportées de cette visite.

Tous, toutes, nous nous laissons tenter et dévalisons les éventaires de cartes et de bibelots ; les stylos apparaissent aux doigts, ils courent sur les petits rectangles au-dessous du mot : *Correspondance* ! Nous signons... signons... des cartes postales, puis nous visitons la ville, mais ces ascensions continues, ces descentes sans cesse renouvelées, nous lassent ; nous nous dirigeons vers l'hôtel où le capitaine Daquet a retenu nos chambres et, après



dîner, nous nous séparons pour nous reposer, promettant de nous lever de bonne heure le lendemain.

Un baiser de Maman m'a réveillée.

— Debout, fillette, dit-elle gaiement, le thé et les rôties nous attendent, et, si tu tardes, la marée se passera de toi.

En quelques minutes, ma toilette est faite et j'ai déjeuné ; nous rejoignons nos amis ; seule, Arlette est en retard ; nous l'attendons quelques minutes ; le vicomte d'Auberive fait la navette de son appartement à la salle à manger de l'hôtel... « Arlette va être prête »... A chaque apparition, il nous l'affirme, mais sans sincérité.

Enfin, il apparaît, navré et furibond, et dit :
— Partons.

Toujours indulgente, Maman demande une dernière minute de grâce pour la vicomtesse, mais son mari déclare :

— Elle a renversé sa poudre de riz et, parce que pour rien au monde elle ne voudrait changer de *marque*, elle a envoyé une femme de chambre avec l'ordre de *faire* tous les parfumeurs de la ville, si c'est nécessaire.

Nous partons. A peine sommes-nous arrivés sur la plate-forme que la petite vicomtesse nous rejoint, remuante, froufroulante, parfumée, fraîche comme une rose, et toute rieuse ; elle va passer son bras sous celui de M^{me} d'Auban en disant câlinement :

— Vous nous avez promis la légende du Couesnon, voilà le moment.

La comtesse sourit et acquiesce.

Autour de nous, les touristes, attirés par la magie du spectacle promis, se réunissent par groupes et scrutent l'horizon.

Nous nous écartons de quelques pas et l'aimable femme commence.

— Vous qui n'êtes pas Bretons, vous n'avez jamais entendu parler du *Lutin des Tangues*.

Tirez une ligne droite de Cancale au pays Nantais, passez par Cornouailles et le pays de Léon, longez la Ceinture Dorée, arrêtez-vous à

Paimpol, descendez à Saint-Brienc, faites un saut dans les terres jusqu'à Châteaulin et Rohan, revenez à Lamballe, montez au cap Fréhel, zigzaguez le long de la côte, quittez la mer pour la Rance, allez vous asseoir à Dol, et partout demandez ce qu'est le *Lutin des Tangues*.

Toutes les bonnes gens vous répondront :

« — Mes vrais amis, ne mentons pas ; je le sais sûrement par ma cousine, qui le tient de sa grand'mère, laquelle le savait d'une pêcheuse de Cornouailles, dont la tante devait être allée au pays Nantais ou ailleurs, car elle l'avait appris d'une vieille du bourg de Cherrueix ni loin ni près d'Avranches, je dois le dire, ça dépend si l'on vient du Cotentin ou de l'Angevin. »

Le *Lutin des Tangues*, mais c'est le ver luisant caché dans l'herbe, le feu follet des marais, la brise marine qui murmure au large, le fantôme qui vous suit la nuit, l'esprit qui vous précède le jour en dansant dans le poudrolement du soleil.

Où le voit-on ? Comment est-il ? Que fait-il ?

Autant de questions oiseuses devant lesquelles un Breton — qu'il baragouine ou parle français — haussera les épaules.

On le voit ici, là, ou ailleurs ; il est comme il est, et il fait ce qu'il veut.

Aussi vrai que dans le pays normand tout est pie et rien de franche couleur, pas plus les gens que les paroles, la chose se passait longtemps avant la venue au monde de la bonne duchesse qui glissa la noble Bretagne au doigt du Roy Charles VIII, pour la remettre ensuite à l'annulaire de Louis XII en colifichet de mariage.

Donc, la chose se passait alors que les Bretons étaient déjà de beaux gars et les Normands de malignes bêtes plus futées, pour la malice, qu'un farfadet de nos guérets, et comme chacun sait qu'une fée a mille fois plus de *méchantise* qu'une femme, je vous laisse à penser ce que contenait la cervelle de la *Fée des Marnes*.

Un triste apanage que ces marnes, mes

bonnes gens. Figurez-vous de la résine racornie mêlée à de la mélasse gâtée ; c'est l'aspect de la terre normande où ne poussent que des herbes grasses et des pommiers rabougris.

Et à côté de ces marnes gluantes, c'était le sable doux, léger, doré ; aussi, sans mentir, ni dire un mot qui ne soit pas vérité vraie, vous pensez si la *Fée des Marnes* jalousait le *Lutin des Tangues* ; mais elle le jalousait comme une femme qu'elle était, en lui souriant de ses dents blanches, en le cajolant de sa main douce, et lui, l'innocent, la plaiguait d'être condamnée à vivre au fond des marnes noirâtres, quand on est si douillettement au milieu du sable blond.

De la pitié entre homme et femme naît l'amour, dit-on, et un lutin est cent fois homme comme une fée est mille fois femme ; aussi, voilà notre naïf Breton s'éprenant de la maligne Normande, tant et si bien, qu'un jour il parla accordailles.

Tous les farfadets de la côte du Tréport à Paimbœuf entrèrent en liesse, s'entretenant de noces et de festins, puis ils pensèrent à la demeure qu'allaient choisir les futurs époux.

Chaque nuit, sous les rayons argentés de la lune, ils se réunissaient, les gais esprits follets, échafaudant de miraculeuses visions dont les grèves, comme un miroir magique, donnaient le mirage à leurs yeux.

Le jour du mariage il y aurait une procession dans laquelle tous les invités seraient vêtus d'or et de pourpre ; les lutins et les fées s'égaieraient dans des bocages enchantés ; les Korrigans, longue barbe et bonnet pointu, danseraient longuement au son des binious ; sortant des flots d'émeraude, les sirènes tourneraient en rondes folles ; tous les lutins seraient de la fête, pas une fée ne serait oubliée !

Tous et toutes festoieraient sur les lisses brillantes que le pied d'un humain ne peut effleurer sans s'embourber. Les farfadets aiment la gaîté, le rire, la danse ; aussi les nôtres, pour prouver leur joie, se mettaient-ils quelquefois à tourner

de singulière façon, leurs mains et leurs pieds touchant alternativement le sol.

Ceci est si vrai qu'un gentil coquetier, s'étant attardé dans les Paumelles, un soir, fut spectateur de ce divertissement. Il le trouva si plaisant que dès le lendemain il l'imita à la paroisse d'Antrain où se dressait sa mesure.

Hop ! sur les mains... hop ! sur les pieds... deux tours et l'avance est d'une toise... jeu charmant dont la tradition est venue jusqu'à nous et dans lequel excellent les jolis blondins bretons.

Hop ! sur les mains... hop ! sur les pieds... cela s'appelle *faire la roue*.

Voyez-vous, braves gens, les farfadets faisant la roue sur les tangues, baignés par les lames courtes de la mer, éclairés par la lueur des étoiles et les rayons pâles de la lune?... les voyez-vous s'engouffrer dans les grottes, plonger au fond de l'Océan, escalader les monts, dégringoler dans les précipices à la recherche d'un palais digne des futurs époux.

Pauvres farfadets bretons s'évertuant à assurer le bonheur de l'une de ces bêtes malignes de Normandie ; qu'elle soit femme ou fée, c'est toujours le vice habillé.

La *Fée des Marnes* laissait dire et faire ; elle avait son idée et vous allez en voir la malice.

A chaque nouvelle merveille offerte par les farfadets, la belle pleurnichait, disant qu'elle ne voulait pas partir si loin de ses blés drus et de ses pommiers doux.

A chaque refus, le palais approchait de Normandie et bientôt les pauvrets — je parle des farfadets — arrivèrent aux limites de Bretagne.

Le *Lutin des Tangues* se désolait bellement lorsque, feignant la jubilation, la fée s'écria :

— Vous et moi sommes de chaque côté du Couesnon et n'osons le franchir ; pourquoi ne le choisirions-nous pas pour notre demeure, vous y retrouveriez votre sable d'or et je n'y oublierais pas ma marne noire.

Homme ou lutin, bien fol est celui dont le cœur est pris.

Le *Lutin des Tangues* déclara qu'aucune idée ne pouvait être meilleure.

Ne sachant pas mentir, je ne vous conterai pas les splendeurs du mariage ; d'ailleurs, peut-on décrire les fêtes de la mer, les flottes qui, toutes voiles déployées, cinglent sur les eaux berceuses ;... parle-t-on des forêts jaillies du sol en une seule nuit et évanouies à l'aurore... peut-on reproduire les sons harmonieux qui s'échappent des roseaux, montent de l'eau et descendent du ciel, ... les yeux ne se ferment-ils pas, éblouis, devant la blancheur des dentelles, la pourpre des vêtements, l'étincellement des pierreries... Qu'il vous suffise de savoir que les fêtes durèrent tout le long d'une année... ni plus ni moins... que le récit vienne de Villeguieu-les-Poëles, de Coevrons, des bords du Don ou du plateau de Rohan.

Le *Lutin des Tangues* ne trouvait rien de si doux que sa madrée commère qui riait sous cape de le voir si follement épris.

A peine les fêtes finies, la *Fée des Marnes* bâilla, déclarant qu'elle s'ennuyait au logis, et qu'un voyage aurait son agrément.

Comment faire cependant !... le mari peut sortir pour son travail, la femme ne doit pas quitter la maison ; voilà le lutin bien marié, mais la fée dit, en le mignotant :

— Qu'à cela ne tienne, donnez-moi seulement votre assentiment.

Sot comme amoureux, le lutin y consentit et voilà le Coënesnon qui se mit à danser, à sauter, de ci, de là, comme cabri à la prairie.

C'était la malice de la *Fée des Marnes*, Normande de Normandie à qui le mont Saint-Michel faisait grande envie, et qui n'avait trouvé que ce moyen pour l'accaparer, car, en une seule nuit :

Le Coënesnon pris de folie
Mit le Mont en Normandie.

Le lutin se fâcha, ... oui dà... et défendit à la bête maligne de faire danser encore son logis.

C'est avec entrain que la comtesse avait

parlé, et nous trouvions cette légende ravissante, lorsque le prince Carioli, interrompant nos remerciements, annonça :

— La marée...

Inoubliable spectacle !...

Tout à l'heure la grève paraissait sèche, et la voilà recouverte par les flots écumeux. La mer bondit, s'élance, comble les espaces vides, s'étale, victorieuse et splendide, sur une surface immense.

Subjugués, muets, immobiles, nous contemplons les vapeurs mystérieuses qui semblent apporter, d'un pays lointain, les derniers farfadets, dansant une ronde éperdue dans la splendeur du soleil qui se lève.

A ce moment une main a pressé la mienne ; je n'ai pas eu besoin de me retourner pour voir celui qui, par ce geste, voulait partager plus intimement mon émotion.

Constant Sehurey murmurait à mon oreille :

— Ne dites rien, je ne vous demande rien, mais voilà le décor que je rêvais pour mon aveu. Marie... chère Marie... petite étoile de la mer, mon cœur a besoin de votre amour, je ne puis être heureux si vous ne partagez pas ma vie... Je vous aime... Marie... ne détournez pas la tête... ne répondez pas... une seule parole briserait le charme de l'heure présente ; laissez seulement votre main dans la mienne.

Tremblante, je n'ai pas fait un geste.

4 Septembre.

Comme la terre est petite !

Maman reçoit une lettre de M. Berthier dont j'extrais ce passage :

« Quelques lignes de Marie, concernant sa femme de chambre, me bouleversent.

« J'avais vingt-cinq ans et je venais d'obtenir mon titre d'ingénieur, mais pauvre, inconnu, sans relations et sans protection, je ne trou-

« vais pas à me caser comme je l'aurais voulu.

« Désolé, j'acceptai une place en Angleterre,

« à Reading, chez un constructeur qui, voyant
« en moi un homme jeune et travailleur, m'ac-
« corda sa confiance et m'aida de ses conseils
« et de son expérience.

« C'était un vieillard déjà, dont le fils était
« de quelques années mon cadet. Ce fils, qui
« avait fait de brillantes études, dédaigna bien-
« tôt la petite maison de Reading, et songea à
« créer quelque chose de très grand à Londres.

« A ce moment, je venais de passer deux
« mois en France où j'avais connu celle qui
« allait devenir ma chère femme ; elle aurait
« souffert de quitter sa famille et le continent,
« c'est pourquoi je n'acceptai pas les proposi-
« tions que me fit James Burke de le suivre à
« Londres.

« Je rentrai donc définitivement en France
« où, grâce à la protection du vieux Burke, je
« devins le collaborateur de votre mari.

« Jamais je n'ai oublié la bonté un peu froide
« de mon premier patron, ses conseils éclairés,
« sa sincère bienveillance, et ce nom de Burke,
« que je viens de lire, m'a ému profondément.

« Certes, il n'est pas rare en Angleterre, et
« quelle catastrophe serait donc arrivée pour
« que miss Kate Burke, si elle était la fille de
« James, soit réduite à cet humble emploi de
« femme de chambre ?

« Si vraiment elle appartient, de près ou de
« loin, au vieux Burke, veuillez la prier d'ac-
« cepter l'hospitalité que nous serions heureux,
« ma femme et moi, de lui offrir.

« A Mantes, l'air est pur ; chaque dimanche
« André nous consacre sa journée ; un peu
« d'anémie est facile à guérir et je serais si heu-
« reux de pouvoir payer aux Burke la dette de
« gratitude que j'ai contractée envers eux. »

Immédiatement, Maman a interrogé Kate.

Elle a pu nous prouver, par ses papiers et des lettres, qu'elle est la petite-fille du vieux Burke, le Reading.

James, son père, était venu s'installer à Londres où il s'était marié et avait lancé une très grosse affaire.

Son industrie marchait bien, mais, hélas ! il voulut jouer à la Bourse ; quelques opérations malheureuses firent une première brèche à sa fortune qui sombra définitivement par la fuite d'un banquier véreux.

Frappée, en plein bonheur et en pleine quiétude, la mère de Kate mourut quelques mois après leur ruine, rejoignant le vieux Burke qui était parti avant les heures douloureuses.

James lutta en désespéré, mais que pouvait-il faire ? ses facultés mentales avaient été atteintes cruellement. Il s'acharna maladroitement à se relever, s'enfonçant chaque jour davantage dans la misère hideuse qui déjà le frôlait de son aile noire.

Tombé dans une profonde détresse, il s'expatria, confiant sa fille unique au dévouement d'une vieille demoiselle institutrice.

Hélas ! pas plus à l'étranger qu'en Angleterre, le malheureux ne put refaire sa vie ; il mourut à la tâche.

Kate avait dix-huit ans, une bonne instruction, une éducation parfaite ; elle aurait pu briguer une place de lectrice, de dame de compagnie, de gouvernante ou d'institutrice ; toutes positions intermédiaires, très pénibles, justement parce qu'elles ne sont pas définies et qu'elles forment la ligne de démarcation entre les maîtresses de maison et les domestiques.

La jeune fille choisit courageusement le rôle de femme de chambre, et débuta chez la marquise Diégo-Frontès.

Elle avait donné ces explications douloureuses de sa voix calme, gardant son attitude réservée et digne.

Maman lui communiqua la lettre de M. Berthier ; et je vis ses joues pâlir et ses mains trembler.

— Que dois-je répondre, demanda Maman ? Celui qui réclame comme un bonheur de s'acquitter envers vous de la dette contractée envers votre aïeul est notre ami ; sa femme possède le cœur le meilleur que je connaisse, c'est une mère que vous retrouveriez ! Vous

avez besoin de soins, de repos, de tranquillité. Que décidez-vous?

Kate dit simplement :

— J'accepte.

Il y avait une telle dignité dans ses paroles et son attitude que, subitement, je me sentis petite auprès d'elle.

A sa place, si le malheur s'était abattu sur moi, aurais-je eu son courage?

6 Septembre.

Pour la première fois depuis son aveu, je me suis trouvée seule aujourd'hui avec Constant Schurey.

C'était sur la plage.

Il s'est approché de moi et, bien bas à mon oreille, il a prononcé tendrement :

— Je vous aime !

Je suis demeurée troublée et malheureuse.

Quel sentiment m'empêche donc de prendre ma chère Maman pour confidente.

7 Septembre.

Kate nous a quittés ce matin ; une dépêche l'a précédée à Mantes.

9 Septembre.

Papa est arrivé à l'improviste. L'impression que j'ai ressentie au 15 août s'est précisée cette fois avec plus de force. Mon cher père vieillit.

Je serais très inquiète si je ne l'avais pas entendu s'entretenir avec Maman de la crise formidable que traversent les affaires.

— Tout le commerce s'en ressent, les commandes diminuent et nos bénéfices seront nuls cette année, a-t-il déclaré.

— J'aurais pu en faire cependant, a-t-il ajouté, mais pour cela il aurait fallu que je réduise la production. C'était le chômage pour les ouvriers que je renvoyais puisque partout c'est la même chose. J'ai préféré perdre un peu et ne

pas amener la gêne et peut-être la misère chez les artisans de notre fortune.

Maman l'a embrassé avec effusion.

— Tu as bien fait, approuva-t-elle d'une voix émue ; d'ailleurs, ne sommes-nous pas assez riches pour être généreux.

Mes chers Parents ignoraient ma présence ; ils s'entretenaient dans le salon dont la fenêtre était ouverte, et j'étais assise sur la terrasse à quelques pas d'eux.

En les découvrant une fois de plus si simplement bons et grands, mes yeux se sont mouillés de douces larmes.

10 Septembre.

Au château de Saint-Cast on est en plein dans le feu des répétitions, auxquelles j'échappe puisque je ne parais ni dans le vaudeville, ni dans l'opérette.

Je prépare minutieusement ma causerie sur l'enfance. La comtesse m'a fait venir des brochures traitant des établissements qui existent, et où la jeune fille peut s'initier aux devoirs qui seront les siens lorsque Dieu aura confié un ange à sa tendresse.

Maman m'aide à me débrouiller dans tout ce fatras de papiers.

Combien de mes amies, dont la fortune paternelle a été rapide, souffrent de l'ignorance de leur mère, née petite bourgeoise.

Certes, Maman n'a pas l'instruction étendue que je possède, mais son bon sens, son cœur, son expérience suppléent à ce que les maîtres ne lui ont pas inculqué, et lorsque je me sens embarrassée, indécise, je peux, pour toutes choses, même les plus complexes, lui demander son avis.

Il est toujours juste et éclairé.

A Levallois, Maman a fondé une pouponnière pour les petits de nos ouvriers ; souvent je l'ai accompagnée et je puise dans mes souvenirs des éléments qui me paraissent précieux.

J'aurais voulu que la comtesse me donnât son avis, mais elle s'est refusée, prétendant que

seul celui de Maman prévalait. Ma *causerie* est prête, je m'étudie à la bien scander afin que tout le monde me comprenne.

12 Septembre.

Pour la première fois, Papa nous a parlé longuement de son nouvel ingénieur, M. Lucien Delcombe.

La quarantaine, le front dégarni, l'œil froid, ayant beaucoup voyagé, il a rapporté de l'étranger des conceptions qui *peuvent* être excellentes, mais qui bouleversent un peu les bonnes vieilles idées de Papa ; non pas que mon cher Père ne se tienne pas au courant des choses nouvelles, — il le faut, — mais il est encore le patron d'ancienne roche, qui s'arrête auprès d'un ouvrier pour lui demander des nouvelles de sa femme ou de ses enfants.

Pas à tous, bien entendu ; aux anciens, à ceux qui sont entrés à l'usine, fiers de leur jeunesse, et qui y demeurent porteurs de cheveux blancs.

Certains de ces vieux artisans de notre fortune trouvent leurs invalides aux usines Hardouin. Ceux-là sont heureux.

Les *vieux*, les vraiment vieux, sont à plaindre, car ils étaient trop âgés, lorsque les retraites ouvrières ont commencé à fonctionner, et ce qu'ils reçoivent est si peu... dix sous... six sous par jour (1). Il est vrai, qu'émus de pitié, dans un élan généreux de justice, des industriels ont pris l'initiative de suppléer à l'insuffisance du *secours* accordé, car on n'ose pas prononcer le mot de retraite pour une obole aussi dérisoire.

Les pauvres vieux !... ils sont débiles, chancelants, ils peuvent à peine marcher encore... leur voix est si chevrotante qu'elle ne se fait pas entendre de ceux qui revendiquent le bien-être de l'ouvrier ; ils sont si faibles, si humbles que personne ne s'occupe d'eux.

(1) Ces sommes sont exactes.

Alors, pour ne pas mourir de faim, aussi longtemps que leurs jambes tremblantes peuvent les soutenir... que leurs mains défaillantes ont la force de tenir un outil... que leurs pauvres yeux à demi-éteints peuvent apercevoir la tâche à accomplir... ils'essayent de gagner la bouchée de pain qui suffit à leur appétit, réduit par l'âge et la misère.

Par le froid, la canicule, ils s'en vont trébuchant le long des murs.

Ils n'ont pas le droit de s'arrêter sous peine de mourir de faim, et de la porte de l'usine ils franchissent souvent le seuil du tombeau...

Ces pensées ne sont pas les miennes... car j'ignore la détresse navrante de certaines situations. Est-ce donc Papa qui a parlé de la sorte?... Non... il ne parle pas, Papa... il agit... Les bons vieux trouvent des sinécures à son usine, des sinécures qui n'humilient pas leur légitime fierté... Alors de qui donc ces paroles... dont le souvenir a surgi sous ma plume?...

Ah! je sais... c'est un soir, chez M^{mo} Préfonds... c'est François qui s'exprimait de la sorte.

A propos, il est très heureux, François. Il a trouvé une fort jolie situation de début à Saint-Étienne, grâce à la recommandation d'un professeur de son école.

Un seul ennui : comme il ne veut pas se séparer de sa mère, M^{mo} Préfonds va être obligée de déménager.

Une lettre que Papa a reçue à Paris lui a appris tout cela, et à nous par ricochet.

Oui, je viens de retracer les idées de François... un humanitaire... qui prétend que, si les patrons et les ouvriers se comprenaient, ils s'aimeraient ; et c'est lui encore qui affirmait qu'une société bien organisée devrait s'occuper davantage des pauvres vieux qui ne demanderaient qu'un peu de miséricorde. L'État et les patrons ne peuvent pas tout faire, disait-il avec une chaleur communicative, il faudrait l'aide de tous les travailleurs, de tous ceux qui gagnent

largement leur vie pour donner aux vieillards un tout petit coin pour mourir en paix... un tout petit coin où ils auraient du feu en hiver et, en toute saison, autre chose que le triste pain quotidien, car le vieillard est comme l'enfant, il est gourmand.

Papa n'a pas eu besoin de cette belle leçon d'humanité pour faire son devoir.

Il y a quatre *vieux* à l'usine Hardouin, quatre vieux qui travaillaient déjà avec mon grand-père dans l'atelier de Courbevoie ; les bons vieillards ont leur poste, et pas beaucoup de travail... ils vont, viennent, se croient utiles, se reposent dans une petite pièce bien close contre la grand'porte de l'usine, et là, ils sont censés surveiller l'entrée et la sortie des ouvriers lorsque, en réalité, le concierge est seul chargé de ce soin.

J'ai pu remarquer une chose : c'est que l'ouvrier est *bon*, car pas un seul — et chez nous il y a des titis et des fortes têtes comme partout — pas un ne détrompe ces pauvres vieux, pas un ne s'en moque. Ils sont entourés d'affection et de respect, *parce que mon Père les affectionne et respecte en eux la noblesse du travail.*

M. Delcombe a demandé à Papa le *pourquoi* de la présence de nos *invalides*, et il a reconnu que nous avions raison de les conserver et de leur donner l'illusion qu'ils étaient encore utiles, car *la charité humiliante* ne doit pas exister, mais seul *le travail rémunérateur.*

A côté de ce sentiment que j'estime et comprends, M. Delcombe en a exprimé un autre qui m'a profondément choquée : « Un industriel doit toujours chercher la main-d'œuvre la plus basse afin de pouvoir soutenir la concurrence. »

Voilà des pensées bien sérieuses peut-être pour un journal de jeune fille, cependant je les trouve à leur place quand c'est la fille du grand constructeur Hardouin qui les note.

Même jour, 7 heures.

Il allait être quatre heures lorsque le comte d'Auban est arrivé en auto.

Il était seul et vêtu comme pour une cérémonie.

Pendant plus d'une heure, il est demeuré enfermé avec Papa, et, après son départ, mes Parents ont eu un long conciliabule, puis j'ai été appelée.

Constant Schurey demande ma main. Monsieur d'Auban connaît sa famille, son caractère, sa fortune. C'est un très beau parti, même pour une demoiselle qui a trois millions de dot.

Mes Parents se réservent de faire confirmer les flatteuses affirmations du comte et, si les renseignements sont exacts, je suis libre de décider. J'ai quinze jours pour réfléchir. Je crois... je ne sais pas... je crois que je répondrai « oui ».

Même jour, 11 heures du soir.

Il était au casino.

Il s'est montré convenablement ému, timide et empressé.

Je l'ai *bien* regardé.

Il est bien... il est très bien...

13 Septembre.

Une lettre des Berthier. Ils trouvent Kate délicieuse. André l'a examinée attentivement et il lui a découvert simplement une grande anémie.

Déjà l'aimable fille a conquis le cœur de cette excellente famille, elle se montre heureuse et reconnaissante des soins qui lui sont prodigués.

Elle, un peu froide et si réservée, elle a éclaté en sanglots devant une petite photographie du vieux Burke que M. Berthier conserve comme un talisman.

14 Septembre.

Hier, je n'ai pas vu M. Schurey, ni personne du château de Saint-Cast. Tous les hôtes de la comtesse sont dans le feu des répétitions.

Nicole s'affole littéralement. Elle craint que le prince ne la trouve médiocre dans le rôle qu'elle a accepté. En vain, il lui répète qu'elle sera délicieuse et qu'il l'admira.

Ce matin, au bain, cette pauvre Nicole était pâle d'émotion.

— Je sais parfaitement mon rôle, déclarait-elle d'un petit air piteux qui la rendait encore plus délicieuse, mais c'est la première fois que je joue la comédie, et ce doit être terrible de sentir des centaines d'yeux qui vous scrutent, et de voir des bouches toutes prêtes à sourire de vos bêtises.

Le prince cherchait à la rassurer.

— Ce sont là de vilaines pensées qu'il faut éloigner pour songer que les mains frémissent prêtes à applaudir, et puis je vous ai entendue aux répétitions, vous détaillez vos couplets avec un brio digne d'une véritable artiste. Je vous prédis un succès étourdissant.

— Bien sûr, avoua Nicole, j'ai un filet de voix pour lequel mes parents ont payé assez de leçons, je dois savoir la conduire, et puis cette musiquette est si légère, si gaie qu'on la fredonne sans s'en apercevoir, et si vous n'étiez pas dans la salle, vous, fit-elle, foudroyant son fiancé des éclats d'une fureur factice, je n'aurais pas le trac ; c'est vous qui m'épouvantez.

Sur cette effarante déclaration, elle s'est enfuie, rieuse, après avoir envoyé une affectueuse grimace au prince.

C'est bizarre, je ne tremble pas du tout, moi, à la pensée que Constant Schurey m'écouterait.

Il est vrai que nous ne sommes pas encore fiancés.

1^{er} Octobre.

Quinze jours que je n'ai pas écrit... quinze

jours de doute, de douleur, d'angoisse et de crainte.

O ! mon Dieu, je vous remercie, dans nos malheurs, de nous avoir conservé mon cher Père.

Je voudrais retracer les événements de ces deux semaines écoulées, et je ne peux que pleurer inlassablement devant mon cahier ouvert.

Je le veux cependant.

Nous étions au 15 septembre. La journée s'était levée radieuse, Maman se montrait certainement plus fébrile que moi à la pensée de la petite conférence que j'allais donner, et Papa riait, quoique ému, pour me donner une assurance... qui me manquait un peu.

Nous venions de prendre notre premier déjeuner, lorsque Julie apporta une dépêche.

— Oh ! fit Papa, posant le mince papier bleu à côté de son bol de chocolat, le tracas des affaires va-t-il donc me poursuivre jusqu'ici, car je le sens, continua-t-il gaîment, cela fleure les autos Hardouin.

— Rien de grave ? s'inquiéta Maman.

Papa haussa les épaules.

— Je l'espère, quoique je ne sois pas tranquille avec ce diable de Delcombe comme je l'étais avec mon vieux Berthier ; enfin, nous allons bien voir.

Prenant la dépêche, il l'ouvrit, mais tout de suite nous vîmes son visage s'empourprer pendant qu'il se levait, portant la main à son cou, arrachant sa cravate, son col.

— Qu'as-tu ? s'écria Maman, l'entourant de ses bras, pendant que je prenais tendrement sa main, répétant :

— Qu'as-tu ?

Il voulut répondre et ne le put, mais son geste désignait le télégramme échappé de ses doigts.

Je m'en saisis et du même mouvement, Maman et moi, nous nous penchâmes pour le lire.

Il ne contenait que quatre mots : « Grève déclarée. Revenez. — DELCOMBE. »

— La grève, s'écria Maman avec angoisse, la grève chez nous, où les ouvriers nous respectent parce qu'ils savent que nous les aimons.

Atterrée, ne comprenant pas le *pourquoi* mystérieux de cette nouvelle foudroyante, elle regardait Papa, semblant l'interroger.

Mon pauvre Papa!... le sang quittait son visage, sa respiration se faisait plus normale ; il répondit :

— La grève... elle devait venir... je la prévoyais... Ah ! pourquoi ai-je quitté mon usine?... je me sentais las... je croyais à la nécessité du repos, et cependant j'avais peur depuis le départ de mon vieux Berthier. M. Delcombe possède énormément de savoir, je m'en suis rendu compte, mais il est dur, intransigeant avec l'ouvrier, et c'est cela... ah!... je suis sûr que c'est cela.

Il s'était affaissé sur lui-même en parlant, de grosses larmes roulaient sur ses joues.

Maman et moi nous voulûmes le prendre dans nos bras, mais il nous écarta en déclarant :

— Je pars.

Les domestiques, comprenant qu'il se passait quelque chose d'anormal, apparaissaient timidement aux portes et aux fenêtres, car je crois avoir oublié de dire que nous avions déjeuné sur la terrasse.

Papa commanda :

— Un indicateur.

Ce fut Julie qui l'apporta.

— Voilà, fit Papa, j'ai un train qui me met à Paris vers cinq heures du matin ; c'est celui-là que je prendrai.

— Que nous prendrons, rectifia Maman, car nous ne te quittons pas, mon ami, et puis il ne faut pas t'angoisser outre mesure. Ce n'est peut-être encore qu'une menace que ta présence empêchera de mettre à exécution. Voyons, lorsque tu es parti, les ouvriers étaient comme à l'ordinaire, tu n'as remarqué aucune effervescence, on ne t'a fait aucune réclamation.

— Rien, tout le monde était calme ; un peu de mécontentement, peut-être.

— Pourquoi ?

— Rien de précis, quelques petites modifications apportées aux règlements par M. Delcombe.

— Des modifications justes ?

— Hum !... oui, si l'on veut.

— Sévères ?

— C'est cela, sévères... un peu trop, et j'avais prié M. Delcombe de ne pas les appliquer.

— Il te les avait soumises cependant avant de les décider.

— Non, justement, c'était pendant mon premier séjour auprès de vous.

— Oh ! il avait profité.

— C'était abusif, je le sais, mais que veux-tu, voilà un garçon qui arrive d'Amérique où tout marche un peu plus militairement qu'ici, je te prie de me croire... Il a cru bien faire certainement, en voulant apporter une organisation moderne à une maison également moderne, car il faut bien l'avouer, ma chère amie, Berthier et moi nous étions deux vieux retardataires.

— Qui saviez vous faire aimer, me suis-je écriée, ne pouvant plus taire les sentiments tumultueux de mon cœur, tandis que ce monsieur jette la discorde dès les premiers jours.

— Chut... chut... ma petite Marie, dit Papa, m'apaisant de la voix et du geste. Nous ignorons ce qui s'est passé, et jusqu'au moment où nous connaissons la vérité, nous ne devons pas juger.

— Je suis certaine que les ouvriers ont raison.

— Voyez-vous cette petite révolutionnaire, continua Papa s'efforçant de sourire, eh bien, non, fillette, même si le droit est pour eux, les ouvriers ont eu tort de se mettre en grève, ils me connaissaient, ils n'avaient qu'à s'adresser à moi.

Il répéta :

— Nous ne devons pas juger...
Que les heures nous semblèrent longues jusqu'au moment du départ !

Maman avait téléphoné à la comtesse d'Auban, la priant de m'excuser. Il était impossible que je paraisse en public dans de telles conditions. Si les convenances ne s'y étaient pas opposées, l'état douloureux de mon cœur, à la vue des visages de mes chers parents, y eût suffi.

La comtesse nous exprima tous ses regrets de ne pouvoir accourir auprès de nous, mais elle était dans les derniers préparatifs de la fête de l'après-midi. M. d'Auban, dont la présence était moins nécessaire à Saint-Cast, allait partir immédiatement.

Pendant que Maman s'entretenait avec M^{me} d'Auban, Papa téléphonait à l'usine de Levallois pour avoir des détails.

Ce fut M. Delcombe qui lui répondit... brièvement... que les choses suivaient leur cours.

Cette réponse jeta mon pauvre père dans une profonde anxiété ; cette fois nous ne pouvions plus nous leurrer : ce n'était pas devant une menace que nous nous trouvions, mais en présence de la réalité.

Son mystère nous épouvantait.

En vain, Papa avait demandé des détails, des précisions ; l'ingénieur s'était borné à dire qu'une délégation de grévistes devait se trouver demain à l'usine et voir Papa.

Nous commentions ces paroles ambiguës lorsqu'on annonça le comte d'Auban et Constant Sehurey.

Avec déférence, le peintre venait se mettre à la disposition de mes Parents ; il ajouta, s'adressant plus spécialement à mon Père :

— Mon désir est de pouvoir vous donner une preuve de la grande affection que je vous porte, et de mon infini respect. Je serais heureux de pouvoir vous être utile.

— Merci, fit Papa, en lui serrant cordialement la main, je connais vos sentiments et je sais les apprécier, mais que pourriez-vous ? Je

vais me trouver en face d'un fait accompli, et seul je pourrai en conjurer les conséquences.

Après le départ des visiteurs, Maman déclara :

— C'est très bien, ce geste de M. Schurey.

Le bruit de la grève des usines Hardouin s'était répandu comme une traînée de poudre. Déjà les journaux de Paris en parlaient... pour ne pas dire grand'chose : ... des différends entre l'ingénieur et les ouvriers. La grève, à l'état latent depuis quarante-huit heures, se déclarait brusquement sur l'embauchage de nouveaux ouvriers.

— De l'embauchage, faisait Papa, se promenant avec agitation dans sa chambre où je m'étais réfugiée également, de l'embauchage, en ce moment où la production était déjà supérieure à la vente... quelle folie !... Ah ! être à Paris... savoir... savoir...

Ma pauvre Maman était accablée sous le flot des visiteurs ; tout le Dinard mondain accourait dans l'espoir d'apprendre quelque chose. On avait reçu les premiers visiteurs, et, lorsque la pensée était venue à mes Parents de défendre leur porte, il était trop tard : le salon, envahi, voyait sans cesse de nouveaux visages.

— Oh ! disait mon pauvre Papa en portant ses poings fermés à son visage, tous ces gens-là ne comprendront donc pas que nous désirons nous isoler?... Ils n'auront donc pas la pudeur de nous laisser à notre angoisse?...

Enfin l'heure du train arriva.

Malgré une longue nuit en chemin de fer, nous ne pûmes pas dormir un seul instant, et, en arrivant à Paris, Papa déclara :

— Je file à l'usine ; vous, mes chéries, rentrez avenue du Bois.

— Non, dit fermement Maman, je ne te quitterai pas, ma place est auprès de toi.

— Tu n'y penses pas, ma chère femme.

— Si, mon ami, je désire t'accompagner, *je le dois*.

— Mais Marie?

— Oh ! moi aussi, je vais à Levallois, m'écriai-je.

— C'est de la folie, gémit Papa, et je ne le permettrai pas. Vous allez vous rendre à l'hôtel, ta mère et toi.

— Marie est libre, déclara Maman avec la même fermeté calme, sa place n'est pas au milieu des ouvriers ; mais *moi*, mon ami, ta femme, je dois te suivre. Quant à toi, mon enfant, poursuivit-elle en se tournant de mon côté, je suis absolument de l'avis de ton Père, il faut que tu rentres à l'hôtel.

Je joignis les mains.

— Ne me repoussez pas, suppliai-je ; seule, je mourrais d'angoisse et d'incertitude. Que pouvez-vous craindre pour moi ? Les ouvriers m'aiment, je suis leur amie à tous, je gâte leurs enfants, ne me renvoyez pas.

— Viens donc, acquiesça Papa, en effet *ils t'aimaient...*

Un taxi nous emmena rapidement vers Levallois. Jamais je n'avais vu le Paris matinal, et malgré mes douloureuses préoccupations, je regardais tous ces hommes, toutes ces femmes qui se hâtaient vers les premiers métros, autobus et tramways, pour la course au pain quotidien.

Ils étaient ce qu'étaient nos ouvriers, possédant des figures de *bons types*, et c'étaient des hommes semblables qui s'étaient mis en grève chez nous.

Les mêmes pensées hantaient l'esprit de Papa, car, désignant un groupe rieur, blagueur, la musette au dos, la casquette sur l'oreille, qui bavardait sur un refuge, attendant un autobus, il dit :

— Pourquoi se *sont-ils* révoltés ? Ce sont de braves gens, pourtant.

Le taxi arrivait à la porte Champerret, nous entrions dans Levallois, nous allions savoir...

Devant l'usine, quelques sergents de ville ; pas un ouvrier.

Le concierge n'ouvrit qu'après avoir regardé par le judas de la porte. Il était pâle. Un sou-

pir gonfla sa poitrine en reconnaissant son Patron.

— Ah ! enfin vous voici, Monsieur.

— Oui, Morel, me voici.

Un instant les deux hommes se sont considérés en silence, je sentais les questions se presser sur les lèvres de Papa, et je voyais les yeux expressifs de Morel qui disaient :

— Interrogez-moi, j'ai bien des choses à vous dire.

Papa fit un effort et demanda simplement :

— M. Delcombe est là ?

— Oui, Monsieur, voilà deux jours qu'il dort sur un fauteuil, dans son bureau.

— Deux jours !... murmura Papa.

Ses épaules s'affaissèrent un peu, puis il se redressa, et d'un pas ferme se dirigea vers le bureau de l'ingénieur.

Il nous avait entendu venir et se tenait à l'entrée du couloir.

Papa fit brièvement les présentations.

— M. Delcombe, notre nouvel ingénieur... M^{me} Hardouin, M^{lle} Hardouin.

Le successeur du bon papa Berthier s'inclina froidement, mais ses sourcils haussés exprimaient l'étonnement de nous voir en un semblable moment, et à une pareille heure.

Sur le seuil du bureau, il s'effaça pour nous laisser entrer et passa dans le bureau de Papa afin d'en rapporter des fauteuils pour Maman et pour moi.

Il accomplissait ce geste sans affectation ni galanterie, simple devoir de froide politesse.

Je le regardais et le trouvais tel que je me l'étais imaginé : d'une apparence glaciale, avec un air dur et tenace. Ses yeux bruns exprimaient l'intelligence, et il possédait le front d'un penseur, mais sa mâchoire, avançant comme celle d'un dogue, donnait à sa physionomie un air têtue et presque méchant.

Debout en face de mon Père, qui était assis devant la grande table à dessin chargée d'épures, de croquis, de dessins commencés, il attendait d'être interrogé.

— J'ai reçu votre dépêche, commença Papa, et j'ai lu les journaux d'hier. Voyons, qu'y a-t-il et ne pouviez-vous pas éviter cette grève?

M. Delcombe nous jeta un regard qui signifiait clairement :

— Puis-je tout vous dire devant ces dames?

— Parlez, ordonna mon Père.

— En vérifiant une auto, expliqua l'ingénieur d'une voix froide, j'ai constaté la présence d'un boulon entre l'intermédiaire et le pignon de renvoi ; c'était suffisant pour *fauter* une voiture, n'est-ce pas?

Papa inclina la tête sans répondre.

M. Delcombe continua.

— Cette malfaçon ressemblait fort à du *sabotage*.

— Qui avait monté ces pièces? interrompit Papa.

— Gardon.

— Un ouvrier qui travaille pour nous depuis vingt ans, dont les deux fils sont à l'usine, de bons sujets ; ce n'était qu'une *erreur*, et même, venant d'un autre, cette erreur n'aurait pas été du *sabotage*. Continuez.

— Il fallait une sanction.

Je vis Papa frémir, il dit doucement :

— Le mot est fort et dépasse votre pensée, n'est-ce pas? Vous avez fait venir Gardon, vous lui avez montré sa faute, et il l'a réparée pendant que vous lui savonniez un peu les oreilles.

L'ingénieur se raidit.

— Non, Monsieur, j'ai pris une mesure que j'ai notifiée aux chefs d'équipe, en déclarant que la première application toucherait Gardon.

— Vous n'en aviez pas le droit, puisqu'elle n'existait pas au moment de la faute de cet ouvrier.

C'était ma chère Maman qui venait de jeter cette protestation. M. Delcombe s'inclina légèrement, pendant que Papa calmait Maman du geste.

— Et cette mesure? demanda-t-il.

— Très simple, rééditée d'ailleurs des grandes usines américaines : toutes les malfaçons que la vérification constaterait reviendraient aux monteurs responsables, qui rectifieraient ou recommenceraient à leurs frais.

— Oui, dit Papa, je connais. Mais ceci est grave, Monsieur, et vous deviez attendre mon retour avant de prendre une semblable décision.

— Elle pressait, Monsieur.

— En quoi donc ? je vous prie... Parce que Gardon avait fait une bétise.

— Ce n'était pas la première depuis ma présence à l'usine. Il n'y a pas de semaine que nous n'ayons de la malfaçon.

— Comme partout, je crois, et je dirai *moins* que partout, car, à l'encontre de votre système, j'en avais organisé un autre qui consistait à donner une bonification à l'ouvrier qui n'avait pas eu de malfaçon dans sa quinzaine.

— Cela ne les enrayait pas...

— Mais les limitait. Veuillez réfléchir au travail que nécessite le montage... Tenez, prenez un exemple... une douze chevaux... la ligne d'arbre, les coussinets et les pieds de bielle, il faut quatre jours, trois pour un ouvrier hors ligne, et pendant ces trois ou quatre jours, il ne faut pas une minute d'inattention, pas un oubli ; avouez, Monsieur, qu'une erreur peut être pardonnable, et qu'au lieu de sévir lorsqu'il s'en produit une, il est préférable de récompenser quand le travail est parfait.

— C'est un point de vue.

— Parfaitement... un *bon* point de vue, et je crois que c'est une lourde maladresse de ne pas l'avoir compris comme moi.

— Pardon, Monsieur, je rentre d'un pays neuf où, pendant plusieurs années, j'ai *dompté* des hommes.

— Et c'est de là que vient le mal. En France, il n'y a personne à *dompter*, mais tous les hommes sont à *convaincre* par le raisonnement. On peut les conduire par la fer-

meté, mais toujours alliée à la justice. Les deux mots sont inséparables, et, pour se faire aimer, il faut en ajouter un troisième qui est la *bonté*. Dans la direction d'une industrie comme celle-ci, il est *indispensable* de ne pas confondre l'*intransigeance* avec le *droit*.

Malgré sa froideur, M. Delcombe eut un haut-le-corps.

— Alors vous estimez que j'ai fait preuve d'intransigeance en frappant Gardon.

— Oui, et votre conscience n'hésite pas à vous le crier, car votre demande est un aveu. Remarquez que je ne mets nullement en doute votre sincérité. Vous avez cru bien agir et c'est pourquoi je ne vous désapprouverai pas devant les ouvriers, mais nous allons chercher ensemble le moyen de pallier la mesure que vous avez prise, dès que nous aurons arrêté ce début de grève, car c'est bien un début, n'est-ce pas?... Il n'y a rien de grave?

M. Delcombe se mordit les lèvres.

— Vous ne répondez pas, poursuivit Papa en pâlassant, la situation serait-elle donc plus grave que je ne l'envisageais. Voyons, parlez, racontez-moi comment cela a débuté.

Obéissant, l'ingénieur répondit d'une voix moins ferme.

— Lorsque ma décision fut connue, il y eut comme de la stupéfaction parmi les ouvriers, et, l'après-midi, le chef de l'équipe dans laquelle travaillait Gardon vint me trouver pour me demander de ne pas appliquer la mesure à cet ouvrier, disant que c'était un homme sérieux dans son travail, et auquel souvent mon prédécesseur confiait des travaux de grande précision ; en un mot, il me présenta Gardon comme l'un des meilleurs spécialistes de l'usine.

— C'était vrai.

— Je répondis que le *sabotage* auquel il s'était livré n'en était que moins excusable, et qu'il fallait un exemple.

— Malheureux, vous avez prononcé le mot *sabotage*.

— Oui, car *pour moi* il était exact.

— Qu'a répondu le chef d'équipe?

— Rien, il a rougi violemment, comme si je l'avais souffleté, et il s'est dirigé vers la porte. Sur le seuil, s'arrêtant et remettant sa casquette sur sa tête, il m'a crié avec violence :

— Vous saurez qu'à l'usine Hardouin il n'y a pas un seul ouvrier capable de *saboter* une pièce.

Presque aussitôt, j'ai entendu des cris dans l'atelier où cet homme travaillait. Je m'y suis rendu immédiatement. Ils étaient là, groupés en demi-douzaines qui s'indignaient avec de grands gestes. J'ai pris leurs noms en leur disant de passer à la caisse.

— Vous avez fait cela, s'écria Papa en se dressant d'un bond.

— Je l'ai fait, riposta l'ingénieur, sa mâchoire projetée en avant dans un défi.

Papa passa sa main sur son front emperlé de sueur et, commandant à ses sentiments, il se rassit, mais je voyais sa face s'empourprer ; il allait parler lorsque des pas précipités retentirent dans le couloir, la porte du bureau s'ouvrit avec violence, et M. Berthier apparut sur le seuil.

— Ah ! mon vieil ami, s'écria Papa, les bras tendus.

Ils s'étreignirent longuement, puis, à notre tour, nous embrassâmes l'arrivant.

Il avait des larmes aux yeux, et j'entendis Maman qui lui disait avec émotion :

— Merci !

— C'est hier, par les journaux, que j'ai appris... déclara-t-il. Voyons, qu'est-il arrivé?

— Nous étions en train de l'apprendre de la bouche de Monsieur, fit Papa... M. Delcombe, mon nouvel ingénieur. M. Berthier, le collaborateur dévoué des usines Hardouin et notre ami.

Les deux hommes se tendirent la main, puis Papa résuma rapidement la conversation précédente.

Les yeux mi-clos, M. Berthier écoutait sans faire aucune réflexion ; il se borna à dire :

— Gardon était un digne homme, et un de nos meilleurs ouvriers.

— La conclusion?... demanda Papa.

— Les hommes désignés ainsi que le chef d'équipe et Gardon furent réglés sur l'heure. Ses deux fils, qui faisaient partie d'une autre équipe, suivirent leur père. Le lendemain j'embauchais dix nouveaux ouvriers.

— Des Français?

— Non... des étrangers, ils sont moins exigeants.

— Une économie au détriment de nos nationaux, jeta Papa, dont la colère montait de plus en plus ; je ne l'admets pas... vous le saviez... c'est le deuxième abus d'autorité que vous faisiez en vingt-quatre heures... Je vous ai ouvert ma maison... je vous ai accordé ma confiance... largement... en honnête homme qui accueillerait un honnête homme, je vous ai donné mes clefs, mes livres, mon autorité... je vous ai dit : je vais rejoindre ma famille, je vous confie celle que je laisse ici : mes ouvriers ; et je n'étais pas plus tôt parti que vous faisiez abus de cette autorité...

Il s'arrêta haletant, pendant que Maman courait à lui, mais il l'écarta avec une sorte de rudesse douloureuse et, s'adressant à l'ingénieur qui avait blêmi :

— Allons, répondez, voilà mes ouvriers chassés par vous, des étrangers dans l'usine... qu'est-il arrivé... parlerez-vous, tonnerre?...

— Une chose plausible, logique, avec vos manies de traiter les ouvriers par la douceur ; dès qu'ils ont senti qu'une main les tenait, ils se sont révoltés et mis en grève.

— Sans essayer d'une conciliation?

— Je ne mentirai pas. Un vieux contremaître est venu me trouver et m'a présenté un ultimatum.

— Qui était?

— De reprendre les ouvriers chassés, et de renvoyer les étrangers.

— C'était juste.

— J'ai refusé.

- Sans me consulter ?
- J'ai refusé... c'était mon droit.
- Et ils se sont mis en grève immédiatement, sans me voir, sans me parler...
- Ils demandaient votre retour.
- Il fallait me téléphoner, les faire attendre.
- J'ai répondu que j'avais vos pleins pouvoirs.

Jamais je n'avais vu Papa avec un visage semblable. Il se dressa, tremblant de colère, voulut parler ; puis, brusquement, il poussa un râle et tomba à la renverse, échappant aux bras tendus de M. Berthier.

Même jour, soir.

Cette scène tragique est encore si douloureusement présente à mon cœur, qu'après l'avoir retracée, je me suis mise à pleurer, puis est venu mon tour de garde auprès de notre cher malade, et c'est maintenant seulement que je peux reprendre la plume.

Papa gisait sur le parquet, râlant, la face pourpre. A nos cris, Morel, le concierge, accourut. Heureusement, un docteur habite presque en face de l'usine ; Morel partit le chercher pendant que M. Berthier et Maman prodiguaient les premiers soins à mon pauvre Père.

Quant à moi, j'étais absolument incapable de faire un mouvement ; mes yeux ne pouvaient se détacher de l'ingénieur qui, blême, tremblant, se tenait appuyé contre la table à dessin.

Je pensais :

— C'est de lui que vient tout le mal... de lui... de lui...

L'arrivée du médecin m'arracha à cette immobilité cruelle ; je me rendis utile, courant à la petite pharmacie de l'usine chercher tout ce qui était nécessaire pour une saignée.

Lorsque je revins, Papa, étendu sur un matelas, n'avait plus que son pantalon et sa chemise, dont la manche relevée jusqu'à l'épaule, découvrait son bras inerte.

Maman m'écarta et, me prenant la cuvette

des mains, épia le visage du docteur, cherchant à lire ce qu'elle devait faire.

Celui-ci venait de passer la lame de sa lancette à la flamme d'une lampe à alcool et, ayant fait saillir la veine du bras, pratiquait une saignée.

Une goutte de sang vint... petite... noire, presque coagulée... puis une autre un peu plus grosse... une autre encore qui se changea en un mince filet vermeil.

Un soupir gonfla la poitrine de Papa.

— Là, fit le docteur se redressant ; maintenant il faudrait aller à la mairie demander une ambulance pour transporter le malade.

— Que craignez-vous donc ? demanda Maman avec anxiété.

Le médecin eut un geste vague.

— Je ne peux pas encore me prononcer, dit-il, la première chose à faire est de coucher M. Hardouin *chez lui* et d'appeler votre docteur habituel. En attendant son arrivée, vous laisserez très aérée la chambre où reposera le malade, et vous lui appliquerez de la glace pilée sur la tête, puis vous lui promènerez des sinapismes sur les membres inférieurs. Mon confrère arrivera rapidement, et vous donnera le traitement à suivre.

— Que craignez-vous ? répéta M. Berthier, pendant que Maman se penchait vers Papa.

— Rien de précis jusqu'à présent, c'est une congestion cérébrale. Avant tout, il faut éviter les émotions vives, c'est pourquoi il est nécessaire de l'enlever immédiatement d'ici, car voilà l'heure où vont arriver les ouvriers, et s'ils font du tapage...

— Ah oui ! la grève, murmura notre vieil ami, avec amertume.

Morel, sans attendre d'en recevoir l'ordre, courut à la mairie, et bientôt il revenait avec une ambulance.

Papa avait ouvert les yeux, jetant un regard hébété autour de lui, il avait bégayé quelques mots que nous n'avions pas compris, puis, de nouveau, venait de perdre connaissance.

Le docteur lui prodigua de nouveaux soins, mais je voyais son front s'assombrir, et il tint à nous accompagner jusqu'à l'avenue du Bois-de-Boulogne.

Ah ! ce retour... lugubre... mortel... pendant lequel, à chaque instant, nous nous penchions vers notre cher malade, épiant un signe, une souffrance sur son visage qui s'empourprait de plus en plus.

En attendant l'arrivée de notre médecin, le docteur de Levallois pratiqua une nouvelle saignée qui parut un peu soulager le malade, et M. Berthier avait immédiatement téléphoné à André, à Mantes, afin qu'il vînt s'installer au chevet de mon pauvre Papa.

Ce ne fut pas lui seul qui vint, hélas ! mais plusieurs célébrités médicales qui, toutes, se montrèrent soucieuses.

Ah ! comme l'usine, la grève, M. Delcombe étaient loin maintenant de nos esprits angoissés !

André était accouru, et, avec tout son savoir, tout son cœur, combattait le mal terrible, remplissant scrupuleusement les prescriptions des maîtres de la science. Infirmier dévoué, infatigable, il ne quittait pas Papa un instant, secondé par la tendresse douloureuse de Maman, l'affection dévouée de M. Berthier et toute la bonne volonté de mon cœur en détresse.

M. Delcombe avait téléphoné que la grève devenait générale, mais nous avions des préoccupations plus graves, et Maman s'était écriée :

— Ah ! qu'importe l'usine, la fortune... qu'importent ces malheureux qui ne comprennent pas que mon mari les aimait, les défendait... qu'importe tout, mais qu'il vive, lui, mon pauvre cher...

Le lendemain de notre retour, M^{mo} Préfonds et François arrivèrent de Saint-Étienne, où ils étaient en train de s'installer. C'étaient de nouveaux amis apportant leur affection, leur dévouement auprès de la couche sur laquelle Papa agonisait.

Quelles angoisses !... quelles tortures !... Ma-

man et André, penchés de chaque côté du lit, ne le quittaient pas un instant ; à pas feutrés, M. Berthier, M^{me} Profonds et François s'empressaient.

Et moi, maudissant mon impuissance, je tombais à genoux, priant... criant vers le Ciel ma souffrance et mes craintes.

— Prie, Marie, disait alors Maman d'une voix blanche, prie, ma fille, ton père est entre les mains de Dieu, Lui seul peut le sauver.

Les médecins se succédaient, se groupaient, soucieux, graves, et en partant murmuraient le mot : courage.

Mot dérisoire et cruel devant la couche d'agonie d'un être aimé ; mot divin, quand celui qui le prononce montre le Ciel.

Mon père est profondément chrétien et, dès la première heure, Maman appela le prêtre à son chevet.

Ah ! combien sont durs et mauvais pour les leurs ceux qui disent au chevet d'un moribond :

— Je ne veux pas faire venir le prêtre, j'impressionnerais mon malade... Quelle folie monstrueuse que ces paroles soufflées par Satan, acharné à la perte des âmes !

L'abbé qui vint à la prière de Maman était un vieillard à cheveux blancs, il donna l'extrême-onction à mon cher Père, pria avec nous à son chevet et, lui aussi, en partant, murmura : Courage.

Quittant Dinard, M. Schurey, accourant à Paris, avait demandé à être reçu par Maman ; mais, comme elle ne quittait pas Papa, ce fut M. Berthier qui descendit au salon.

Cette démarche m'avait touchée, et j'étais sensible aux visites discrètes que le peintre faisait chaque jour à notre hôtel.

Un registre avait été déposé chez le concierge, et le nom de Constant Schurey s'y retrouvait chaque matin et chaque soir.

Voilà quinze jours de cela, quinze jours de tourments fous, de larmes, d'angoisses. Mon pauvre Papa est toujours bien malade.

Hélas ! nous n'avons pas à nous leurrer ; la

congestion a donné lieu à une légère hémiplégie du côté gauche ; cependant, André nous donne espoir.

5 Octobre.

Il y a du mieux, Papa nous reconnaît, sa pauvre face demeure contractée, mais ses yeux nous sourient.

7 Octobre.

Maman a reçu Constant Schurey, il s'est montré très affecté.

8 Octobre.

Notre angoisse étant moins forte, M. Berthier a parlé de se rendre à Levallois, et Maman a insisté pour que j'accompagne notre vieil ami.

— Voilà trois semaines que tu n'es pas sortie, m'a-t-elle dit, à la fin tu tomberas malade.

Comme je résistais à sa tendre sollicitude, elle a ajouté :

— Je le veux.

J'ai obéi.

L'usine est fermée. M. Delcombe s'y est installé et ne quitte son bureau ni jour ni nuit.

C'est Morel qui nous a donné ces détails ; il nous a dit :

— Il n'y avait plus un ouvrier à l'usine, alors il a embauché des étrangers, un tas de cocos au teint de chocolat ou à la tignasse filasse, qui baragouinaient tous un charabia du diable, alors *ceux de chez nous* ont monté la garde devant l'usine et ont empêché les autres d'entrer. La police s'en est mêlée, la troupe est venue. Ah ! c'était du beau, allez, M. Berthier. Nos ouvriers ne criaient pas, rapport au patron qu'ils savaient malade, mais, têtus comme des mules, ils barraient la porte, défendant *leur* usine, quoi, contre les étrangers, et *lui*, pendant ce temps-là, restait enfermé, se rongant les poings.

Morel parlait avec tristesse et colère.

D'un geste large, il désigna les bâtiments déserts et muets.

— Ça me fiche en rage de voir ça et puis... et puis... les quatre vieux... les invalides du patron qui arrivent chaque matin, l'air inquiet, tremblant plus fort que de coutume, ayant des airs malheureux de chiens battus et malgré que je leur dis que ce n'est pas la peine... que les ouvriers ne viendront pas, ils s'incrument dans leur logette aux heures d'entrée et de sortie, et puis, entre temps, se promènent dans les ateliers vides comme de pauvres âmes en peine. Tenez, en voilà un, là-bas, c'est le père Marot, voyez-le, il titube comme s'il avait bu, il frôle les murs, il écoute si la voix de l'usine va se faire entendre, il devient fou, ma parole... ils deviennent fous, les quatre invalos, comme je le deviendrai, moi aussi.

Je n'ai pas pu en entendre davantage et j'ai entraîné M. Berthier vers les bureaux.

Nous avons trouvé M. Delcombe pâle et amaigri, avec comme de l'égarément dans le regard. Sa première question a été :

— Comment va M. Hardouin ?

J'ai eu pitié de la détresse vraie de cet homme qui chaque jour envoyait prendre des nouvelles, et j'ai répondu :

— Mieux ; les médecins ont déclaré qu'il était sauvé et que la paralysie irait en s'atténuant ; naturellement, il faut de grandes précautions, une vie calme, pas d'émotions, ni de contrariété.

L'ingénieur a baissé la tête, une larme a glissé sur sa joue et, prenant ma main, il l'a portée à ses lèvres en murmurant :

— Pardon.

— Vous avez été bien coupable, car c'est de vous que vient tout le mal, déclara sévèrement M. Berthier ; vous avez failli tuer un homme, vous avez mis des familles entières dans la gêne, peut-être la misère. Voilà le mal. Quel remède comptez-vous y apporter ?

L'ingénieur ne s'est pas révolté contre ces dures paroles ; il a dit, presque avec humilité :

— Je croyais bien faire. En Amérique, dans l'usine où j'étais en second, l'ingénieur, un

allemand, tenait les ouvriers dans une main de fer et tout marchait admirablement. Il riait des idées françaises qu'il qualifiait d'arriérées et me disait souvent : « Voyez-vous, Delcombe, l'ouvrier doit sentir le joug, c'est un animal vicieux dont on ne vient à bout qu'à coups de cravache. Je le croyais et j'ai voulu appliquer ses principes ici. C'était pour le bien de l'usine, je vous le jure.

— Je vous crois, déclara plus doucement M. Berthier, vous avez été trompé ; oui, certains hommes ont besoin du fouet et du mors, mais ce ne sont pas les Français... des gens de cœur, d'honneur, d'intelligence... des impulsifs aussi, malheureusement, et les *meneurs* le savent bien, eux qui flattent les passions, les rancunes, les désirs secrets, et qui, au besoin, éveillent les haines latentes ; mais si on s'adresse simplement, loyalement, à l'âme juste et droite du Français, il est capable de choses sublimes. Ah ! voyez-vous, Monsieur, le grand défaut, la lacune lamentable, c'est que l'ingénieur, souvent, se tient trop dans son bureau, qu'il n'est pas assez l'ami de l'ouvrier. Il doit écouter la demande qu'on lui glisse à l'oreille, comme il ne doit pas craindre de se salir les mains à l'étau. Il doit être l'étroit trait d'union entre le patron et l'ouvrier, surveillant les intérêts du premier, le bien-être du second ; c'est l'ami des deux, c'est à lui qu'incombe la tâche merveilleuse, rude souvent, belle toujours, d'assurer l'union sacrée entre le chef et l'artisan.

— Oui, fit M. Delcombe ; vous devez avoir raison, j'ai agi en partant d'un mauvais principe, et pourtant j'étais dans mon droit.

Il s'était redressé, prêt à lutter encore pour soutenir ses idées, ses convictions ; mais bien vite il s'humilia devant cette parole douloureuse du vieil ingénieur.

— Votre droit a failli tuer le meilleur des hommes. Le revendiquer est de l'impudeur. Votre victime, une de vos victimes, est encore alitée ; elle vivra, grâce à des prodiges de dé-

vouement et à des soins éclairés, grâce à un miracle de Dieu, qui a eu pitié et n'a pas voulu charger votre conscience de cette mort, mais pour les autres... pour tous les malheureux que vous avez jetés sur le pavé, qu'allez-vous faire?

M. Delcombe détourna la tête et la voix sourde :

— Que voulez-vous que je fasse?... Je ne les ai pas chassés comme vous le prétendez, j'en ai renvoyé quelques-uns. Reprendre ceux-là serait porter atteinte à ma dignité, à mon autorité...

Il parlait plus durement ; il dit, martelant ses mots :

— Il faut un exemple. En quittant Paris pour Dinard, M. Hardouin m'a donné pleins pouvoirs ; je ne crois pas les outrepasser en déclarant que les frondeurs ne trouveront pas grâce devant moi. Quant aux autres, qu'ils rentrent. Dès demain la porte de l'usine leur sera ouverte.

— Croyez-vous donc qu'ils le feront, interrompit M. Berthier avec violence? Ils commettraient une lâcheté.

L'ingénieur ricana :

— Alors vous, qui pendant vingt ans peut-être avez tenu ma place ici...

— Trente-cinq...

— Depuis trente-cinq ans avez tenu ma place ici, vous vous solidarisez avec les mutins.

— Avec les faibles qui sont les protégés de *votre* patron, qui ont été mes amis, oui, Monsieur, c'est que je sais, moi, le mal que la grève peut faire chez le malheureux, où bientôt manquent le pain et le feu. Je me souviens avoir vu des grévistes, pâles et grelottants, jeter des regards de haine vers l'usine — le gagne-pain — qui leur était devenue brusquement hostile.

— Êt vous leur donniez raison?

— Quand ils avaient raison, oui, Monsieur. Ils ne l'avaient pas toujours ; bien souvent ils ne comprennent pas que le patron a des charges, des frais, qu'il ne peut pas donner à pleines mains lorsque quelquefois il est gêné lui-même dans ses paiements. Ils n'entendent

que les cris de la misère physique et n'écoutent pas les râles d'agonie morale de celui contre lequel ils s'élèvent. Hélas ! Monsieur, ceci est le grand problème social duquel naissent des atrocités... J'ai vu, moi qui suis un vieillard, j'ai vu des hommes ne demandant qu'à travailler et qui tombaient mourant de faim. J'ai entendu des enfants hurler, le ventre vide. J'ai vu des femmes qui, d'un air égaré, regardaient leur sein flétri dont le lait s'était tari faute d'un peu de pain... J'ai vu des patrons devant leur coffre-fort vide se faire sauter la cervelle... J'ai vu des femmes, des enfants d'industriels, riches hier, ruinés aujourd'hui, quémander les besoins les plus humbles... J'ai vu des choses horribles, monstrueuses, et j'étais impuissant... Soulevé d'horreur, j'ai assisté à des émeutes, j'ai vu couler le sang et, ivre de douleur, de révolte généreuse, j'ai crié des paroles de paix qui n'étaient pas entendues... C'est pourquoi je vous dis, à vous *le coupable* : il faut que tout cela finisse, il faut que vous fassiez abstraction de ce que vous appelez faussement votre *dignité* et qui, en l'occurrence, n'est que du *mauvais esprit humain*.

Gardon avait commis une faute... une erreur... une malfaçon... appelez cela comme vous le voudrez... Chez lui, il a sa fille poitrinaire qui se meurt, n'aurez-vous pas du moins pitié de cette enfant, de qui vous assombrissez les derniers jours si votre cœur demeure dur devant le père?... Un de ceux que vous avez renvoyés en même temps que Gardon est veuf avec trois enfants... le saviez-vous?... et vous demandez-vous en ce moment si ces petits n'ont pas faim?...

— Assez, cria M. Delcombe en se levant ; moi aussi, j'ai eu une femme que j'ai vu mourir, un enfant que la tuberculose m'a enlevé... Je suis un misérable et je voudrais réparer.

— Je vous aiderai, dit notre ami avec émotion. Qu'immédiatement on mette une affiche à la porte de l'usine déclarant que *tous* les anciens ouvriers peuvent rentrer. C'est moi qui les

recevrai, qui leur parlerai, qui sauvegarderai votre autorité, sans léser aucun intérêt. Nous allons, de concert, établir un accord dont les termes seront précisés et affichés à la porte de l'usine dans un traité de travail.

— Et ce traité?

— Très simple : Suppression des amendes du banc d'épreuve, bonification pour toute voiture livrée sans malfaçon.

Longtemps, M. Delcombe demeura rêveur, puis il murmura :

— Naturellement, réintégration du personnel entier.

— Oui, dit fermement M. Berthier, pas de victimes expiatoires.

— Soit, fit l'ingénieur, regardant son interlocuteur en face, mais ceux que j'avais embauchés?

— Les étrangers?

— Oui.

— Ils n'ont pas travaillé.

— Empêchés par les grévistes ; seulement, le jour où l'usine va rouvrir ses portes, ils se présenteront, c'est leur droit.

Il y eut un silence ; ce fut M. Delcombe qui le rompit.

— Je ne peux pas me dégager envers eux, ils ne sont pas coupables en ayant répondu à mon appel.

— Non, répondit lentement M. Berthier, mais il a été presque convenu que vous acceptiez que je reçoive les ouvriers, je reprends simplement les *anciens*. Votre embauchage n'a pas eu de début d'exécution, il était subordonné au départ de nos hommes ; ceux-ci revenant, nous ne sommes pas tenus envers les autres.

M. Berthier s'était levé, tendant la main à l'ingénieur, il ajouta avec une rudesse pleine de bonté :

— Allons à l'ouvrage. Vite la petite note à la porte de l'usine, et, après-demain matin, je serai là, avec vous, pour vous rendre la tâche facile.

Très pâle, sans répondre, M. Delcombe

pressa la main tendue, puis il s'inclina profondément devant moi.

8 Octobre.

Ce matin, Papa a prononcé le mot *usine*.

M. Berthier a répondu avec fermeté :

— Le travail a repris, tout est rentré dans l'ordre.

C'était *encore* un mensonge, mais il sera compté au Ciel comme œuvre pie à notre ami, car le visage de Papa s'est irradié.

L'après-midi, j'ai reçu Constant Schurey. M^{mo} Préfonds assistait en tiers à notre entrevue. Il a baisé mes mains en disant :

— Comme vos angoisses m'ont été cruelles et quelle peine j'ai éprouvée de ne pas pouvoir les partager. Que puis-je pour vous?... Ma vie vous appartient.

9 Octobre.

J'ai peu dormi.

Qu'allaient faire les ouvriers?

M. Berthier était à l'usine dès la première heure, il n'est rentré que le soir.

Tout s'est bien passé. Les ouvriers sont rentrés avec calme et ordre, et se sont remis au travail sans une parole amère. L'après-midi, notre ami a fait le tour des ateliers appuyé au bras de M. Delcombe. Personne n'a rien dit.

Quelques métèques se sont présentés à l'usine le matin, arguant de leur embauchage. M. Berthier les a reçus seul, il leur a parlé et a remis à chacun d'eux huit jours de paye.

Cette gratification, à laquelle ils n'avaient pas droit, les a étonnés ; ils se sont retirés en silence.

10 Octobre.

Papa n'a plus cette pauvre bouche tordue qui me faisait peur.

La congestion cérébrale ne dure jamais longtemps, m'a expliqué André ; elle dépasse rarement deux jours, mais la paralysie qui, fait remarquable, a lieu dans le côté du corps opposé à la partie du cerveau attaquée, est plus

ou moins forte. Hélas ! pour Papa, l'hémiplégie a été grave, mais grâce à Dieu, il est sauvé.

Nous devons lui faire une vie calme, heureuse, exempte de soucis, d'émotions vives ; André espère que mon cher Papa retrouvera l'usage de son bras et de sa jambe. Un usage un peu pénible peut-être. J'ai dit alors combien, depuis quelque temps, je trouvais mon père vieilli et fatigué. André a hoché la tête.

— Oui, a-t-il répondu, c'est à ce moment qu'il aurait dû se ménager, et il lui est arrivé cette émotion...

11 Octobre, 8 heures du matin.

Oh ! mon Dieu, est-ce possible... au moment où nous espérions, vous nous envoyez un nouveau malheur.

Une partie de l'usine a sauté cette nuit.

Une bombe... un engin... on ne sait pas encore.

Tous les ouvriers étaient rentrés pourtant... Alors qui ?

Même jour, 9 heures.

C'est plus abominable encore que nous ne le supposions. M. Delcombe était demeuré dans l'usine, il faisait une ronde dans les ateliers lorsque l'affreuse chose s'est produite. Il est blessé grièvement.

Papa paraît sentir quelque chose d'anormal, il s'agite et est inquiet. Nous lui sourions pour le calmer.

Même jour, 4 heures.

On a commencé une enquête.

12 Octobre.

Le travail a pu reprendre dans une partie de l'usine ; cependant, les dégâts sont énormes.

Maman nous ayant confié la garde de Papa, à M^{mo} Préfonds et à moi, est allée faire une visite à M. Delcombe avec André. L'ingénieur a réclamé M. Berthier avec une insistance fié-

vreuse. Maman lui a promis la venue de notre ami pour demain. André a examiné le blessé. Ses plaies sont profondes, douloureuses, mais elles ne mettent pas sa vie en danger.

François seconde M. Berthier à Levallois.

L'enquête a abouti. Ce sont les métèques qui ont placé une mine... et notre vieil ami leur avait remis de l'argent *qui ne leur était même pas dû*.

Je respire cependant mieux en sachant que les coupables ne sont pas parmi *nos* ouvriers.

Constant Sehurey est venu. Je l'ai reçu seule. Ce n'était pas très correct, mais dans l'affolement général... Il était très... très... ému. Il m'a demandé si nous étions suffisamment couverts pour la perte que nous venions de subir. Je n'ai pas pu lui répondre.

Heureusement Papa continue à mieux aller. C'est la chose essentielle.

13 Octobre.

Notre vieil ami est rentré écrasé de sa visite à M. Delcombe.

Il a demandé un entretien à Maman, en la priant de prendre François en tiers. Maman a consenti, et je me suis glissée sans bruit dans la pièce. Personne n'a fait attention à moi.

M. Berthier avait commencé à parler.

Lorsque je suis arrivée, il disait :

— C'est le dernier coup qui nous assomme !...

Déjà la grève avait été une perte pécuniaire, l'attentat contre l'usine la portait à plus de quatre cent mille francs dont nous toucherons à peine deux cent mille francs d'assurance, et ce traité... cet abominable traité avec cette maison anglaise...

Droite contre le dossier de son fauteuil, livide, Maman se taisait.

François demanda :

— Voulez-vous me permettre de le lire ?

— Tiens... mais, va, il n'y a rien à faire.

François lisait à mi-voix, scandant les mots :

« M. Delcombe, ingénieur, agissant au nom de
« M. Hardouin, constructeur d'automobiles à

« Levallois-Perret, s'engage à fournir à la Mai-
« son Austen-Wach de Londres :

« Vingt-cinq autos conduite intérieure
« 12 CV, freins roues avant, roues détachables,
« quatre places, éclairage et démarrage élec-
« triques, compteur vitesse et kilométrique,
« montre, deux roues de secours ;

« Cinquante autos conduite intérieure
« 16 CV, six places, freins roues avant, chauf-
« fage central, six roues, compteur, montre,
« amortisseur ;

« Cent torpédos 16 CV 85 x 140, capiton
« avec housse, porte-bagages, deux malles
« avec housse, phares, projecteur.

« Pour détails supplémentaires et prix, se
« reporter au traité ci-joint.

« La maison Hardouin ne faisant aucune ré-
« serve relative aux cas de force majeure s'en-
« gage à livrer la commande complète, pour le
« 20 septembre prochain ; faute de quoi, elle
« accepte la pénalité de mille francs par voi-
« ture et semaine de retard, à partir du délai
« de livraison. »

— 20 septembre, dit lentement Maman, en passant sa main sur son front, et nous sommes le 13 octobre ; dans trois jours, il y aura quatre semaines de retard. Cent cinquante voitures à mille francs pour quatre semaines, cela fait six cent mille francs.

Sa voix était blanche, elle répéta :

— Six cent mille francs.

— Mais c'est un misérable que ce Delcombe, s'écria François ; ce traité est du 20 août, il y avait impossibilité de livraison dans les délais fixés.

— Il y avait possibilité, répliqua M. Berthier, à condition de n'apporter aucun retard dans le travail.

— Mais la grève, l'attentat... cette chose abominable, criminelle...

— Relis le traité, mon ami, il est dit en toutes lettres : « La maison Hardouin ne fait aucune réserve relative aux cas de force majeure. »

— C'est une perte énorme, fit Maman de sa même voix lointaine, car à quelle époque pourrons-nous maintenant livrer ces voitures?

— Une partie seulement des ateliers a été atteinte par l'explosion, répondit M. Berthier, peut-être dans quinze jours en doublant les équipes...

— Quinze jours, répéta Maman, encore trois cent mille francs. Heureusement, nous possédons toute la dot de Marie en portefeuille et au porteur. La maison Hardouin pourra faire honneur à sa signature...

Se tournant vers moi, elle ajouta :

— ... En t'appauvrissant d'un million, mon enfant.

— Maman, dis-je en me jetant dans ses bras, cet argent t'appartient, prends tout si c'est nécessaire.

— Oh, fit François en se levant, il est impossible que les Anglais ne se laissent pas toucher s'ils connaissent tous les malheurs qui tombent à la fois sur cette pauvre maison. Une lettre ne servirait à rien. Je pars pour Londres.

— Le peux-tu? demanda Maman, renaissant à l'espoir; à Saint-Étienne, que dira-t-on de ta longue absence?

François eut une hésitation que je surpris; cependant, c'est d'une voix ferme qu'il répondit :

— J'ai demandé qu'on veuille bien reculer la date de mon entrée en fonctions, je suis absolument libre en ce moment.

— Va donc, fit Maman en le pressant contre son cœur, et que Dieu t'accompagne.

En proie à un pressentiment que je ne pouvais pas expliquer, je suis allée trouver M^{me} Profonds et, sans la regarder, car je me sentais rougir de mon mensonge, je lui dis :

— Je sais que François a refusé la place qui lui était offerte à Saint-Étienne pour venir à notre secours, et je lui en suis profondément reconnaissante.

M^{me} Profonds répondit simplement :

— N'était-ce pas son devoir, puisque vous étiez dans la peine.

Je me suis enfuie chez moi pour pleurer à mon aise.

14 Octobre.

François est parti hier soir. Papa va tout à fait bien, André lui fait suivre un traitement par l'électricité dont il espère beaucoup. M. Berthier passe toutes ses journées à l'usine. Le travail y a repris. On a réparé la partie endommagée. La police a arrêté deux mêtèques qui ont avoué être les auteurs de l'attentat.

15 Octobre.

Papa a fait quelques pas dans la chambre. André se déclare satisfait.

François avait promis de télégraphier et nous n'avons rien reçu.

Constant Schurey s'est présenté cette après-midi. Maintenant je le reçois seule, quoiqu'il ne soit pas officiellement mon fiancé, mais dans les heures troublées que nous vivons j'agis avec plus de liberté que ne le comportent les convenances.

Me voyant soucieuse, Constant s'est informé avec sollicitude si l'état de Papa s'était aggravé. Je l'ai rassuré, mais, ayant le cœur gonflé par l'inquiétude, je lui ai confié nos derniers tracas, et je lui ai dit ce que nous espérions du voyage de François.

Il était bouleversé.

16 Octobre.

François est rentré cette nuit.

Les Anglais s'en tiennent strictement aux termes de leur contrat.

M. Berthier a déclaré que c'était à prévoir.

5 Janvier.

En ouvrant les yeux, le premier visage que j'ai vu a été celui de Papa.

Il paraît que je viens d'être très malade.
Mon cher Père est complètement rétabli.
L'usine marche.

12 Janvier.

Je me souviens, François était de retour de Londres, et j'avais conté notre déconvenue à Constant Schurey. Le lendemain, Maman a reçu une lettre par laquelle le peintre nous apprenait qu'il se décidait à aller passer l'hiver en Italie, et j'ai compris... mon Dieu... j'ai compris qu'il nous croyait ruinés et qu'il partait...

13 Janvier.

Je reprends des forces ; aujourd'hui j'ai pu m'asseoir sur mon lit, soutenue par des oreillers. Autour de moi, il y avait Papa, Maman, M^{me} Préfonds, André. Une religieuse, dans le fond de la chambre, préparait une potion.

Dans mes rêves de malade, je revois ces grandes ailes blanches, j'entends le cliquetis des grains du chapelet de bois ; cette sœur m'a soignée, je l'appelle, voulant lui dire merci et je vois, souriant et doux, le visage de ma chère Albine.

Je prononce son nom, mais elle secoue la tête en répondant :

— Non, pas Albine, sœur Marie des Anges.

— Oui, dit Maman avec émotion, sœur Marie des Anges, qui s'est installée à ton chevet, qui t'a sauvée. Ah ! ma petite fille, que c'est bon d'avoir de tels amis !... mais tous ne sont pas là, ajoute-t-elle, et elle court vers la porte et fait un signe.

C'est Kate qui entre, réservée, modeste, conduite par M^{me} Berthier qui me dit :

— Elle aussi t'a soignée.

Comme en ce moment je sens vains les préjugés du monde, je tends les bras à Kate, et la voix émue d'André me dit :

— Oui, embrassez-la, Marie, aimez-la... elle sera ma femme.

15 Janvier.

Comme c'est bon de revenir à la vie ! Il me semble que j'aime plus profondément ceux qui m'entourent, et François, ce pauvre François, comme il était ému en pressant ma main.

Je l'ai trouvé pâli, amaigri et j'en ai fait la réflexion à Maman.

— Si tu savais, m'a-t-elle dit, comme il a été dévoué ! Pour accourir au chevet de ton Père, il avait sacrifié la position qu'il venait d'obtenir à Saint-Etienne. A l'usine, secondant M. Berthier, il a accompli de véritables prodiges. Cette malheureuse livraison d'automobiles pour l'Angleterre a été faite seulement avec cinq semaines de retard au lieu de six, et depuis le départ de M. Delcombe...

— Ah ! il est parti, interrompis-je.

— Oui, ma chérie : à peine remis de ses blessures, il s'est présenté à l'hôtel. A ce moment ton père allait assez bien pour connaître la vérité, c'est lui qui a reçu l'ingénieur.

Certes, M. Delcombe est à blâmer, mais aussi à plaindre ; il s'est montré humble, repentant, affirmant qu'il ferait tous ses efforts pour réparer le mal. Hélas ! ton père ne pouvait pas accepter sa collaboration, les ouvriers lui reprochaient tous nos malheurs, il l'a compris et a offert sa démission.

Il paraissait si accablé que ton père lui a demandé ce qu'il comptait faire.

— Je pense obtenir une chaire de professeur dans une école d'électricité en province, a-t-il répondu ; je crois y faire du bien, non pas seulement en donnant des cours scientifiques, mais surtout en modelant les âmes des futurs ingénieurs, en leur inculquant les grands devoirs qui leur incomberont dans leur charge. Tout ce qui vient de se passer m'a été une dure leçon, Monsieur, je veux tâcher d'empêcher d'autres hommes de commettre les fautes qui furent les miennes.

— C'est bien, a dit ton Père, en lui pressant les mains avec chaleur, votre conduite est

noble ; il y a là un grand apostolat à remplir.

— Après son départ, a continué Maman, comme les médecins défendaient encore, et pour longtemps, tout surmenage à ton Papa, M. Berthier a déclaré qu'il demeurerait à l'usine jusqu'au moment où un ingénieur en qui on puisse avoir *toute* confiance le remplacerait, et ton Père, mon enfant, a accompli un acte de justice en offrant ce poste à François.

Le cher enfant s'est récusé, arguant de son peu d'expérience, mais ton Père a insisté.

— C'est un autre moi-même qu'il me faut, a-t-il dit, et qui connaîtraï-je comme je te connais ? Pour tes débuts notre vieil ami Berthier te dirigera, te conseillera. Accepte, c'est un nouveau service que je te demande.

— Il a accepté, demandai-je ?

— Oui, répondit Maman.

16 Janvier.

Sœur Marie des Anges a regagné son couvent en me promettant de venir me voir.

18 Janvier.

Nous avons reçu une lettre de faire-part du mariage de Nicole Delvane et du prince Carioli.

Nicole mérite sa félicité ; son cœur a été sage ; elle ne s'est pas laissée emporter par son imagination, à la recherche de l'idéal.

Rencontrant un honnête homme qui l'aimait, elle lui a confié le soin de son bonheur.

21 Janvier.

La comtesse d'Auban est venue me voir souvent pendant ma maladie sans que je la reconnaisse, hélas !

Aujourd'hui elle m'a embrassée tendrement en me disant :

— Guérissez-vous vite, ma mignonne, pour rendre le bonheur à ceux qui vous aiment.

J'ai regardé Maman ; ses cheveux sont complètement blancs.

27 Janvier.

Depuis quelques jours je marche un peu dans ma chambre. Ce matin, me sentant plus forte, j'ai voulu faire une surprise à Papa.

C'était dimanche, et Maman était à la messe avec M^{mo} Préfonds.

Je savais Papa dans son cabinet et je pus m'y rendre, marchant doucement, car ma tête n'est pas encore bien solide. Entendant parler, je me suis arrêtée contre la porte.

C'était mal !... Pourquoi ai-je fait cela ?

Pourquoi, reconnaissant la voix de François, ai-je écouté ?

— Avez-vous étudié les plans que je vous ai donnés, demandait-il, et que pensez-vous de mon invention ?

— Mon cher ami, répondit Papa, je *crois* bien sincèrement que tu vas bouleverser la mécanique automobile. J'ai étudié avec le plus grand soin ton moteur à deux cylindres, sans bougie ; c'est une innovation merveilleuse qui va te donner une véritable fortune.

— Pas à moi, Monsieur, à vous.

— Es-tu fou, François, c'est ton travail cela ; cette invention t'appartient exclusivement et il serait absolument injuste que j'en profite.

— Pardon, Monsieur, je suis votre ingénieur et je vous dois mon travail.

— Distinguons, mon ami, j'ai droit à une certaine somme de ton travail, c'est vrai, mais tes recherches particulières, tes efforts d'invention personnelle t'appartiennent, et ces plans que tu m'as remis, que j'ai étudiés minutieusement, ces plans qui sont le fruit de tes veilles, de ton labeur supplémentaire, ces plans qui contiennent une amélioration immense de la mécanique automobile sont bien ta propriété.

— Monsieur, reprit François, laissez-moi vous dire que je ne pense pas comme vous, et que je n'accepte pas votre générosité.

— Hé ! que parles-tu de générosité où il n'y a que justice.

— C'est de justice qu'il s'agit, en effet ; c'est

à vous, en grande partie, que je dois ce que je suis ; je sais, par ma Mère, à qui la vie a été dure, que c'est à vos démarches qu'elle fut redevable des premières traductions qui, par la suite, nous ont fait vivre, comme je vous dois l'humble bourse dont la modicité était cependant précieuse à notre pauvre budget... et les gâteries de mon enfance, les plaisirs de ma jeunesse, je vous dois tout, monsieur Hardouin ; aussi aujourd'hui où j'ai eu le bonheur de trouver une innovation qui va rapporter une fortune... une fortune dont vous venez d'amoindrir la dot de Marie, vous n'avez pas le *droit* de m'empêcher de payer ma dette de reconnaissance.

— Mon cher enfant... c'est de la folie... et...

— Non, vous n'avez pas le droit, poursuit François avec plus de force, vous venez de perdre plus d'un million, il vous faut encore cinq cent mille francs en ce moment comme fonds de roulement. Cette somme constituait la moitié de la dot de votre fille... de votre fille dont les fiançailles auraient été officielles sans cette grève maudite... de votre fille qui est tombée malade à la nouvelle que l'homme qu'elle aimait prenait le prétexte d'études pour aller en Italie, quand sa place aurait dû être à vos côtés... de votre fille qui a failli mourir, monsieur Hardouin, l'avez-vous déjà oublié... Cette invention m'appartient, dites-vous... non... elle appartient au bonheur de Marie... elle est son avenir, sa joie d'aimer.

Je n'ai pu en entendre davantage, et, marchant sur la pointe des pieds, j'ai regagné ma chambre.

30 Janvier.

Constant Schurey a écrit assez longuement à Papa. Son séjour se prolongera peut-être jusqu'au printemps en Italie. C'est la terre splendide dont l'œil d'un peintre ne se lasse pas et les musées renferment des merveilles.

3 Février.

Je ne suis pas encore assez forte pour assister au mariage d'André et de Kate, mais tout à l'heure, en sortant de l'église, les mariés viendront m'embrasser.

Même jour, 2 heures.

Ils sont venus, *lui* radieux, admirant la charmante et digne fille que le malheur a trouvée si fière et qu'il fit si grande ; *elle* doucement émue, reconnaissante à celui qui lui rend une famille et a su découvrir son cœur.

Je les ai embrassés avec toute ma tendresse, en leur souhaitant tout le bonheur que Dieu daigne accorder à ses créatures.

7 Février.

Nos ouvriers ont eu une idée charmante, on inaugurerait les nouveaux bâtiments de l'usine. Une délégation est venue m'offrir des fleurs. Papa a déclaré que ce soir, vers quatre heures, il irait *trinqu*er avec les ouvriers. J'ai insisté pour l'accompagner à Levallois, le docteur me permettant les petites sorties. Il fait un froid sec qui ne peut pas me faire mal. Papa a cédé à mon désir ; Maman tient à être avec nous.

Même jour, 8 heures du soir.

Quels braves gens !

Le grand hall d'exposition de l'usine avait été disposé pour nous recevoir.

Tous les ouvriers étaient là, en costumes de travail, et les *bleus*, en certaines circonstances, ont vraiment leur noblesse.

À notre entrée, un grand cri a retenti :

— Vive M.^r Hardouin !

Papa s'est arrêté, et de grosses larmes ont coulé sur ses joues. Plus d'un rude gars essuyait ses yeux, et nos chers invalides riaient et pleuraient tout à la fois.

Trop ému pour parler, Papa a prié François de le faire à sa place. Il a dit simplement :

— Mes amis, c'est un honneur que me fait notre cher Patron en me demandant de prendre la parole, honneur dont je sens toute la grandeur et la portée.

Je ne vous dirai qu'une chose : Au travail !

Tous, vous avez été les ouvriers d'une maison heureuse et prospère, puis le malheur s'est abattu sur cette usine que vous aimiez. Aujourd'hui, grâce à de gros sacrifices de M. Hardouin, la voilà debout de nouveau. Dans les ateliers, les machines, les étaux, les tours vous attendent. Soulevés par une ardeur nouvelle, conscients de l'effort fait par votre patron pour vous rendre du travail le plus tôt possible... conscients des sacrifices accomplis, afin que personne d'entre vous ne souffre du chômage, dites-vous que vous devenez des *ancêtres*, c'est-à-dire ceux à qui incombe la tâche, très belle, de relever la fortune de celui qui vous fait vivre.

Unissons-nous donc tous, dévouons-nous à la même œuvre, car notre idéal est commun.

Conscients de votre force, de votre valeur, travaillez en hommes... simplement honnêtes... qui accomplissez votre tâche sans la trouver amère, ni dure, puisqu'elle est le *devoir*.

Reprenez votre place à l'établi. Lorsque vous aurez une demande à adresser à M. Hardouin, à M. Berthier ou à moi, ne venez pas nous trouver en nous haïssant comme un ennemi, ni en vous humiliant comme un subordonné, souvenez-vous que vous êtes nos *collaborateurs* et des collaborateurs précieux ; présentez-vous franchement... vos yeux dans nos yeux, sachant bien que *toujours* notre main sera tendue vers votre main, et maintenant je vous le répète encore :

— Au travail, mes amis, au travail !

Un cri formidable s'est élevé :

— Au travail !

Toutes les faces s'irradiaient de la même noblesse, tous les cœurs se gonflaient de la même ardeur, toutes les âmes resplendissaient de la même beauté...

Des mains se tendaient vers nous, pressaient les nôtres.

Ah ! non, ils ne sont pas à *dompter* les ouvriers de France... généreux, enthousiastes ; ce sont de braves gens, et pour les conquérir il ne faut qu'une seule chose : *les aimer*.

10 Février.

L'invention de François, relative aux moteurs d'autos à deux cylindres sans bougie a été examinée avec soin ; des essais ont été faits ; Papa est radieux ; il a dit : « Il y a des millions dans cette idée-là », et je l'ai entendu confier à Maman combien il était ennuyé de voir François se buter, et refuser le traité d'association que Papa lui offrait pour l'exploitation de son moteur, car, a ajouté mon Père, en acceptant sa généreuse folie, je vole ce pauvre garçon.

23 Février.

Je deviens paresseuse pour prendre la plume ; d'ailleurs, j'ai peu de temps libre. Je m'occupe beaucoup de la pouponnière de notre usine, et puis je vais voir sœur Marie des Anges. Elle a toujours quelques malheureux à me confier, des malades à me recommander. Quelquefois aussi je passe une heure chez André, auprès de Kate. Quel intérieur charmant, pas bien riche, mais si doux, où le bonheur se devine aux moindres détails.

Quelques-unes de mes amies se sont un peu moquées de moi en me voyant devenir l'intime de mon ancienne femme de chambre.

Non pas pour m'excuser, car, grâce à Dieu, je trouve que le respect humain est ridicule, mais pour faire connaître la beauté morale de la jeune femme, j'ai raconté son histoire ; celles qui raillaient le plus sont les premières à lui tendre la main lorsqu'elles la rencontrent chez Maman.

26 Février.

C'était cette après-midi. En sortant de la Madeleine, comme je mourais de faim, Maman m'a fait pénétrer dans une pâtisserie et a commandé deux chocolats pendant que, laissant parler ma gourmandise, je choisissais des gâteaux.

M^{me} Préfonds et François sont entrés sans nous voir, et se sont installés à une petite table contre la vitrine, demandant du thé.

Leur tournant le dos, Maman ne les voyait pas, mais je ne perdais aucun de leurs gestes.

Prévenant et affectueux, François servait sa mère avec des gestes doux qui étaient presque des caresses.

Comme il l'aime !

Ah ! elle sera heureuse la femme qui saura conquérir le cœur de cet homme !

Quel calme immense, quelle douce certitude morale elle éprouvera de pouvoir marcher dans la vie à ses côtés... Comme l'amour de François devra être quelque chose d'infiniment doux, tendre et fort...

Mais quel sentiment surprenant s'emparait donc de moi?... .

Était-ce l'ambiance du lieu, son bien-être reposant à côté du mouvement des passants que je voyais à travers les vitres, tous les contrastes qui m'entouraient, le sermon que je venais d'entendre à la Madeleine, un premier rayon de soleil — aujourd'hui il fait un temps délicieux, — j'ai eu envie de pleurer.

28 Février.

Une lettre de M. Schurey. Les journaux d'Italie parlent, paraît-il, du nouveau moteur Hardouin — François a voulu qu'on le nommât ainsi. — On en dit grand bien, on le porte au pinacle.

Les Italiens ont l'enthousiasme facile et me semblent déteindre sur le paysagiste.

1^{er} Mars.

Je suis allée trouver sœur Marie des Anges, j'avais besoin d'une confidente. Elle m'a promis de prier pour moi.

5 Mars.

M. Sehurey est de retour... déjà!... Sa première visite a été pour Maman. Il a été parfait... parfait... absolument parfait.

12 Mars.

Les nouveaux moteurs Hardouin vont, je crois, bouleverser la mécanique automobile. L'usine ne suffit plus aux commandes. On embauche de nouveaux ouvriers.

14 Mars.

Le comte d'Auban s'est présenté de nouveau au nom de M. Sehurey. Papa a demandé quelques jours de réflexion... afin de me donner le temps de bien examiner mes sentiments. C'est le fait d'une sagesse... bien inutile. Le jour où l'on m'interrogera je répondrai... selon mon cœur.

17 Mars.

En sortant de la Pouponnière, j'ai rencontré François. Il m'a évitée... Je pourrais croire qu'il ne m'a pas vue, mais *il m'a évitée*.

21 Mars.

Mes parents m'ont demandé quelle réponse ils devaient donner à M. Sehurey.

Je les ai priés de décliner une alliance qui était des plus flattouse pour moi, mais qui ne répondait nullement à mon idéal de mariage.

15 Avril.

Pour mon anniversaire de naissance, Maman avait réuni mes amis les meilleurs, c'est-à-dire

les Berthier et les Profonds. Après le dîner, il devait y avoir une réception presque intime dont les premiers invités étaient les d'Auban, les Delvane, sans oublier le prince Carioli et sa jeune femme.

Tous nos amis m'ont délicieusement gâtée, et mes chers Parents ont fait de véritables folies.

Le dîner venait de finir, et le bon Papa Berthier se levait, sa coupe de champagne en mains, buvait à mon bonheur lorsque, me dressant à mon tour, je répondis :

— Connaissant votre vieille affection, j'accepte vos vœux avec une joie très douce... la joie avec laquelle j'ai reçu les souhaits de tous ceux qui m'entourent. Tous, vous avez désiré que je garde un souvenir de cet aimable jour et tous vous avez su trouver ce qui me plaisait, ce que je désirais. Il n'y a que François — il releva la tête, étonné — qui m'a offert un coupe-papier en or, très joli, je le reconnais, mais qui ne me plaît pas du tout.

— Oh ! Marie, murmura Maman avec reproche, pendant que le visage de François se contractait tristement.

Imperturbable, je poursuivis :

— Aussi, je le lui rends — j'avais stylé le valet de chambre qui, sur un signe, me remit l'écrin que je tendis au jeune homme. Seulement, continuai-je, comme *je veux* que tous mes amis me gâtent aujourd'hui, c'est à M^{mo} Profonds que je demanderai la chose que je voudrais me voir offrir par François, et qu'elle possède.

Tous les yeux étaient fixés sur moi, et j'avoue que j'étais très émue, surtout devant la mine chagrine de François. Je surmontai mon émotion pour achever :

— C'est le diamant qu'elle porte au doigt.

— Ma bague de fiançailles, s'écria la chère femme d'une voix tremblante.

— Si vous m'en trouvez digne, Maman, murmurai-je, sans pouvoir retenir mes larmes plus longtemps.

Comment la chose s'est-elle faite?... Je me suis trouvée dans les bras de François, mon front sous ses lèvres, et avec ravissement j'écoutais sa voix murmurer :

— Marie... Marie...

Il ne trouvait rien à ajouter, mais qu'aurait-il pu dire d'autre?

Est-ce que je ne sentais pas les pulsations folles de son cœur... est-ce que je ne voyais pas le bonheur infini de ses yeux, est-ce que je n'étais pas blottie dans ses bras comme dans le doux refuge que je m'étais choisi *librement*, en demandant simplement à Dieu qu'Il daigne me rendre digne de l'âme de mon cher François...

Ordinairement, quelles que fussent les circonstances, M^{me} Préfonds et François n'assistaient jamais à nos réunions ; mais ce soir il n'était pas question de départ, et j'étais sur un divan entre Maman et mon fiancé, lorsqu'on annonça nos premiers invités. C'étaient la comtesse d'Auban avec son mari et son fils.

Radieux, Papa s'avança vers eux en disant :

— Venez partager notre bonheur, venez connaître celui que notre petite Marie nous donne pour enfant, celui que nous désirions depuis toujours dans le secret de notre cœur.

La comtesse s'arrêtait tremblante, puis avec un grand cri de joie s'élançait :

— Ma sœur !

Souriante, émue, M^{me} Préfonds se levait pour répondre à la douce étreinte.

C'étaient des larmes, des sourires, des baisers ; le comte et son fils se pressaient pour embrasser celle que M^{me} d'Auban venait de nommer *sa sœur* et à laquelle elle disait tendrement :

— Méchante, combien tu nous as fait souffrir... pourquoi avoir disparu?... ton fils... ton joli petit François, où est-il?

— Mon François, répondit la mère, dont le cœur était rempli d'un légitime orgueil, le voici... c'est lui que tu viens de voir... c'est lui le fiancé de Marie.

Ce furent de nouveaux baisers, puis... des explications qui me firent comprendre pourquoi la première fois que je me trouvais devant M^{me} d'Auban j'avais eu l'impression de *déjà vu* : c'est que, quoique d'une dizaine d'années plus âgée que M^{me} Profonds, elle avait ses yeux et son sourire.

— La sœur de la comtesse épousa le marquis Jacques de Profonds, homme aimable, mais déplorable administrateur qui se ruina en spéculant à la Bourse. A ce moment, l'entourage de la marquise eut des paroles amères pour le malheureux.

Il partit, emmenant sa jeune femme et son fils en Argentine, où il espérait, avec les bribes de son patrimoine, refaire une fortune. Hélas ! à peine arrivé, il tomba malade et mourut. La veuve rentra en France, et par un louable sentiment de tendresse pour le mort et de dignité personnelle, ne voulant pas demander de subsides à sa famille, elle vint se cacher dans la fournaise parisienne, abandonnant son titre et cherchant à vivre par son travail.

C'est alors que le hasard la mit sur le chemin de mes Parents.

Nous savions le reste... le courage admirable de cette grande dame devenue ouvrière et travaillant pour faire un *homme* de son fils.

En écoutant cette histoire si noble, je pleurais, comprenant qu'avec une telle mère *mon* François *devait* posséder des qualités rares et précieuses.

Bien souvent, avec une affectueuse insistance, Maman avait voulu retenir la marquise à nos réunions, et elle avait toujours refusé, sachant s'y trouver en face de sa sœur... attendant le moment qu'elle *prévoyait*, où mon cœur aurait enfin compris le grand amour que me portait son fils, ne voulant pas que j'obéisse à l'attrait d'un titre, d'un grand nom, mais seulement à l'attraction puissante qu'exerce la vraie tendresse.

Ah ! comme je la remerciais, cette mère, sage en cela comme en toutes choses, comme je me

sentais *petite* auprès d'elle, et comme j'étais fière de devenir *sa fille*.

— Hé bien ! fit gaîment le comte, nous qui voulions apprendre une grande nouvelle à nos amis, nous voici distancés, mais je parle tout de même, c'est la soirée bénie. Vous avez déjà entendu le nom de M^{me} de Géthule dont le mari est mort au début de l'été dernier. Ce triste événement avait retardé les fiançailles de sa fille Geneviève avec Hubert, fiançailles que je suis heureux de vous annoncer.

Dans un élan spontané, André avait tendu la main au vicomte en disant :

— Je vous souhaite d'être aussi heureux que moi, Monsieur.

— Et que moi, fit une voix riieuse.

C'était la princesse Carioli qui entraît, suivie de son mari, radieux.

En faisant des rangements, je retrouve au fond d'un tiroir, un gros cahier jauni par le temps, et, souriante, je le contemple avec émotion.

Mon journal... mon journal écrit il y a dix ans et oublié dans ma félicité.

Tant de choses cependant à y ajouter.

Ah ! je veux les résumer, ces dix années qui viennent de s'écouler, afin que plus tard mes chers enfants relisant ces pages, fidèles échos de ma pensée, sachent bien que jamais je n'ai regretté d'être la femme d'un de ces ingénieurs tant détestés.

Hubert a épousé Geneviève de Géthule, nous nous voyons souvent et nous nous aimons tendrement. Ils ont deux enfants : Pierre et Jacqueline.

Leurs parents vieillissent, heureux au milieu des jeunes vies qui sont l'espoir de l'avenir.

Les bons Berthier se sont fixés définitivement à Mantes, auprès de Cécile toujours très prise par sa belle famille.

Sœur Marie des Anges nous reçoit quelquefois les uns et les autres dans le parloir pauvre

et nu de sa communauté ; douce, humble et bonne, elle passe parmi les souffrants en faisant le bien.

La princesse Carioli est une aimable mondaine, aimant follement son garçonnet, un délicieux *bambino*, orgueil du prince... qui vieillit... mais que Nicole aime comme au premier jour.

Papa aussi vieillit, mais il est entouré de tant de bonheur que Dieu nous le laissera de longues années encore, nous voulons l'espérer.

Maman gâte déplorablement nos deux enfants : François et Marie, avec lesquels maman de Profonds se montre aussi faible.

Souvent nous réunissons tous nos chers petits : les deux d'Auban, le futur prince Carioli, les quatre beaux enfants d'André et nos chers tyrans ; alors, cette orgueilleuse Kate ose nous dire :

— C'est moi qui suis *la plus riche*.

— La plus riche... c'est possible, mais toutes, nous sommes aussi heureuses en admirant nos fils et nos filles, bien portants, et possédant de bons petits cœurs.

Et François, mon cher François... c'est à lui que je veux consacrer les dernières lignes de *mon journal*.

J'ai *appris* à l'aimer.

Pour moi, il résume toutes les perfections, et lorsque, passant mes bras autour de son cou, je le lui dis, il me répond doucement :

— Non, petite mienne chérie, j'ai de bien gros défauts, va, mais vois-tu, j'ai eu une *bonne* mère qui a su m'aimer pour *moi* et non pas pour *elle*. J'ai été élevé avec une tendresse que je ne peux pas qualifier tellement elle fut grande, mais aussi avec une sagesse sévère qui, en formant mon esprit et mon cœur, faisait de moi *un homme*.

.

J'écrivais ces dernières lignes lorsque François est entré.

J'ai voulu cacher mon cahier, mais mon cher mari s'en est emparé et l'a emporté.

Le soir, il me l'a rendu. Sa belle bouche sérieuse souriait et ses yeux étaient humides.

Il m'a dit :

— Tu étais une vilaine romanesque et, pour te punir, j'ai mis un titre à ton manuscrit, auquel je vais chercher un éditeur, *ton martyre méritant d'être connu et ta cause défendue*. Vivement j'ai ouvert mon journal et j'ai lu à la première page :

Tête Folle!

— Non, pas *tête folle*, Monsieur, puisque j'ai su vous deviner et que je vous aime de toute mon âme, me suis-je écriée en me blotissant dans les bras de mon cher François. J'accepte l'augure de l'éditeur, afin que mon histoire soit une leçon pour les jeunes filles qui me liront, mais je veux donner à ce récit le seul titre qui lui convienne, puisque vous êtes *le prince charmant* dont j'attendais la venue.

D'un trait de plume j'ai biffé *Tête Folle* pour écrire à la place :

Cœur d'Or

Et, dans la joie infinie et tendre de mon âme, je signe :

MARIE DE PRÉFONDS.

Pour copie conforme,
M. DE WAILLY.

*Le prochain roman (n° 150) à paraître
dans la Collection " STELLA " :*

Mademoiselle Printemps

par

ANDRÉE VERTIOL

I

A l'horizon, le disque rouge du soleil émergea, et, aussitôt, les crapauds-buflles se turent...

De la plaine, où dormait la Rivière Noire, la brume s'éleva, monta en larges flocons jusqu'à venir cacher le sommet des hautes montagnes.

Dans la forêt voisine, aux flancs des premiers contreforts de cette chaîne, les rauquements des tigres cessèrent et les singes commencèrent leurs gambades.

Sur les berges du fleuve, des poules sultanes au plumage d'un bleu d'azur, lancèrent des *couocs* auxquels répondirent les aboiements des chiens, les cris des paons et les chants triomphants des coqs : le village du Lotus de Laque s'éveillait... un village aux cases grises enfouies sous des bananiers et des bambous, aux jardinets soignés où, dans la plupart, entre des haies d'hibiscus, se voyaient, alentour d'un bassin ombragé de quelques aréguiers, des cannes à sucre à l'écorce violette, des patates, des taros, des caladiums et des liserons pour la salade.

MADemoiselle PRINTEMPS

Des buffles pesants et bruns sortirent des étables ; ils allaient paître sous la garde de jeunes garçons au ventre rebondi, aux membres grêles dont le vêtement consistait en un large chapeau en feuilles de latanier, et de vieux Annamites, ayant présidé à ce départ, s'éloignèrent à la recherche des lentilles d'eau pour nourrir leurs pores.

Un peu à l'écart du village, bien plantée dans la plaine, la villa des Pilaos, le logis d'un important planteur européen, s'arrachait aussi au sommeil.

Les boys poussèrent les volets de la maison vaste et trapue au toit jaune, aux murs d'un blanc éclatant qu'entourait une véranda surélevée de cinq marches.

Bientôt, sur le premier des degrés du perron accédant à cette galerie, dans l'encadrement des bougainvilliers à clochettes carminées, dont les tiges flexibles s'enroulaient aux piliers et festonnaient sous les contours de la véranda, une jeune fille parut, la maîtresse de céans, Hélène de Bois-Hébert, M^{lle} Printemps pour Ti-Sau sa nourrice, Hellé pour son père et ses rares amis.

Grande, souple, un peu trop mince encore, avec son teint rose, ses yeux de velours sombre, ses cheveux de ce blond cendré, argenté par endroit, qui fut une des beautés de Louise de la Vallière, Hélène de Bois-Hébert était tellement fine et jolie, d'aspect si jeune que, en France, elle eût pu poser pour une allégorie printanière... En France, mais dans ce coin toukinois où cependant elle était née et avait grandi, où tout lui devait être familier, elle étonnait et semblait une fleur transplantée, un peu étiolée.

D'un regard amusé d'enfant, elle suivit les courses effrénées d'un margouilla en quête de son premier déjeuner, puis les sautillements de deux topazes à l'éclat de pierres précieuses ; elle respira le parfum enivrant des lilas japonais et des mimosas, écouta le chant des bateliers si... ou... li... ou, mélodie lente montant de la rivière avec l'accompagnement du bruissement des filaos dont la brise agitait les fines aiguillettes.

Puis, comme prise d'une idée subite, M^{lle} Printemps descendit en courant les degrés, et, au delà du jardin fleuri et des bosquets, s'en vint admirer la merveille du moment : les flamboyants.

(A suivre.)

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents*

:: :: :: :: travaux de dames :: :: :: ::

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes,*

:: :: :: :: *Nappes, Mouchoirs, etc.* :: :: :: ::

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie :: :: d'application sur tulle, dentelles en filet, etc. :: ::

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37×57 1/2.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en :: :: :: :: :: :: grandeur naturelle :: :: :: :: :: ::

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

N° 149. * Collection STELLA * 15 Mai 1926

Les Romans de
La Collection " STELLA "
paraissent régulièrement tous les quinze jours.

La Collection " STELLA "
constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,
ABONNEZ-VOUS



TROIS MOIS (6 romans) :

France. .. 10 francs. — Etranger.. 12 fr. 50.

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 25 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 40 francs.



Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

